TOUT OU RIEN.

Roman Nouveau,

PAR PAUL FONCHER,

AUTEUR
D'YSEULT RAIMBAULT, DES SAYNÈTES, DE LA MISÈRE DANS L'AMOUR ET DES PASSIONS DANS LE MONDE.

Mais les vraies passions sont égoïstes.
STENDHAL, *le Rouge et le Noir.*

PARIS.

GUST

U d'/of OTTAWA
39003002246774

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/toutourienromann00fouc

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES

LIBRARIES
University of Ottawa

TOUT OU RIEN.

PQ
2253
.F7
T7
1834

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 24.

PRÉFACE.

— Ah! vous allez publier un roman? me dit, il y a trois mois, un de mes amis.

— Oui.

— Quel en est le sujet?

Je le lui contai.

— Quel est le titre?

— *Tout ou Rien*, répondis-je.

— C'est un titre bien bizarre.

— Je serais désolé que vous eussiez raison : le bizarre n'est que la charge de l'original. Cependant je ne changerai rien à ma première page, parce que je trouve qu'un titre bien choisi doit être, autant que possible, l'idée du roman réduite à sa plus simple expression; et après avoir long-temps cherché, ce sont encore ces trois mots qui m'ont paru remplir le mieux les conditions que je me proposais.

— Et quel nom mettrez-vous?

— Quel nom? mais le mien! à moins que je n'improvise une comédienne étrangère ou quelque vicomtesse d'occasion derrière laquelle je

me mettrai. Des gens d'esprit l'ont fait avec succès une fois ; qui les imiterait ne leur ressemblerait point.

— Eh bien, vous aurez tort de signer votre livre ; il aurait peut-être plus de succès si l'on ignorait que vous en fussiez l'auteur.

— Pourquoi cela ?

— Parce que votre nom est *impopulaire*.

— Et pourquoi mon nom serait-il impopulaire ?... Mes premiers essais n'ont pas été traités par le parterre, ni par le public, en prenant même les journaux comme organe de son opinion, avec une rigueur si générale, que cet accueil, en grande partie bienveillant, doive décourager un jeune homme.

— Je ne vous dis pas le contraire; mais vous feriez mieux de ne pas signer.

— Pourquoi cela?

— Parce que l'on cite votre manière d'écrire comme le type de la littérature frénétique; parce que vous êtes beau-frère d'un homme qui, ayant frayé une nouvelle route en littérature, a dû renverser d'abord pour créer ensuite; qui, par conséquent, s'est fait, à tort ou à raison, une foule d'adversaires que vous rencontrerez sur votre passage, sans que vous puissiez appeler à votre aide un seul des partisans qu'il s'est acquis par son mérite personnel.

— En admettant qu'il y ait encore de ces guerres de plume, par quelle

injustice peut-on mêler dans des luttes suscitées contre un homme dont le nom est déja européen, celui d'un artiste obscur qui fait sa tâche avec conscience, et qui n'a pas la prétention d'avoir d'autre parenté avec le poète célèbre dont vous me parlez, que celle qui honore et charme sa vie privée, complétement étrangère à son existence d'homme de lettres?

—Quoi qu'il en soit, si vous faites mal, on dira que vous êtes son imitateur; si vous faites bien, que vous êtes son prête-nom : ou vous serez enseveli dans ses rayons, ou vous passerez dans son ombre.

—En admettant que l'imitation involontaire d'une supériorité placée naturellement si près de mon admiration,

se glisse dans mes ouvrages, ce que je ne crois point, surtout maintenant, suis-je le seul à qui on doive faire ce reproche?...

— Non, sans doute; mais vous êtes le seul de qui on puisse dire qu'il est son beau-frère.

— J'avais cru, jusqu'ici, que je n'aurais qu'à m'en féliciter.

Cette conversation, je l'ai eue telle que je la rapporte, à peu de chose près, avec dix personnes dont je ne puis révoquer en doute la bienveillance pour moi. Qu'on ne m'accuse donc pas de fatuité, mais bien de crédulité, si j'ai l'air de me donner les honneurs de la persécution et de vouloir suppléer au

manque d'admirateurs ou de partisans en me supposant des ennemis, dont la présence, jusqu'à présent réservée à attester l'effroi qu'inspire un grand talent, prouverait ici que des yeux de haine percent jusque dans l'obscurité, et qu'il y a de l'envie pour tout le monde, même pour les moins redoutables. L'auteur, à côté d'encouragements précieux qui l'ont bien doucement récompensé de ses fatigues et de ses travaux, avait cru, en effet, rencontrer plus que de la sévérité dans certains jugements portés sur ses ouvrages, bien qu'ils attaquassent en lui des défauts réels et qu'il a reconnus; il lui avait semblé qu'il y avait prévention plutôt qu'éloignement motivé, dessein prémédité de

repousser plutôt que désir de corriger, intention de ridiculiser plutôt qu'envie d'instruire. Il a fallu, cependant, bien des témoignages dont l'amitié ne pouvait altérer leur bonne foi impartiale, pour qu'il crût à des petites haines qui lui eussent donné de la vanité, s'il n'avait craint de leur donner raison. Si cependant il y a encore ici erreur et aveuglement d'amour-propre de sa part, le public, avec lequel il s'en explique ici franchement, lui pardonnera cette dernière illusion. D'ailleurs, s'il est vrai que des hommes, arrivés à la place qu'ils doivent occuper, ou de jeunes confrères combattant pour celle à laquelle ils prétendent, aient volontairement cherché à décourager

un jeune artiste consciencieux, avant que son âge permette de le juger définitivement, leur conduite serait trop lâche et trop méprisable pour qu'ils fussent à craindre long-temps; si au contraire les vives et anciennes critiques auxquelles il a été en butte n'étaient que d'équitables protestations faites au nom du bon goût, quoiqu'avec un peu d'âpreté; s'il n'y a eu dans les suffrages qu'il a cru entendre autour de lui que flatterie ou partialité d'ami, il lui restera la ressource d'en appeler à cette nouvelle publication et à celles qui le suivront, œuvres qui ne se trouveront peut-être pas exclues, à tout jamais, des voies du perfectionnement. Au pis aller, il lui resterait toujours la jouissance d'avoir travaillé, le

plus grand et le plus pur surtout des plaisirs que donne la littérature, même à ceux qui connaissent le mieux la gloire, du moins quand ce plaisir est avoué par la conscience; la conscience, le guide le plus sûr que puisse avoir un écrivain pendant sa vie, puisque la postérité ne se révèle qu'après sa mort; il lui resterait le bonheur intime de s'être composé à soi-même une histoire avec ses fantaisies d'imagination, ses rêves, ses pensées, ses opinions, mêlés l'un à l'autre, modifiés mutuellement, et formant un tout homogène de mille parties réelles ou fantastiques; il resterait encore à l'auteur, s'il n'était pas digne décidément d'un autre sort, cet état qui cache souvent le bonheur, cet état

toujours plus doux, souvent plus beau que la gloire, mais auquel notre orgueil ne peut se résigner,— l'obscurité!...

En lisant le titre de ce nouveau roman, et en se reportant, par la mémoire, à la réputation d'exagération littéraire qu'on a voulu faire justement ou non à l'auteur, on s'attendra peut-être à une recherche d'émotions galvaniques, à une physiologie dramatisée de l'*adultère*, de ce grand mot, qui a servi à personnifier toute une école, et qui a servi d'arme à toutes les opinions. Je crois que l'on se trompera, et dussé-je être accusé d'ôter d'avance au public cette incertitude qui fait le charme de la lecture, je confesse qu'il n'y a pas le moindre *adultère*. Ce n'est pas que

l'auteur se jette dans les excès opposés à ceux que l'on a reprochés à la génération nouvelle; ce n'est pas qu'il pense que l'adultère soit *usé,* ni qu'il doive être à tout jamais exclus des ouvrages d'art. La question de l'adultère est inépuisable comme celle du mariage; il faut qu'il y ait des fautes, puisqu'il y a des devoirs (littérairement parlant, du moins). L'adultère est en morale ce que la guerre est en politique : c'est un malheur qui ne cessera d'exister que lorsque le mariage deviendra infaillible. Seulement, il est incontestable qu'on a fait entrer, de gré ou de force, ce moyen d'effet dans une quantité d'ouvrages de nos jours; qu'on l'a recherché comme une mode, qu'on l'a employé comme un

procédé; de là l'éloignement naturel du public pour tout écrivain qui veut recourir à cette mine si exploitée, quand cet écrivain n'a pas le droit de faire croire d'avance qu'il saura en tirer de nouveaux trésors; de là avis à ceux qui ne peuvent encore inspirer des préventions aussi favorables, de choisir préférablement, pour le moment du moins, d'autres sources d'intérêt.

L'auteur n'a pas voulu faire de son livre un sermon ni une dissertation philosophique; il n'a pas de si hautes prétentions. Néanmoins, il n'a pas tout-à-fait adopté la devise de M. de Barante dans son histoire des *Ducs de Bourgogne : Narratur ad narrandum, non ad probandum.* Il a

cherché à peindre deux manières d'aimer, laissant aux lecteurs le soin de juger si sa préférence est fondée, et se bornant à constater l'incompatibilité presque absolue de ces deux genres d'affections, à moins d'un grand bonheur de circonstances. Persuadé que l'amour désintéressé est une vieille illusion qu'on ne saurait assez battre en brèche, et qu'une grande passion doit se composer, à la fois, de tous les sacrifices de ce qui est en son pouvoir et de toutes les exigences de ce qui est dans ses droits, il croit avoir rendu cependant justice à cette manière différente d'aimer, qui ne voudrait pas demander tout, parce qu'elle ne saurait donner autant; il a cherché à placer

de l'observation vraie et des sensations étudiées sur la nature, dans une histoire toute d'invention; il a tenté d'éviter la licence, en fuyant toutefois la pruderie dans quelques parties du sujet qui doivent être abordées franchement. Partisan du divorce dans sa conscience, il a choisi pour le fond de son roman, par un caprice d'imagination involontaire (si imagination il y a), peut-être la seule réunion des événements qui doive faire un mal des suites de ce remède nécessaire de la fragilité des jugements humains; il a mis en scène (et c'est peut-être une bizarrerie dont il ne pourra récuser le reproche) l'exception d'une règle à laquelle il croit plus que personne; il ne verrait même

pas dans le succès de son livre la certitude d'avoir réussi; il serait heureux seulement de l'indulgence qu'on lui montrerait.

Ce n'est pas qu'il pense toutefois que la terrible jalousie du passé qu'il a personnifiée dans le héros de son livre, sous sa forme la plus violente, soit un mal irremédiable et un poison destiné à corrompre toute espèce de bonheur dans l'avenir, même pour les passions les plus exigeantes; seulement il pense que les malheurs causés par des torts sont plus difficiles à oublier, et toute défection, dans les sentiments, est un tort.

Un mot encore sur mon ouvrage, puisque je me suis décidé à en parler, et je termine.

J'ai placé la scène en Angleterre, parce qu'il me fallait, pour théâtre d'une action dont les personnages sont contemporains, une contrée où le divorce fût en usage. Je n'ai pas voulu, du reste, peindre plus les Anglais qu'un autre peuple civilisé; les passions que j'ai mises en jeu dans mon roman sont au nombre de celles qui ont agité tous les hommes dans tous les siècles et dans tous les pays.

Quant aux épigraphes, je n'ai consulté, en les choisissant, quand je ne les ai pas faites, que leur analogie avec les chapitres qu'elles accompagnent, sans considérer si les auteurs étaient connus ou incon-

nus, *classiques ou romantiques;* et je n'ai pas vu dans ma parenté avec le poète célèbre dont je parlais tout à l'heure, une raison pour éviter de citer ses ouvrages que ma mémoire me rappelait naturellement.

Les préfaces sont passées de mode depuis long-temps, dit-on; peut-être est-ce une raison pour qu'elles aient plus de chances de reprendre leur vogue. En tous cas, on pardonnera, je l'espère, à la position toute spéciale et tout exceptionnelle de l'auteur, ce peu de pages, où il a peut-être entretenu déja trop longuement le public de lui et des idées qui ont présidé à son travail; car de ce qu'une préface parle avec complai-

sance de l'auteur, le lecteur conclut rarement que le livre doive en faire parler.

PREMIÈRE PARTIE.

Mais les vraies passions sont égoïstes.

STENDHAL. — *Le Rouge et le Noir.*

CHAPITRE PREMIER.

J'aime beaucoup à conter cette histoire.

SAUVAGE ET CASTIL-BLAZE. — *Robin des Bois.*

TOUT OU RIEN.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Une Exposition comme une autre.

Nous savons tous que dans tous les pays civilisés la pensée immuable des parents, et surtout des mères dont les enfants commencent à prendre de l'âge et n'ont point de fortune, est d'ouvrir

à ces enfants une carrière honorable si ce sont des fils, ou de leur faire rencontrer une alliance avantageuse si ce sont des filles. Nous serions donc autorisés à penser que telle était la préoccupation de mistriss Campbell, femme d'un honorable membre de la chambre des communes, en recevant chez elle le duc de Portland, pair d'Angleterre, s'il n'y avait eu une trop grande inégalité de position entre sa famille et celle du noble lord.

Campbell était un de ces hommes droits et loyaux qui suivent instinctivement la route que leur trace leur conscience. Avec un caractère doux jusqu'à la faiblesse, et facile jusqu'à l'insouciance dans la vie privée, il s'était montré toujours au parlement un des plus ardents et des plus âpres orateurs de l'opposition, parmi les rangs

de laquelle sa conviction le jetait le plus souvent; mais rentré dans son intérieur, il ne voyait pas de danger pour les libertés publiques à l'empire souverain qu'il laissait prendre dans sa maison, à sa femme et à sa fille, qui n'avaient pas toutes deux d'ailleurs un caractère à en abuser; il dépouillait complètement, au sortir des débats publics, cet ombrageux esprit de contradiction dont l'armait, pour combattre le pouvoir, son désir perpétuel d'améliorer le sort du peuple. C'était vers ce but qu'il marchait avec une opiniâtreté aussi courageuse et mieux placée que celle que déploient ses compatriotes dans leurs folles entreprises, vulgairement appelées *courses au clocher,* où tous les concurrents sont obligés de ne se détourner de leur route pour aucun obstacle que ce soit : ravin, haie, fossé,

rivière; s'y tuer ou s'y blesser, c'est à peine un prétexte qui dispense de ne pas achever la course. Si l'on veut donc appliquer au figuré cette comparaison toute matérielle, elle pourra donner une idée de l'inflexibilité avec laquelle sir Robert Campbell accomplissait, à travers tous les obstacles, ce qu'il jugeait ses devoirs de citoyen.

Campbell était, du reste, plus estimé qu'aimé; il affectionnait le peuple et non la popularité; il n'avait pas hésité à heurter vingt fois ses préjugés pour servir ses intérêts. Tous ses confrères savaient que c'était l'homme d'une nation et non d'un parti; et, tout en lui rendant justice, ils n'aimaient pas cette vivante critique du fanatisme ou de la partialité de la plupart d'entre eux.

Rentré chez lui, Campbell se plaisait

à écouter sa fille, dont la douce causerie ou le chant sans prétention retentissait plus harmonieusement à son oreille que le bruit des discussions parlementaires. Un autre goût l'occupait encore, celui des médailles, dont il avait formé une collection qui valait une somme considérable. C'était dans ces affections et ces habitudes qu'était toute la vie de Campbell.

Quant à mistriss Campbell, nous aurons indiqué ses penchants et peint son caractère en prononçant le nom de sa fille, sa seule pensée au monde avec son mari, dont elle ne la séparait pas. L'éducation de cette fille unique, c'avait été son devoir à elle et le but de sa carrière. Elle y avait réussi en effet : son Hannah était devenue une noble et admirable créature, digne de tout respect,

mais dont le caractère était malheureusement plus digne d'une belle destinée, qu'approprié à celle que lui réservait la Providence.

Hannah, dont le sort occupera nos lecteurs dans tout le cours de cette histoire, était une belle et grande jeune fille dont le front haut et le teint pur reproduisaient au degré le plus éminent le type de la beauté de son pays. Rien n'égalait la finesse de ses cheveux, si ce n'est celle de sa peau, dont aucune nuance, même sur les joues, n'altérait la blancheur. L'ame d'Hannah, formée sous la double inspiration de l'austère Campbell et de sa femme si aimante, n'avait pas de sentiment ou d'idée qui ne se rapportassent à ces deux mots : devoir et dévouement.

Quant au duc de Porthland, que

nous avons nommé tout à l'heure, c'était un membre de cette fière aristocratie anglaise dont nous avons tant de contrefaçons sur notre continent. C'était un homme de système et de calcul, qui était loyal par position, et consciencieux par *fashionabilité*, si je puis m'exprimer ainsi. Héritier d'un grand nom et d'une immense fortune, il traitait d'égal à égal avec le gouvernement, qu'il dédaignait à la fois de soutenir et de combattre. Il avait gardé son indépendance et l'intégrité de son libre arbitre, qui lui permettait à la fois de serrer une main radicale et de répondre à un salut ministériel. Il avait vu Campbell sourdement détesté à la chambre des communes, qu'il ne savait pas ménager. Il s'était pris d'amitié pour lui, afin de se singulariser noblement, avait recher-

ché sa connaissance et paraissait prendre plaisir à sa conversation et à celle de miss Hannah. Au demeurant le duc de Porthland était un homme honorable, et pour qui la nature avait beaucoup fait en lui donnant des avantages extérieurs, une tête régulière, des facultés intellectuelles brillantes, du sang-froid et de l'adresse. Vingt mille livres sterling de revenu, quinze ans passés dans la corruption polie du grand monde, et la liberté de tout faire, n'avaient altéré que ses mœurs, et non son ame. Ses principes avaient succombé, mais soit par habitude, soit par instinct, soit par intérêt bien entendu, sa conduite était restée droite et intègre, comme ces vieux édifices qui restent encore debout malgré leurs colonnes écroulées : n'était-ce pas encore chose digne d'éloges ?

Nous l'avons dit, bien qu'il eût paru prendre plaisir à la conversation de miss Hannah, la distance énorme des conditions éloignait de l'esprit de la jeune personne et de sa famille toute idée de mariage. Quelqu'un pourtant savait que lord Arthur, duc de Porthland, pesait dans sa tête les inconvénients et les avantages de cette mésalliance; quelqu'un savait les intentions de lord Arthur mieux que lui-même dans le salon où était réunie la famille Campbell, par une soirée de juillet 18.... et pourtant ce quelqu'un ne connaissait pas lord Arthur.

Ce nouveau personnage, dont nous n'avons pas encore parlé, se nommait sir James Wilton; c'était un jeune homme reçu depuis quelques années chez Campbell, et dont toute la perspicacité était de la jalousie; cette jalousie terrible et impitoyable

qui laisserait ses victimes trop heureuses si elle ne les menaçait que de ce qui est possible, et qui les doue d'une espèce de seconde vue qui ne sait découvrir que des malheurs.

Nous n'épuiserons pas ici toutes les phrases de rigueur pour peindre l'excès de la passion de Wilton pour miss Hannah; nous dirons seulement que c'était la plus forte des passions de l'homme qui se rencontrait dans l'homme le plus propre à la ressentir, et que toutes les circonstances avaient concouru à rendre cette affection plus violente : une ardente organisation physique, une longue habitude de voir l'objet aimé, et jusqu'à l'improbabilité du succès; car, telle est l'humanité : chez elle le desir de la réussite n'en attend pas l'espérance.

Il fallait que cette jalousie le rendît

bien clairvoyant pour deviner le secret projet de lord Arthur, que rien ne semblait jusqu'alors faire pressentir, d'après la conduite du jeune pair. Mais celui-ci avait épuisé tout, et le mariage, quel qu'il fût, c'était encore un changement. Puis, l'ame de miss Hannah éveillait dans la sienne le seul sentiment que le monde n'eût point usé, l'estime; et sa beauté y réveillait des sensations qui ne s'éteignent jamais chez l'homme. James soupçonnait tout cela, ou plutôt il en était sûr; car la crainte ne doute presque jamais; il considérait avec angoisse la différence de la position de lord Arthur avec la sienne, à lui, pauvre employé du gouvernement, à cent livres sterling par an. Il avait bien un oncle fort riche, mais il s'était brouillé avec lui. Campbell, qui connaissait James depuis l'enfance, le

recevait avec plaisir, malgré sa position dépendante. Mais ce jeune homme sentait avec amertume qu'il était admis chez lui *sans conséquence*. Miss Hannah paraissait avoir, du reste, beaucoup d'amitié pour lui; mais toujours *sans conséquence*. Heureusement, jusqu'alors, Campbell avait reçu peu de monde; aucun parti ne semblait s'être présenté pour sa fille; et la jalousie de James n'avait jamais eu de motifs graves. C'est que ce n'était pas une passion chez lui, c'était une maladie; il avait peur du bruit d'une feuille qui tombait, d'une porte qui s'entr'ouvrait; il soupçonnait tout, et cependant miss Hannah n'eût pas été fondée, s'il eût exprimé ses craintes, à se dire insultée : la jalousie a droit de présumer une faute dans une femme, comme l'amour a droit de la

demander, parce que ces deux passions pour l'objet aimé en commettraient elles-mêmes. Ce n'était pas, chez James, cette souffrance positive et locale qui se cramponne au cœur et le déchire; c'était un malaise, une vague inquiétude qui s'agite et revient sans cesse; ce n'était pas le cauchemar, c'était l'insomnie.

Nous ne donnerons pas ici le signalement physique de notre héros. Il avait une tête peu remarquable, excepté lorsqu'elle s'animait.

Lord Arthur s'empressait de mettre à la portée de la famille Campbell toutes les occasions de plaisir qu'il pouvait lui procurer : sa loge à l'Opéra de Londres leur était toujours ouverte, et quelquefois lord Arthur offrait à James d'y prendre place. Celui-ci refusait d'abord

par jalousie, et acceptait ensuite par le même motif.

Le mois de juillet arriva; c'est l'époque où la noblesse anglaise part pour ses terres. Lord Arthur proposa à la famille Campbell de venir passer quelques jours chez lui : James, avec qui il avait lié une sorte de connaissance, et pour qui il avait paru prendre une affection assez peu partagée, fut invité à être de la partie. Celui-ci, après bien des combats avec lui-même, finit par accepter, vu qu'un amant trouve toujours des raisons décisives pour adopter la résolution qui lui permet de ne point quitter l'objet aimé.

Ce fut à ce moment que James sentit le besoin de connaître son avenir, qu'une grave inquiétude rendait de jour en jour plus menaçant. Il se demanda s'il ouvri-

rait d'abord son ame à Campbell ; mais il comprit clairement au premier coup d'œil que c'était de tous les membres de sa famille celui qu'il avait le moins d'espérance de toucher. Mistriss Campbell était bonne sans doute; mais elle ne devait avoir devant les yeux que l'intérêt de sa fille et celui de James ne devait compter pour rien; ce fut donc à Hannah elle-même qu'il voulut avouer ses craintes qu'elle pouvait changer en espérances, sans que toutefois l'idée de séduction entrât dans son ame ; d'ailleurs il suffisait de contempler le profil d'Hannah pour comprendre que l'inflexibilité de ces lignes régulières n'était que l'emblème de celles de son caractère et de ses principes !

Le matin d'une partie sur l'eau projetée depuis long-temps, James s'était levé de bonne heure parce qu'il n'avait pu dor-

mir. Il descendit dans le jardin et s'y promena rapidement sans voir ce qu'il regardait, sans écouter les bruits qui pouvaient frapper son oreille. Cependant quelque chose attira bientôt son attention ; c'était une femme enveloppée dans un manteau, qui venait comme lui respirer l'air du matin. C'était miss Hannah!...

Nul de nos lecteurs ne sera assez malheureux pour ignorer tout ce qu'il y a dans une semblable apparition, dans une apparition inattendue surtout. James en fut bouleversé ; car il y a toujours de la crainte dans la vue d'une femme qu'on aime et qui ne vous aime pas encore.

— Vous voilà levé bien matin, M. James, dit Hannah. Vous paraissez avoir mal dormi.

— Oui sans doute, l'inquiétude....

— Quelle inquiétude ? demanda miss

Hannah d'un air insouciant, en faisant rouler dans ses doigts une fleur qu'elle venait de cueillir. Sir James s'arrêta; il sentit que l'instant était grave et solennel... Il chercha des paroles, pour entamer cette hasardeuse conversation à laquelle il en fallait venir tôt ou tard, mais elles ne se présentèrent pas promptement à sa pensée, et il n'avait pas encore trouvé son commencement quand miss Hannah reprit d'un air dégagé, sans avoir l'air de tenir compte de ce qu'il avait dit :

— Quel effet vous a produit Macready dans Virginius la dernière fois que nous l'avons vu ensemble?...

Et alors toutes les idées amassées dans la tête de James à la sueur de son front furent dispersées au loin, comme les gouttes d'eau d'un bassin dans lequel tombe une pierre; et l'amoureux décontenancé

se trouva également loin du sujet de conversation qu'il voulait aborder et de celui qu'on lui proposait.

—Macready...? répondit-il, très-bien... en effet... surtout... quand il voit ce poignard... suspendu en l'air...

— Vous confondez Virginius avec Macbeth, reprit miss Hannah en souriant: il paraît que le matin vous ne vous souvenez pas... En effet, c'est plutôt le temps de l'espérance.

Elle le regarda alors avec un coup d'œil angélique.

— O miss Hannah! s'écria James dont le cœur débordait en joie et en amour; que cette parole que vous venez de prononcer ne peut-elle être vraie!...

— Pourquoi pas? le temps n'est-il pas superbe et ne promet-il pas une belle journée?

Et son regard reprit alors une expression si calme, si indifférente, si occupée de ce qu'elle disait que James, désarçonné de nouveau, baissa la tête et se tut.

Quelques minutes s'écoulèrent pendant lesquelles James ne pouvait rien trouver qui le satisfît; cependant il sentait qu'il ne fallait pas perdre un temps précieux, et laisser échapper une occasion de s'expliquer librement qu'il ne retrouverait peut-être jamais. En proie à tant de mouvements contraires, il n'était pas étonnant que sa physionomie trahit le déchirement de son cœur.

— Vous paraissez souffrir? lui dit enfin Hannah.

— Oui, je souffre, dit-il, pour le moment présent et pour l'avenir. Pour le présent, je n'ai pas de bonheur; pour l'avenir, je n'ai pas d'espérance.

— Pas de bonheur ni d'espérance?... pourquoi moins aujourd'hui qu'hier?

— Hier je n'en avais pas, comme demain, comme plus tard. Vous vous étonnez que je souffre? Que diriez-vous de la position d'un homme qui aimant une jeune fille plus qu'il n'est possible de l'exprimer, serait sur le point de se la voir enlever; car il n'est pas assez aimé pour espérer que cette femme se réservera pour lui; il n'est pas assez riche pour l'obtenir de ses parents.

— Que signifie cela, monsieur?

— Cela signifie que je vous aime; et que nous sommes chez lord Arthur, duc de Porthland, qu'il veut certainement vous épouser, que vos parents ne vous refuseront pas à un pair d'Angleterre, et qu'il faudra alors que je meure.

— Je crois, sir James, que vous perdez

la raison. Qui a pu vous faire croire que lord Arthur songe à moi?

—Et bien alors dites-le-moi donc, dites-moi que je suis un fou, un insensé; dites-moi qu'un tel malheur est impossible, dites-moi aussi d'espérer.

—Je ne vous dirai pas cela, monsieur.

—Oh! s'il y a sur la terre quelque chose qui puisse vous toucher, je l'invoquerai pour que vous ne me refusiez pas d'espérer. Si vous saviez, miss Hannah, ce que c'est que mon dévouement pour vous; non, vous seriez touchée; non, vous comprendriez que la femme qui rencontre un tel amour doit l'accueillir et le conserver à tout prix, tant qu'il peut être encore légitimé. Dites-moi, miss Hannah, que vous ne me haïssez pas, dites-le-moi, je vous en conjure.

—Savez-vous nager, monsieur? répon-

dit froidement Hannah, en jetant négligemment les yeux sur un canal assez profond devant lequel ils étaient arrivés sans que James s'en fût aperçu.

James demeura atterré sous l'impression glacée de cette interruption peu sentimentale; mais un bruit de pas se fit entendre à son oreille, et en détournant la tête il aperçut lord Arthur qui arrivait et qui aurait infailliblement assisté à la fin de sa brûlante déclaration, si miss Hannah n'avait prudemment changé la nature de l'entretien.

Lord Arthur s'approcha de miss Hannah avec une physionomie gracieuse et gaie, sans paraître le moins du monde contrarié ou déconcerté de la trouver tête à tête avec James.

Après quelques mots de politesse, il parla de la partie sur l'eau projetée, et

se tournant vers James, il lui répéta la question qu'Hannah avait faite.

— Je ne sais point nager, monsieur, répondit James, qui, en présence de lord Arthur qu'il haïssait, avait repris tout son sang-froid; car après l'explosion de l'amour, la haine et la colère elles-mêmes ne sont plus que de la tranquillité.

CHAPITRE II.

La belle avance !...

Mlle Mars, *Valérie.*

CHAPITRE II.

Une Maladresse.

Hannah était rentrée pour faire sa toilette, sans que James pût lui dire un mot en particulier: il ne la revit qu'ac-

compagnée de ses parents, au moment de la partie projetée. Ce fut une cruelle position. Avoir une explication à demander d'où dépend le bonheur de toute votre vie; voir celle qui pourrait vous la donner, échanger des paroles et des regards avec elle, et que ces paroles et ces regards soient forcés d'être inutiles; ne pouvoir trouver un instant pour parler de ce qui intéresse si vivement votre cœur, pour soulever le masque qui couvre votre figure, plus malheureux que le condamné, qui peut au moins apprendre son arrêt!... double tourment où l'on est contraint à la fois de taire ce que l'on voudrait dire, et de dire ce qu'on ne voudrait pas.

Une grande partie de la journée s'écoula ainsi dans le bateau sur lequel étaient assemblés les hôtes de lord Ar-

thur; il n'y avait pas moyen de dire un mot à l'oreille d'Hannah, pas moyen d'obtenir un regard ou un signe de son pardon. Cependant lord Arthur, ayant aperçu dans la rivière un poisson dont les couleurs lui parurent d'une richesse et d'un éclat extraordinaires, appela tout le monde pour le voir. Hannah, qui, jusque là, quoique visiblement préoccupée, était restée au courant de la conversation, demeura seule à une extrémité du bateau, sur le bord duquel elle était assise, tandis que tout le monde se portait vers l'autre; elle ne paraissait même pas avoir entendu lord Arthur. James profita de ce moment, et interrogea, avec un frisson de terreur et d'angoisse, les yeux d'Hannah. Celle-ci lui répondit d'abord par un regard sévère; puis, peu à peu, son

expression s'adoucit, et bientôt James crut voir sur sa physionomie un rayon tellement céleste d'une douce pitié, qu'il ne put s'empêcher, tant il était hors de lui, de saisir la main d'Hannah, et de la porter à ses lèvres, sans s'apercevoir que tout le monde se retournait, après avoir admiré le merveilleux poisson. Hannah, épouvantée, se leva si brusquement, en retirant sa main, que le bateau en reçut une secousse, et la lui rendit à son tour; elle perdit tout à coup l'équilibre et tomba par-dessus le bord dans le canal, laissant un lambeau de sa robe dans la main de James, qui voulut en vain la retenir, et qui poussa un cri déchirant, auquel un autre cri répondit, un cri de mère!

James, à cette vue, poussé par un mouvement irrésistible, mit le pied sur

le bord du bateau pour suivre Hannah. Lord Arthur l'arrêta brusquement.

—Perdez-vous la tête? dit-il; vous ne savez pas nager.

Et, dépouillant son habit, il s'élança dans l'eau avec une assurance qui témoignait qu'il eût pu défier à la nage l'amant d'Héro ou celui de la Guiccioli.

Un silence de terreur se répandit sur le bateau, qui retentissait, peu avant, du bruit d'une joyeuse conversation; chacun regardait l'eau avec effroi, comme pour lui redemander les deux victimes qu'elle avait englouties. Il y avait une angoisse horrible dans le regard de Campbell, dans celui de sa femme. Mais, dans l'œil de James, il y avait plus, il y avait du désespoir. Combien il souffrait d'avoir été obligé de céder à un rival le droit de sauver Hannah! — Quel nom donner à

un malheur qui lui faisait craindre presque autant son salut que sa mort! Il demeura immobile quelques instants, pendans lesquels ses pensées furent si amères, qu'elles en devinrent un instant criminelles; oui, l'idée de s'élancer dans l'eau, d'étreindre Hannah, et de la noyer avec lui, passa dans sa tête en délire; mais elle n'osa pas y rester.—Cependant lord Arthur ne reparaissait pas.

Ma fille est morte! s'écria mistriss Campbell.

James s'élança dans le gouffre.

Au même instant lord Arthur reparut, tenant Hannah évanouie.

Quand James reprit ses sens, il était dans une chambre du château; dès qu'il eut pu retrouver ses souvenirs, son premier mouvement fut de demander des nouvelles d'Hannah.

— Elle est sauvée, dit une voix à côté de lui.

— Et qui m'a sauvé, moi? reprit James.

— Vous le saurez plus tard, répondit la même voix, que James reconnut pour celle de lord Arthur.

Ainsi il devait à lord Arthur non seulement la vie d'Hannah, mais encore la sienne.

Il referma les yeux avec colère, et regretta de n'être pas mort. C'était toujours la même vie à laquelle il revenait, avec deux malheurs de plus.

CHAPITRE III.

On se plaint beaucoup de vous, monsieur, dans l'administration.

UN CHEF DE BUREAU QUELCONQUE.

CHAPITRE III.

Heur et Malheur.

Nous avons dit que James était attaché à un des ministères de Londres : le lecteur comprendra sans doute que l'exaltation de sa tête et les fantaisies de son humeur s'accommodaient assez peu de cette

discipline régulière des administrations, qui nivelle toutes les capacités et tire au même cordeau toutes les intelligences. Cependant être astreint à une règle et assujetti à un travail n'est pas quelquefois sans utilité dans une foule de situations cruelles, dans lesquelles l'esprit dérouté, incertain, dégoûté de tout, ne sait où se tourner. Si l'oisiveté est la mère de tous les vices, elle est aussi celle de bien des malheurs.

James de retour à Londres, où Hannah était également revenue, quoique très-souffrante encore, n'osa reparaître de quelques jours chez sir Campbell. Il avait appris pourtant que la généreuse Hannah n'avait accusé que sa propre imprudence de l'accident qui venait d'arriver. Mille plaisanteries lui furent adressées par les compagnons de sa vie administrative.

L'histoire de la promenade sur l'eau avait circulé sous mille formes, et comme il arrive toujours, c'étaient les rameurs les plus bizarres et les plus ridicules qui avaient obtenu crédit. Du reste, on l'avertit sérieusement à plusieurs reprises qu'il devait rendre ses visites moins fréquentes chez un membre aussi déclaré de l'opposition, dans l'intérêt de la conservation de sa place. James n'en tint pas compte, et ne pouvait trouver probable que le gouvernement se formalisât de ses visites chez un orateur populaire, lorsque Campbell ne blâmait pas sa présence dans un ministère de l'état.

Cependant il fallait bien que James retournât chez Campbell. Après bien des hésitations, il reprit la route si connue de la demeure du membre de la chambre des communes.

Hannah était seule. C'était un coup du sort. Elle était visiblement souffrante et triste. James attribua uniquement le changement qu'il remarqua en elle à son indisposition, et, en regardant ses joues pâles, il ne vit pas ses yeux rouges.

Il se sentit glacé et interdit devant elle: il était coupable envers Hannah de tant de maladresse, que c'était presqu'une offense. Puis il tremblait d'apprendre la réponse qu'on n'avait point encore faite à son aveu. Il n'osait parler; ce fut Hannah qui rompit le silence la première.

— Malheureux! qu'avez-vous fait? lui dit-elle enfin. Pourquoi avez-vous appris au monde entier un secret que j'aurais voulu ignorer moi-même? Pourquoi me compromettre par un acte de désespoir si inutile, ou du moins si prématuré?

— Je vous croyais morte; auriez-vous

voulu m'envier même de vous suivre?

—J'eusse été morte que ma réputation me survivait encore; vous l'entraîniez dans votre suicide insensé, que vous deviez à ma mémoire de retarder plus long-temps; mais rien ne prouvait encore que j'eusse péri.

—Mais c'est que le désespoir de vous sentir sauver par un autre, par un rival, était aussi affreux que la terreur de ne plus vous voir; c'est que j'avais perdu la raison à force de douleur, en pensant qu'il fallait que je cédasse le droit de vous sauver à l'homme en qui il devenait celui de vous posséder plus tard.

—Toujours cette fatale pensée!... Oui, c'est toujours ainsi!... c'est avec les craintes imaginaires que nous amenons des maux réels. Votre jalousie sans preuves et sans fondement vous a entraîné comme un

vertige à la plus grave imprudence. Qu'en est-il résulté? c'est que mes parents, qui vous accueillaient avec plaisir, se sont vus dans la nécessité de cesser de recevoir un homme dont l'amour compromettrait leur enfant, tant qu'il ne serait pas légitimé; et il ne peut l'être. Vous êtes sans fortune, et mon père aussi : votre seule ressource vous abandonnerait si vous entriez dans ma famille. Mon père m'a annoncé la résolution qu'il a prise de ne plus vous recevoir, résolution qu'il a prise avec regret, parce qu'il avait du plaisir à se trouver avec vous, mais irrévocablement, parce qu'il s'agit pour moi des intérêts les plus graves; et, pour me prouver sa confiance en moi, c'est moi-même qu'il a chargée de vous l'annoncer.

James s'approcha d'Hannah, et lui dit

avec un tremblement qui faisait heurter ses dents les unes contre les autres :

Et qu'avez-vous répondu?....

— J'ai promis d'obéir.

Alors James crut sentir le mouvement de son cœur s'arrêter, son existence se briser; il se fit en lui comme un grand silence et un grand vide. Il lui semblait déja être debout dans son tombeau. Il fit machinalement quelques pas vers la porte.

A quoi tiennent les choses? Si dans ce moment James n'eût pas rencontré sur son passage une glace qui lui montra le visage d'Hannah baigné de larmes, il ne fût point revenu sur ses pas.... Il fût sorti, et jamais peut-être n'eût cherché à revoir Hannah !... Mais une passion comme la sienne l'eût tué, dit-on, si elle n'avait été nullement partagée. C'est précisément parce qu'elle ne se serait crue nullement par-

tagée qu'elle se serait guérie. Le découragement est un sûr contre-poison contre toute grande passion, qui s'éteint faute d'espérance comme une lampe faute d'aliment. D'ailleurs l'amour-propre blessé travaille perpétuellement à nous affranchir de liens qui nous humilient; c'est une lime qui agit sans cesse, et qui nous délivre peu à peu de toutes les captivités morales. Ce qui est le plus fatal peut-être à toute ame vivement organisée pour aimer, c'est de rencontrer une affection vraie et sympathique, mais timorée, qui l'arrête, qui la captive, mais qui ne la satisfasse pas.

Quoi qu'il en soit, en passant devant une glace James vit Hannah pleurer, et se retourna vivement.

—Miss, pourquoi ces larmes? s'écria-t-il.

—Je ne pleure pas, dit Hannah en ca-

chant sa tête dans ses mains; mais les sanglots qui soulevaient sa poitrine la trahirent bientôt.

— Vous pleurez, vous ne pouvez me le cacher! s'écria James. Quelle est la cause de ces larmes? au nom du ciel, dites-la-moi; je ne partirai point que vous ne me l'ayez révélée.

— Eh bien! vous la saurez, dit Hannah ; je ne puis vous la taire plus long-temps; mais que ce soit pour vous une consolation et non une espérance: c'est que je vous aime.

— Vous m'aimez ?

— Écoutez-moi; l'attachement que j'ai pour vous n'est pas une de ces folles passions qui ne reconnaissent ni frein, ni règles, ni principes; c'est un attachement profondément enraciné, qui est le maître de mon bonheur, mais l'esclave de ma

conscience. C'est la certitude de ne pouvoir jamais être heureuse qu'avec vous; mais c'est en même temps l'impossibilité de vous appartenir par une faute. Quand je vous ai connu, le penchant que j'éprouvais pour vous était si doux et si fraternel, que je me suis endormie sur cette sensation; je l'ai laissée s'accroître et se fortifier en silence; puis, quand vous m'avez parlé d'amour, j'ai senti que j'étais troublée; et quand j'ai appris qu'il fallait me séparer de vous, alors j'ai vu que vous étiez tout pour moi. J'ai mesuré cette affection à ma douleur et je l'ai trouvée immense.

— Vous m'aimez et vous pleurez, et vous désespérez de l'avenir!

— Oui sans doute, parce que la position de mon père et la vôtre rendent impossible une alliance entre nous; parce

que la volonté de mes parents s'y oppose, et que jamais je ne braverai leur volonté. Je leur dois tout; je suis depuis mon enfance l'unique objet de leur tendresse; c'est par moi seule qu'ils peuvent être heureux ou malheureux; voulez-vous qu'ils puissent m'accuser de leurs souffrances?

— Vous ne pouvez leur demander notre bonheur?

— La raison me dit que c'est inutile; mais si vous le voulez, l'événement vous le prouvera; tout ce que je vous promets, c'est de n'être jamais à un autre; tout ce que je puis vous dire, c'est que je vous aime.

— Oh! maintenant, s'écria James, quoi qu'il arrive, mon malheur sera encore à envier.

Aimer, c'est une nouvelle existence; être aimé, c'en est une autre encore,

avec ses craintes, ses plaisirs, ses accidents particuliers; être aimé, c'est vivre double. Aussi James sortit presqu'heureux de chez Hannah, bien que sa raison démentît le bonheur anticipé dont il s'enivrait; il rentra chez lui dans un état d'imagination inexprimable; on lui remit un paquet portant le timbre de l'administration à laquelle il était attaché; il fut longtemps à penser à l'ouvrir, long-temps à se rappeler comment il fallait s'y prendre; enfin il décacheta le message et lut avec douleur ce qui suit :

« Le ministre, informé de vos relations habituelles et ne croyant pas prudent de conserver dans une administration du gouvernement un employé qui fréquente ses adversaires les plus déclarés, vous prévient que vous cesserez vos fonctions à partir du mois prochain. »

James demeura anéanti sous ce nouveau coup de foudre; il était bien plus malheureux qu'auparavant: il était malheureux avec le bonheur si près de lui.

CHAPITRE IV.

Alma parens.

VIRGILE.

Eh bien! seigneur, enlevons Hermione.

(RACINE, *Andromaque.*)

CHAPITRE IV.

Un Cœur de Mère.

Le lendemain au soir du jour où James reçut la nouvelle qui acheva de briser sa dernière espérance, Hannah répondait *amen* d'une voix étouffée à

la prière que lisait, devant elle et devant sa mère, Campbell, avant l'heure du sommeil. Elle paraissait assez tranquille; mais qui aurait connu ce qu'elle venait d'apprendre, aurait su voir que son apparente résignation n'était qu'un morne désespoir. C'était un de ces calmes mortels où l'ame consume ses propres forces, et finit par périr.

Elle attendit avec patience que la prière fût finie pour se retirer dans sa chambre, et pleurer à son aise; mais le sort lui enlevait cette dernière consolation. Pas une larme ne s'échappa de ses yeux desséchés; quelques sanglots sourds et convulsifs ébranlaient seulement sa poitrine de temps à autre, comme des spasmes.

Étendue sur son lit, sans avoir eu la force de se déshabiller, elle desi-

rait ardemment la mort, et ne pouvait même obtenir le sommeil.

Dans l'agitation où elle était, elle ne vit pas se refléter sur la muraille une autre lumière que celle qui veillait silencieuse et abandonnée au chevet de son lit.

Enfin, une main se posa sur son épaule, et une douce voix lui dit :

— Tu souffres, Hannah?....

Hannah se retourna vivement, et trouva auprès d'elle la figure grave et bonne de mistriss Campbell, qui la regardait avec inquiétude.

— Tu souffres, Hannah? réponds-moi.

— Moi? non; je ne souffre pas.

— Ne cherche pas à me tromper, Hannah.

— Je ne me plains point; je n'ai rien dit. Comment avez-vous vu que je souffre ?

— Je l'ai vu avec ce sens qui te manque encore, et que tu posséderas plus tard, la maternité; je l'ai vu avec ce sens qui fait que l'on connaît ses enfants comme on les aime; j'ai compris tout ce qu'il y avait d'amertume et de désespoir dans ta tranquillité, et de plaintes dans ton silence.

— Eh bien! oui; je ne peux plus vous le cacher; je souffre, je suis malheureuse; oui, j'aime sir James Wilton; oui, je me suis accoutumée dès long-temps à ne pouvoir me séparer de lui, et, aujourd'hui que je ne l'ai plus, je suis malheureuse, même auprès de vous, ma mère. C'est un sentiment coupable, puisque vous le désapprouvez; mais, ne

m'en veuillez pas; je m'en punirai assez cruellement : je ne le reverrai plus.

— Non, ma fille, non, mon Hannah; permets-moi de croire que le ciel ne punira pas ton obéissance, mais qu'il t'en récompensera, au contraire; non, je n'aurai pas le remords affreux de t'avoir affligée inutilement : si je puis supporter cette pensée, que c'est par moi que tu souffres, c'est que j'ai l'intime et profonde conviction qu'au prix de cette douleur passagère, tu achètes le repos pour l'avenir : crois-en ma tendresse, qui se reproche comme un crime chaque larme que tu répands. Mais considère combien il y avait peu de chances de bonheur pour toi dans cette union : vous êtes sans fortune tous les deux, et je viens d'apprendre que sa seule ressource vient de lui manquer. Cette nouvelle a

contribué à m'éclairer sur sa feinte tranquillité.

—Oui, ma mère, cela est vrai; aussi, je ne veux pas aspirer à lui; je n'y pense point. Mais permettez-moi du moins de croire que vous ne me forcerez point d'être à un autre; que je pourrai consacrer ma vie à la seule affection qui me promette encore quelque bonheur sur la terre, ma tendresse pour mon père et pour vous. Tout autre mariage, quel qu'il fût, ma mère, c'est pour moi plus qu'un malheur, c'est un crime et un sacrilége.

—Loin de moi, mon Hannah, la pensée de te contraindre jamais; mais, en admettant que la tendresse de deux vieillards suffise à ta jeunesse, tu ne nous auras pas toujours près de toi; et, lorsque nous serons forcés de t'abandonner, que

deviendras-tu, si tu ne t'es pas donné une famille pour remplacer celle que tu auras perdue? Crois-tu que le cœur ne saigne pas à une mère de livrer en un jour, et pour jamais, à un étranger, l'œuvre à laquelle elle s'est attachée par tout le temps qu'elle en a joui, par toutes les souffrances qu'elle lui a coûtées? Mais, avant tout, l'intérêt de nos enfants; leur bonheur est entre nos mains un dépôt, et non une possession. Puis, veux-tu que je te dise franchement le fond de ma pensée, dussé-je te sembler injuste, et porter ta douleur jusqu'à la colère? Je ne crois pas, quand même ta position et celle de James vous auraient permis d'être l'un à l'autre, que vous eussiez été heureux ensemble; ç'aurait été un grand hasard que tes affections douces et tes principes sévères fussent compa-

tibles avec sa manière d'aimer violente et exclusive, qui ne pourrait souffrir aucun autre attachement à côté du sien, même le plus légitime et le plus innocent. J'ai étudié ce jeune homme avec soin, car j'avais un secret pressentiment qu'il ne serait pas étranger à ta destinée, ne fût-ce que comme ami. Je le crois jaloux, jaloux sans frein, sans règle, sans mesure et sans terme; il a dû être jaloux de ses frères ou de ses sœurs dans les bras de sa mère; il a été jaloux de toi avant d'être amoureux; il serait jaloux, je crois, à tuer sur un soupçon, dût-il en mourir après; car toutes les préventions que m'inspire contre lui la sollicitude, peut-être exagérée, de ton bonheur, ne me rendront point injuste au point de lui refuser des qualités dont ses défauts ne sont qu'un excès poussé

jusqu'à la démence. Je crois qu'il aimerait par-dessus tout une femme à qui il pourrait inspirer une passion du degré où il la ressent ; mais que celle qui acceptera cet amour, consulte ses forces avant de s'engager dans cette entreprise hasardeuse. Si elle recule devant aucun des sacrifices qu'exigera le dévouement égoïste de cet homme, si un vertige la trouble, si son pied chancelle, elle est perdue ; il prendra la moindre hésitation pour de l'indifférence, le plus simple oubli pour une trahison, et une fois un soupçon ou un grief introduit dans une pareille affection, elle est empoisonnée à jamais. Que Dieu me pardonne le jugement, peut-être injuste, que je porte sur ce jeune homme, dont je n'ai eu qu'à me louer dans toutes les relations que nous avons eues avec lui : mais,

quelles que fussent la douceur de son langage et l'aménité de ses manières, il m'est toujours apparu ainsi dès que j'ai voulu le rapprocher de toi dans ma pensée sous un autre titre que celui d'ami. — Maintenant, veux-tu que je te laisse sans fortune, sans appui, sans position, menacée de mille malheurs et livrée à l'amour de cet homme qui peut en devenir un plus grand que tous les autres ? Oh ! non, tu ne l'exigeras pas, Hannah. La mort me serait trop douloureuse avec une pareille crainte : en fermant mes yeux, tu y trouverais trop de larmes.

— Je ferai ce que vous voudrez, ma mère ; mais, hélas ! pourquoi êtes-vous venue me faire voir tout l'excès de mon malheur en voulant le diminuer ?.. J'étais parvenue à me dissimuler toute l'horreur de ma position, en me plongeant dans

une léthargie dont vous m'avez tirée... qu'avez-vous fait, hélas?.. Une demi-consolation rend la douleur plus intolérable et ne rend pas le bonheur plus possible. Maintenant que vous avez rouvert la plaie en voulant la guérir, ce n'est plus du désespoir; c'est de la folie!.. Oh!.. je le sens, je ne peux vivre ainsi, j'en mourrai..., j'en mourrai, et vous en serez cause.

— Hannah ! Hannah!.. oh ! ne parle pas ainsi ! je serais trop à plaindre ! Hannah!.. tu aurais été malheureuse avec lui.

— Malheureuse avec lui! oh, j'eusse aimé mieux cela, si toutefois c'est possible. Mais non!.. vous ne le connaissez pas, nul ne le connaît que moi ; car il n'y a que moi qu'il aime, et il n'y a que l'amour qui fasse dévoiler toute une ame. Oh, je n'aurais pas redouté cet excès de passion, si j'avais pu y répondre légitime-

ment; je n'aurais pu craindre cette jalousie, car jamais je n'y aurais donné lieu. Mais pardonnez-moi, ma mère, je vous afflige, je vous offense, ne craignez rien; pardonnez à ce transport d'une douleur qui s'échappe en paroles et qui ne m'arrêtera en rien dans la route que mon devoir m'a tracée.

—Mais si tu es malheureuse, si ta raison ne parvient pas à dompter cette folle passion, crois-tu que je puisse être tranquille!.. Je veux ton bonheur et non ton asservissement; si tu n'es pas récompensée de ta soumission, le reste de mes jours est à jamais empoisonné.

—Eh bien, ma mère, je serai heureuse, je veux l'être; je ne veux pas vous rendre du chagrin pour tout l'amour que vous m'avez montré : oui, ma mère.... je vous promets...

Mais en parlant ainsi sa voix s'embarrassa.., elle pâlit; les émotions violentes de la journée avaient épuisé ses forces; elle chancela, et elle serait tombée, sans sa mère qui la reçut dans ses bras, entre lesquels elle demeura sans mouvement.

— Ma fille! ma fille! s'écria mistriss Campbell. Ah! c'est nous qui t'assassinons, nous sommes tes bourreaux... Eh bien, puisqu'il est vrai que tu ne peux vivre sans James, nous ne te priverons pas de lui..., tu l'épouseras; entends-tu? tu l'épouseras.

Hannah rouvrit les yeux à ce mot et regarda fixement sa mère sans pouvoir comprendre tout ce que cette parole lui annonçait de bonheur.

— Entends-tu, mon Hannah? répéta mistriss Campbell, tu l'épouseras; nous

l'épouserons, te dis-je, ce fortuné mortel qui a su nous inspirer tant d'amour.

Hannah parut enfin revenir à elle; elle ne put répondre à ce qu'elle entendait que par une explosion de larmes, mais ce n'étaient plus des larmes de douleur. Elle se jeta au cou de sa mère dans un état inexprimable de joie et d'agitation, et accabla de marques de tendresse mistriss Campbell, redevenue grave et qui songeait avec inquiétude au moyen de remplir son imprudent engagement.

CHAPITRE V.

Un oncle est un caissier donné par la nature.

Vingtième ou trentième imitation d'un vers de Legouvé.

..... Même un crime; même une trahison, qui est plus qu'un crime; même une lâcheté, qui est plus qu'une trahison.

Victor Hugo, *Marie Tudor.*

CHAPITRE V.

Trop d'amour (si cela se peut).

Nous renonçons à peindre la joie de James, lorsqu'il reçut une lettre de mistriss Campbell, qui lui permettait d'espérer, malgré le dernier malheur qu'il

venait d'essuyer. Il ne se rendit pas compte de la difficulté qu'il éprouverait sans doute à se créer de nouveaux moyens d'existence. La fortune ne lui semblait plus pouvoir être contraire, lorsque Hannah pouvait enfin lui être favorable.

Mais Hannah n'était pas aussi heureuse; la nouvelle résolution de sa mère avait rencontré dans sir Campbell une opposition dont sa femme ne parvint à triompher qu'en altérant l'union de son intérieur. Hannah voyait combien son bonheur coûtait à ses parents, et alors ce n'était plus du bonheur. Aussi, lorsque James vint tomber à ses pieds tout palpitant de joie, elle l'accueillit avec tristesse, sinon avec froideur.

— Est-il bien vrai, lui dit James, on consent à nous marier? Est-il bien vrai, répondez, Hannah... cela est-il possible?

fût-ce dans bien long-temps, nous serons unis. Que peut-on craindre encore, lorsqu'on a tant à espérer ?

— On peut redouter encore, reprit Hannah, que ce bonheur ne soit acheté au prix du bonheur des autres, et de ceux à qui nous devrions nous sacrifier. Sir James, savez-vous tout ce qu'il leur coûte? Mes nobles parents, à leur âge, se dépouillent pour moi de leur fortune achetée par de si longs travaux. Mon père vend, pour me faire une dot, une collection précieuse, qu'il a employé toute sa vie à former, et à laquelle il s'intéressait comme à un enfant. Ensuite, je vous le dis, il voit ce mariage avec peine; son opinion le divise de ma mère, à qui il n'a cédé qu'avec répugnance ; et quand les opinions se divisent, les cœurs les suivent toujours un peu. Quel serait mon remords,

si j'avais désuni mes parents. Ah!... dût ma délicatesse vous paraître exagérée et mon affection tiède, je vous le dis, je ne crois pas au bonheur, quand on ne le mérite pas.

—Laissez-moi espérer en l'avenir, miss Hannah; le sort peut ne pas m'être toujours contraire. Sir Campbell me montrait l'amitié. Peut-être parviendrai-je à dissiper ses préventions, et peut-être pourrons-nous être heureux sans que notre félicité coûte rien à personne. Mais cette idée que ce n'est pas avec une joie complète que vous m'accordez votre main, est pour moi un remords. Il faudra que, tôt ou tard, dussé-je y périr de fatigue, je puisse diminuer les sacrifices que me font vos parents et ne leur enlever du moins que leur fille. —J'ai bien un oncle riche et sans enfants...

— Son héritage vous reviendra peut-être ?..

— Non, et même puis-je le lui demander? Cet homme aimait ma mère lorsqu'elle était jeune; ma mère, qui aimait son frère, ne lui répondit jamais que par des refus. Elle a toujours repoussé son amour; désespéré de ses rigueurs, il s'est fait son ennemi. Au moyen d'un procès injuste, il l'a réduite à la misère où elle est morte.

— Et vous pourriez aller implorer un pareil homme!

— Cette idée m'a toujours effrayé, et j'ai préféré jusqu'à présent la misère; mais je recule avec plus d'effroi encore devant la pensée de vous affliger. J'irai trouver sir Robert Watley; ce n'est pas un méchant homme; il doit se re-

pentir de sa faute et saisira sans doute l'occasion de la réparer.

—Que dites-vous, sir James ? vous ne ferez pas cela : ah ! il vaut mieux encore, je crois, qu'une dette soit un fardeau qu'une honte ; il vaut mieux encore que mes parents se sacrifient ; il vaudrait mieux surtout nous sacrifier nous-mêmes, au moins pour le présent. — Non, vous ne ferez point cela ; j'aurais trop de peine à diminuer mon estime pour vous. Restez à Londres, n'allez point chez sir Watley, ce serait une lâcheté.

— Avoir du courage pour vous, ne serait point un sacrifice. Avoir de la lâcheté, en est un. — J'en aurai, s'il le faut.

— Et le bonheur à ce prix est encore pour vous le bonheur.

—Je ne sais ce que vous appelez le bonheur. — Je n'appellerai pas *vous ob-*

tenir un bonheur, attendu que je n'appelle pas respirer, un bonheur. C'est une condition de l'existence.

—Avant tout, on doit faire passer l'honneur.

—Avant tout, peut-être; mais non avant vous.... Et d'ailleurs les fautes de mon oncle sont grandes, sont inexcusables, mais pourtant il était si malheureux.. il n'était pas aimé.. J'irai, vous dis-je.

—Je ne puis vous en empêcher : —je vous en remercie toujours. —Mais j'aimerais mieux vous devoir un autre bienfait.

James hésitait; mais l'arrivée de mistriss Campbell, qui se mit de son côté, le détermina. La pauvre femme adopta avec joie un projet qui pouvait améliorer le sort de sa fille. La connaissance qu'elle avait du caractère d'Hannah, dans

l'ame de laquelle les impressions se gravaient lentement et, pour ainsi dire, discrètement, mais où elles conservaient une empreinte ineffaçable, lui avait fait adopter le dessein de ce mariage assez vivement pour qu'elle fût parvenue à convertir son mari à son avis; mais malgré elle, elle se croyait imprudente, et la nouvelle espérance de James, quel qu'en fût le fondement, lui parut justifier un peu le parti qu'elle avait pris.

James partit donc deux jours après pour le château de son oncle, auquel nous le suivrons.

CHAPITRE VI.

Adesso è sempre.
A présent et toujours.
Inscription vue sur un poignard.

Il ne m'a pas compris.
CONSTANT BERRYER, *Françoise de Rimini.*

Ah! je n'y pensais plus.
SCRIBE ET MÉLESVILLE, *Ali-Baba.*

CHAPITRE VI.

Une blessure d'amour-propre.

L'amour-propre a de singulières manies et des mouvements bien insensés. Il est mille situations où l'amour de soi en est le plus cruel ennemi. Il avait agi chez

sir Robert Watley, oncle de James, d'une manière tout opposée à celle dont il agit ordinairement. Né avec un caractère qui semblait noble et beau, un extérieur heureux, le sort ne lui avait pas donné la peine de gagner sa fortune, en la lui apportant au berceau toute faite. Il avait fallu qu'à l'âge de vingt ans il s'éprît d'une femme moins jeune que lui, qui n'était point remarquablement belle, qui n'était point riche, aimant un homme qui, aux yeux du monde, était loin de le valoir; d'une femme enfin qui eût été pour lui ce qu'on appelle un mauvais parti. Il avait fallu que tous les succès qui s'offraient à lui dans le monde, que tous les avantages qui résultaient pour lui de sa position, fussent perdus à ses yeux, parce qu'ils ne frappaient point ceux de cette cousine opiniâtrément retranchée dans

une obscure et bourgeoise affection. Il avait fallu qu'il s'obstinât à aimer, parce que l'on s'obstinait à garder contre lui une haine qu'il avait enfin gagnée à son tour. Son cœur vicié, aigri, dénaturé par son amour-propre blessé, lui avait inspiré de faire le mal pour le mal, sans but, sans espoir, sans plaisir. Il avait mieux aimé garder sa haine que d'oublier ses maux. Il avait profité d'une irrégularité de testament, pour ravir, par un procès, à une femme qui en avait besoin, une fortune fort inutile pour lui, puisque la sienne le gênait déja; et quand les dépenses et la perte de ce procès eurent réduit à la misère l'objet de cette implacable tendresse, et qu'il se fut vu, pour toute avance, méprisé par elle en même temps que haï, alors il s'était mis à se détester lui-même, et il ne s'était point

pardonné, car il n'avait pas eu la générosité de réparer le mal qu'il avait fait. Il avait pris une femme, non pour oublier l'autre avec elle, mais pour s'en venger; il l'avait perdue, après l'avoir rendue malheureuse deux ans, et n'avait pas eu le courage de se remarier; car le remords n'en a plus. Il vivait solitaire dans son château, passant les journées à chasser, les soirées à fumer, et tout son temps à maudire Dieu, les hommes et lui-même, sans que, depuis la mort de sa victime, on eût pu trouver dans sa vie un sentiment de tendresse ou une bonne action. Cet homme, sans sa colère qui le soutenait, serait mort mille fois de ses souffrances... et cet homme avait été bon!...

James fut retardé par un accident en route, et n'arriva que quelques jours plus tard qu'il ne croyait au château de son

oncle. C'était encore trop tôt pour lui. — Cette épreuve, qui lui semblait si facile quand il la voyait à travers la récompense, lui répugnait invinciblement, alors qu'il n'avait plus là les yeux d'Hannah pour y puiser du courage. Demander à un ami, c'est chose si pénible ; à un ennemi, chose si dégradante! Mendier au meurtrier de sa mère le patrimoine qu'il lui avait ravi! extorquer une aumône, qu'il eût eu presque droit d'arracher comme restitution ! A cette pensée, au moment d'entrer dans le château, il regardait avec envie la route de Londres; puis il songeait à son Hannah, malheureuse, inquiète, se reprochant et lui reprochant leur amour, puis peut-être livrée au besoin... Alors il continuait à marcher vers son but, quoiqu'avec la lenteur du désespoir.

L'aspect du château était triste et re-

poussant. On voyait à la saleté des murs, au peu de soin qui régnait dans l'entretien de l'appartement, que le propriétaire, mal à l'aise, haïssait son habitation sans en désirer une autre, et qu'il nourrissait contre tout ce qui l'entourait le mécontentement qui lui avait pris de lui-même. Des valets, plus grossiers que leurs chiens, dont leur maître ne les distinguait pas, accueillirent assez mal James, qui demanda à parler à sir Watley, sans vouloir dire prudemment son nom.

Il fut enfin introduit dans une vaste salle, où sir Robert faisait sécher ses bottes crottées devant un vaste feu, ayant à la bouche une pipe, et à ses côtés une bouteille de porter.

—Que me voulez-vous? dit-il bursquement à James, sans le regarder.

A ce mot et à cet accueil, il fut com-

plétement impossible à James de trouver une parole; il ne comprit plus pourquoi il était venu, quel tour il pourrait donner à sa demande, et quel succès il pouvait espérer de son entreprise. Il demeura immobile, aussi décidé à ne point parler, qu'il pouvait l'être dans un pareil trouble.

Ennuyé de ce silence, sir Robert tourna la tête.

—Parleras-tu? dit-il enfin avec colère.

Mais alors il vit la figure de James. Son excessive pâleur rendait alors plus frappante sa ressemblance avec sa mère, qui avait été remarquable par ce caractère de teint, qui est une qualité dans l'aristocratie, et un défaut pour le peuple. Le vieux châtelain ne sut pas pourquoi il fut attendri à la vue de cette figure, qu'il connaissait sans l'avoir jamais rencontrée.

La première émotion douce qu'il eût ressentie depuis bien long-temps, vint rafraîchir son cœur; car il revoyait les traits qu'il avait tant aimés, sans l'expression dure et fière qui les lui avait fait haïr, et sans pouvoir y appliquer ce nom, qu'il avait tant souffert de ne pouvoir joindre au sien.

Que me voulez-vous? dit-il enfin avec un ton plus affable, qui vint rendre un peu de résolution au pauvre James.

— Monsieur, dit James, vous souvenez-vous de quelqu'un que vous avez rendu bien malheureux...? d'une femme...

Sir Watley se leva. — Ce mot lui avait tout dit, et lui avait rendu sa colère.

— Si je m'en souviens!... Cette femme m'a rendu trop malheureux moi-même pour que je l'oublie... — Ah! je l'ai rendue malheureuse... — Pardieu, j'en suis

ravi... — Vous l'a-t-elle dit en mourant, que je l'avais rendue malheureuse... — Elle me l'avait toujours nié... — Mais c'était mon intention, j'y avais consacré ma vie; elle n'est pas entièrement perdue...

— Monsieur...

— Je comprends... — Vous qui l'avez vue souffrir, vous qui l'avez vue mourir, vous venez me demander satisfaction... — Oh! je vous excuse et je vous conçois... — Je sais ce que c'est que la vengeance. — Vous êtes un brave jeune homme. — Je vous prendrais en amitié, si vous n'étiez pas le fils de votre mère; mais point de paix entre moi et sa race, dont elle n'a pas voulu que je fusse le père. — Je ne vous refuserai point ce que vous venez me demander... — Tenez, voici des armes et sortons...

Il tendit un pistolet à James; la pensée d'Hannah ne put l'empêcher de le saisir avidement... — et si son oncle eût continué à marcher, il l'eût suivi; mais celui-ci se jeta tout à coup sur un siége, comme accablé d'une idée décourageante. La pensée de James se reporta vers le but nécessaire de sa mission; il laissa tomber son bras qui tenait le pistolet, et s'il eut la tentation de le relever, ce fut pour le tourner contre lui-même.

— Dites-moi auparavant, reprit enfin sir Robert, pourquoi votre mère ne m'a point aimé : ne valais-je pas son mari?.. n'ai-je pas fait assez de sacrifices pour elle? ne lui ai-je pas offert à temps mon nom, ma fortune, ma main? — Quel sujet de haine avait-elle contre moi?... — Pourquoi a-t-elle voulu être le fléau de ma vie, lorsqu'elle en pouvait être le bon-

heur. Ah! je n'ai jamais été heureux de toute ma vengeance, comme je l'eusse été de la moindre de ses faveurs.

James se sentit ému de ce retour imprévu de sensibilité, qui avait annulé l'effet de trente ans de malheurs en un instant, mais pour un instant seulement. James eut presque pitié de cet homme devant qui il était forcé de s'avilir.

—Monsieur, dit-il en s'approchant....

—Je suis prêt, répondit sir Watley.

—Vous vous méprenez, en croyant que je viens vous parler ainsi de sang et de vengeance : ma situation m'en ôte le droit. D'ailleurs, ma mère en mourant vous a pardonné, pour elle du moins.

—Elle m'a pardonné!

Un mouvement de remords et de repentir vint déchirer le cœur de sir Ro-

bert ; mais il se dit : Il est trop tard, et se roidit contre son émotion, qui n'échappa point cependant à James.

Vous n'étiez point méchant, reprit James ; — je vois que vous voudriez n'avoir point fait ce que vous avez fait ; — du moins est-il possible de le réparer un peu.

— Comment ?...

— Je serai franc, dit James, j'arriverai droit au but de ma visite. Il ne m'est plus permis de reculer devant aucun avilissement. Vous nous avez privés de la fortune qui nous devait revenir. J'avais une autre ressource ; elle me manque. — Vous n'avez ni femme, ni enfants. — Si ma destinée ne s'était point attachée déja à celle d'une autre, je ne réclamerais point vos secours ; — mais les circonstances sont telles, que je les accepterais.

— Ah ! reprit sir Robert, à qui l'orgueil

rendait son sang-froid, le fils de cette femme si fière en est venu enfin à m'implorer.—Nous verrons ce que nous aurons à répondre... et quel est l'être auquel s'attache votre destinée.

—Une femme, une femme qui m'aime.

—Ah! l'on vous aime, vous êtes bien heureux! Et l'on consent à vous épouser?..

—Ce serait déja fait, si je n'avais pas que mon amour seul à lui offrir.

—Vous seriez donc heureux?..—il y a donc encore du bonheur sur la terre?—Au reste, c'est dans le sang :—votre père fut aimé comme vous l'êtes, et Dieu sait s'il le méritait!

—Monsieur...

—C'était un étourdi, un débauché.

—Monsieur...

—Un joueur!

— Monsieur, oubliez-vous que c'est de mon père que vous parlez... et de votre frère ?

— Oubliez-vous que vous êtes chez moi, et pourquoi vous y venez ?

— Je ne le savais pas moi-même, reprit James, vous me l'avez appris, c'est pour demander vengeance. — Vous allez me rendre satisfaction.

— Il ne me plaît plus maintenant de la donner, reprit sir Robert; je ne me bats qu'en colère, et maintenant je n'ai plus que de la pitié. — Tenez, ajouta-t-il, en ouvrant un secrétaire et en en tirant un portefeuille, ceci est déja un commencement de fortune, et je vous en promets trois fois autant.

— Je n'en veux pas, reprit James avec colère.

— Réfléchissez : — c'est une fierté mal

entendue de vouloir être misérable pour ne pas être obligé. — Vous avez jusqu'à demain pour vous décider; je vous offre l'hospitalité pour cette nuit, afin qu'elle vous porte conseil.

Il sortit.

James demeura interdit devant cette table où était le portefeuille. — Il n'avait qu'à étendre la main, et il possédait une fortune légitimement acquise, presqu'une restitution. — Pourquoi donc tout son cœur se soulevait-il à l'idée de ce simple mouvement? Il eût moins hésité à étendre la main pour frapper un ennemi; c'eût été un crime, mais non peut-être une lâcheté. Cependant Hannah l'attendait: comment reparaître à ses yeux sans une meilleure nouvelle? — Mais fallait-il lui rapporter un bonheur donné en aumône, avec un affront; et pour pos-

séder Hannah, s'en rendre indigne?...

Une heure s'écoula dans une horrible angoisse; car deux sentiments tiraillaient le cœur de James, sans qu'aucune influence étrangère vînt donner l'avantage à aucun. Mais il fut tiré de son abattement par un domestique de sir Watley, qui entrait, conduisant un autre homme arrivant de Londres, et tenant une lettre à l'adresse de James. C'était d'Hannah; il l'ouvrit avec précipitation; voici ce qu'elle contenait.

«James, le bonheur pour nous n'est pas de ce monde;—ne vous avilissez point devant votre oncle, ce serait inutile:—je ne puis jamais être à vous; ne cherchez pas à me revoir, si vous êtes prudent: tâchez de m'oublier; on ne meurt pas de douleur, puisque je vis encore en écrivant ces lignes.

« Celle qui eût voulu signer au prix de son sang,

« Votre fidèle HANNAH. »

Un cheval!...—un cheval! s'écria James en insensé...

Une demi-heure après il galopait sur la route de Londres.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottavienele

CHAPITRE VII.

CHIMÈNE.

Rodrigue, qui l'eût cru ?...

RODRIGUE.

Chimène, qui l'eût dit ?

CHIMÈNE.

Que notre heur fût si proche et si tôt se perdît ?

CORNEILLE, *le Cid.*

CHAPITRE VII.

Un Coup de Foudre.

Maintenant, nous retournerons à Londres, où nous avons laissé Hannah heureuse de l'espoir d'épouser James. Mais, tandis que les obstacles semblaient s'a-

planir d'un côté, de nouveaux malheurs se préparaient d'un autre. Une loi en faveur des ouvriers des manufactures avait été présentée à la chambre des communes, et Campbell avait saisi avidement cet espoir d'amélioration pour le sort des classes inférieures; il avait soutenu la loi avec une chaleur qui l'avait entraîné dans de vives discussions avec ses collègues, dont les susceptibilités blessées méditaient une vengeance. Les efforts de Campbell furent inutiles, la loi fut rejetée; mais, dès le lendemain, de sourdes rumeurs et une agitation dans la populace de Londres annoncèrent que John Bull allait recourir à son dernier degré de juridiction, la force.

C'était le soir; il y avait dans l'atmosphère brumeuse une sombre inquiétude. Les passants circulaient rapidement, pres-

sés les uns par la curiosité, les autres par la crainte; des conversations interrogatives s'établissaient sur le seuil de quelques portes; d'autres se fermaient avec bruit, comme au souffle de la grande tempête qui se préparait. Déja des cris lointains et des coups de feu se faisaient entendre. On sentait que la populace préparait quelqu'œuvre sanglante, du succès de laquelle le produit serait une révolution, et dont l'avortement serait au moins une émeute.

Mistriss Campbell et sa fille attendaient avec de mortelles angoisses Campbell qui était sorti; elles entendaient le bruit augmenter, et tout semblait annoncer une collision terrible entre les haines envenimées de deux partis. Pour elles surtout, c'était plus qu'une sédition, c'était déja une bataille. Elles connaissaient trop

Campbell pour croire que de sang-froid il eût voulu continuer la polémique de la chambre des communes à main armée sur le pavé de Londres. Mais elles craignaient l'influence du moment et les piéges de la fatalité. Elles voulaient sortir et n'osaient; elles brûlaient d'aller le découvrir et ne savaient où aller le chercher. Était-il loin d'elles?.... — Ah! l'on est toujours éloigné l'un de l'autre, dans une ville où la mort sépare chaque rue.

Enfin, Campbell rentra en désordre, ses habits déchirés, blessé légèrement d'un coup de pierre qui n'était point adressé à lui. Il avait rencontré sur sa route les ouvriers en insurrection, qui l'avaient reconnu; leur imprudent enthousiasme s'était fait de lui un drapeau et un instrument; l'émeute l'avait entraîné dans ses bras rudes, en étouffant

sa voix : en vain avait-il voulu proclamer la suprématie de la légalité et désavouer les conséquences factieuses d'une opposition légitime; on avait répondu à ses réclamations par des hourras d'enthousiasme; on avait couvert ses avis menaçants des cris de dévouement. Mais la partie de la populace qui l'avait mis malgré lui à sa tête avait été rencontrée par des troupes, et, trop faible pour résister, quand même elle eût été assez courageuse pour combattre, elle s'était dispersée en fuyant. Campbell frémissant de honte et de fureur, voyant sa justification aussi impossible devant des mousquets chargés et des sabres nus, que son désaveu l'avait été devant les armes improvisées des ouvriers, avait été obligé de se dérober aux dangers de la réaction du pouvoir, désespéré à la fois qu'on

l'eût pu voir s'insurger en insensé et fuir en lâche.

Mais n'importe!—Mistriss Campbell et sa fille n'avaient compris dans le récit qu'il leur avait fait en pleurant de colère, qu'une seule chose, c'est qu'il était sauvé. — Elles l'embrassaient toutes deux, comme si c'eût été après une longue absence; car il avait été séparé d'elles par tout son danger. — Toutefois, le premier élan de joie passé, de graves inquiétudes vinrent empêcher cette allégresse de se changer en sécurité. Campbell devait avoir été vu à la tête des rebelles : le peuple qu'il avait défendu si ardemment, l'abandonnait au pouvoir qu'il avait irrité, à ses collègues qu'il s'était aliénés. Il avait combattu pour un parti selon sa conscience; sa conscience seule l'en récompensait.

Vers minuit et demi, on frappa à la porte. Mistriss Campbell épouvantée tremblait d'aller ouvrir; Campbell prit une lumière et se dirigea tranquillement vers l'entrée, sachant qu'il fallait la décision du parlement pour l'arrêter. C'était seulement un domestique du duc de Porthland avec ce billet :

« Un grave danger vous menace; on vous a vu parmi les rebelles qui ont été mis en fuite. Le ministère veut vous perdre; on doit proposer à la chambre votre mise en accusation; on est sûr d'une majorité contre vous; je vais chercher à parer le coup; le besoin que le ministère a de moi en ce moment, me met en assez bonne position pour intercéder en votre faveur; cependant, ne vous fiez pas à l'avenir, et quittez Londres cette nuit, pour ne pas être arrêté demain. — Je vous

enverrai ma chaise de poste à deux heures ;— vous passerez en France, où je vous ferai dire quand vous pourrez revenir.

« Tout à vous,

« ARTHUR, duc de Porthland. »

Ce fut un coup de foudre. — Campbell demeura anéanti.

— Nous séparer de toi! s'écria mistriss Campbell, c'est impossible, nous te suivrons.

— Vous ne pouvez, répondit Campbell, rien n'est prêt pour votre fuite.

— Mon père, vivre sans vous, vivre dans l'inquiétude... mieux vaut mourir.

— Ne vous tourmentez pas, — je ne partirai point.

— Mais il y va peut-être de ta vie.

— Peut-être, si je reste; certainement, si je pars. — Je ne puis vous quitter,

quitter l'Angleterre. Tout ingrat qu'est mon pays, je l'aime ; j'ai pourtant éprouvé que les partis ne récompensent que leurs flatteurs, et non leurs amis ; mais n'importe ; ma vie est dans mes habitudes, dans mes affections, dans ma réputation surtout ; une fuite ne me sauverait qu'en la perdant. Je resterai ici, je me défendrai ; ils n'ont que le pouvoir, j'ai mon droit.

— Mon ami, si l'on est sûr que tes collègues te condamneront malgré ton innocence ?

— Qu'ils me condamnent !

— Et ne serons-nous pas condamnées avec vous, mon père, reprit Hannah : — votre héroïsme nous sacrifie toutes deux.

— Vous avez raison, reprit Campbell, mais fuir comme un malfaiteur, sans me justifier, quand rien ne m'empêche de

parler, quand on ne peut me condamner qu'après m'avoir entendu!.. c'est impossible!...

On frappa de nouveau à la porte; et quelqu'un, enveloppé d'un manteau, se présenta; c'était le duc lui-même.

Mistriss Campbell se précipita presqu'à ses pieds; Hannah lui tendit la main; Campbell se jeta dans ses bras.

— Milord, déja notre vieil ami, comment vous rendre graces?...

— Si le péril était passé, j'accepterais vos remercîments, mais vous ne me devez encore rien qu'à demi. — Je viens de voir le ministre, il est décidé à ne pas laisser échapper cette occasion de se débarrasser d'un censeur dont la conscience l'importune. En vain j'ai voulu user du crédit que me donne ma position dans la chambre haute, pour empê-

cher votre mise en accusation. Le ministère a besoin sans doute de mon influence, mais non assez pour que je puisse le forcer à lâcher sa proie. « D'ailleurs, a continué le ministre, quel intérêt si grand prenez-vous à un membre de la chambre basse, que vous connaissez à peine depuis trois mois? Si je voyais en lui un de vos parents, même quelqu'ancien ami, peut-être pourrais-je, à votre prière, tempérer la rigueur très-méritée des mesures que nous prenons contre sir Campbell. Mais nous avons mille motifs pour le punir, et vous aucun pour le sauver »... — Une réponse m'est venue alors sur les lèvres, qui pouvait parer à tout; mais les conséquences en étaient trop importantes pour d'autres que pour moi; je me suis vu forcé de la retarder, et même je vois maintenant presque l'impossibilité de pouvoir la don-

ner jamais; ainsi, partez, ne vous fiez pas à votre innocence; il n'y a pour elle ni sûreté réelle vis-à-vis du pouvoir, ni faveur durable vis-à-vis du peuple. — Partez, je vous en conjure. — J'ai amené ma voiture; j'ai devancé l'heure que je vous avais dite: on ne saurait être trop prudent.

— Partir, partir maintenant!..—Laisser ma famille sans soutien, ma réputation sans défenseur!.. — Mourir n'est pas au-dessus de mes forces; mais ce que vous demandez, l'est certainement.

—Partez, mon ami, s'écria mistriss Campbell en pleurant.

—Partez, mon père, s'écria Hannah, les mains jointes, d'une voix étouffée.

Campbell ne répondit point.

—Mais vous nous avez dit, milord, qu'il y avait un parti qui pouvait épar-

gner à mon père à la fois et sa mise en accusation et l'exil?

—Il est vrai, répondit le duc: ce parti concilierait tout, mais ce serait peut-être pour vous un grand sacrifice, et un grand sacrifice en ma faveur.—Pour ces deux raisons, je ne puis vous le demander; je l'aurais fait plus librement et plus volontiers, si les circonstances ne vous imposaient pas ce que je vous demande: mais quand on a pour auxiliaire la nécessité, on n'est jamais bien venu.

Hannah entrevit confusément le but de lord Porthland; elle demeura immobile et glacée.

—Parlez, milord, parlez! s'écria Campbell, moins prévoyant qu'Hannah. —Nous pouvons faire quelque chose pour vous? —Nous n'espérions pas tant de bonheur; ne vous dois-je pas déja la vie de ma fille

et celle de ma femme?—Ne vous devront-elles pas celle de leur père et de leur mari? Nous n'avons rien à vous refuser que ce que notre conscience nous interdirait à nous-mêmes.

—Eh bien! dit lord Porthland, ce parti que je vous propose serait de réaliser un projet que je nourris depuis que j'ai eu le bonheur d'être reçu chez vous. J'ai un million de revenu, avec un nom ancien, une haute position; je l'offre à miss Hannah Campbell, veut-elle accepter?—Peut-être ces avantages positifs ne me rendent pas trop indigne d'elle; toutefois, si elle veut accueillir ma demande, je ne me déclare pas moins honoré de son consentement, et alors, sir Campbell, vous seriez mon parent, ma maison serait votre asile, tout mon parti dans la chambre haute vous défendrait, vous

n'auriez rien à craindre du ministère; j'exigerais qu'on renonçât à toute poursuite contre vous. Mais je ne veux pas abuser du privilége de ma position; bien plus, je ne ferai pas valoir ici mon amour pour miss Hannah, et ce que j'aurai à souffrir, si ce mariage ne se réalise pas; elle est libre encore, et si je ne lui plais point, il ne faut pas qu'elle achète par le malheur de sa vie entière la sûreté de son père, qui peut être assurée autrement, bien que cela devienne difficile.

—Eh bien! milord, qui empêche?... dit Campbell.

Il allait poursuivre, puis tout-à-coup il s'arrêta, songeant à James et à l'amour de sa fille. Mistriss Campbell demeura de même immobile et muette. Une lutte bien douloureuse bouleversait le cœur d'Hannah.—Mais quand il y avait

d'un côté, malheur, et de l'autre, devoir, son choix ne pouvait être douteux. Elle sentit que laisser prolonger plus longtemps ce silence, c'était répondre et répondre contre sa conscience. Elle se leva et dit d'une voix assez ferme :

— Sauvez mon père, milord, et je suis à vous.

Mistriss Campbell était bien malheureuse; elle eût voulu sauver à la fois son mari et sa fille; elle commença une phrase et ne put continuer.

Ma fille, dit Campbell, la recherche de milord flatterait tout ce que l'Angleterre a de plus élevé dans son aristocratie; c'eût été en tout temps un honneur pour nous : maintenant c'est le salut... Cependant, si tu ne crois pas pouvoir rendre heureux le noble pair, comme il le mérite; si ton ame ne répond pas à

la demande de milord, avec toute la joie et l'empressement qu'il a droit d'exiger, je te conjure de ne point accepter une main qui peut être donnée plus dignement, de ne point associer à ta vie une existence de l'offre de laquelle ta froideur ferait un sacrifice. L'échafaud fût-il dressé, j'y porterais ma tête, plutôt que de souffrir que ma fille fût un jour malheureuse pour me sauver la vie. — Épouses-tu lord Arthur librement ?

En ce moment, la tête de Campbell, ombragée de cheveux blancs, rayonnait comme d'une auréole; il y avait un dévouement paternel si vrai dans son regard, que l'ame d'Hannah en fut électrisée; elle sentit un feu lui monter aux joues, il lui sembla qu'elle était grandie; sa tête se dressa, et, l'œil fixé sur celui de son père dans lequel elle puisait comme

une influence magnétique de courage, elle répondit dans une sorte d'extase...

Avec joie, mon père!

Il y avait tant d'élan dans la manière dont elle prononça ces paroles, que les trois personnages présents y furent trompés, et peut-être Hannah elle-même. Mais on ne remarqua pas, qu'en promettant d'épouser lord Arthur, c'était son père et non pas lui qu'elle regardait.

—Ma fille, ma bonne et noble fille! s'écria Campbell, je vivrai dorénavant pour toi, et pour vous, milord, à qui nous devons tout.

—Eh bien! reprit lord Arthur, je vais dire au ministre que je regarde désormais toute poursuite contre vous comme une attaque personnelle.

Mais Hannah était redevenue pensive.

—Miss, reprit lord Arthur, en s'ap-

prochant d'elle, redites-moi encore, et librement, que vous m'accordez votre main.

Hannah avait encore son père devant les yeux... elle s'anima d'un reste de courage; elle tendit la main à lord Arthur, et son visage s'éclaira d'un dernier sourire angélique, comme celui d'une vierge qui quitte la terre; elle répondit *oui* avec toute la résignation sublime du martyr.

Mais après que son père l'eut bénie, après que sa mère l'eut embrassée en pleurant, après qu'elle se fut retirée dans sa chambre, elle comprit toute la douleur du sacrifice dont elle n'avait envisagé que l'éclat. Ce n'était point lord Arthur qu'il lui avait semblé épouser, c'était le salut de son père. Mais dès qu'elle se fut rendu compte des suites du consentement

imprudent qu'elle venait de donner, dès qu'elle eut réfléchi qu'elle ne s'appartenait plus, qu'il fallait avoir à ses côtés et devant les yeux, toute sa vie, lord Arthur, qu'elle ne devait plus connaître, aimer et prendre pour guide que cet homme, pour qui elle n'avait tout au plus que ce sentiment d'opinion qu'on appelle estime, et cette tiède passion qu'on appelle amitié; lorsqu'elle songea qu'il fallait oublier sa vie précédente, recommencer l'existence, aller chercher au fond de son cœur une passion enracinée, et l'en arracher, sans laisser même apercevoir la trace de ses tortures, alors, une douleur profonde, insensée, incurable, vint assaillir son ame. Elle regarda la vie sans James, et ferma les yeux d'épouvante, tant elle la trouva déserte et vide. Elle s'agita toute la nuit dans son lit

inondé de ses larmes; et si elle n'en mourut pas ou ne devint pas folle, c'est qu'un sentiment instinctif de devoir l'avertissait que son père avait besoin encore de sa vie et de sa raison.

CHAPITRE VIII.

Je sais que je suis vouée au malheur et que je ne puis lui échapper ; la seule chose que je demande au ciel, c'est qu'il ne me vienne point de vous.

Une lettre.

Dieu peut vous pardonner, mais moi, jamais !

Paroles d'Élisabeth d'Angleterre à la duchesse de Nottingham.

CHAPITRE VIII.

Une Séparation.

—Voila tout ce qui nous est arrivé, dit Hannah à James, à qui elle venait de raconter tout ce que le lecteur connaît.

James ne répondit rien.

—Maintenant, dit Hannah, j'ai satisfait votre désir, je vous ai permis une dernière entrevue avec moi : je n'ai pu résister à ce vœu imprudent de votre part. —Il est temps de nous séparer.

—C'est donc pour l'éternité, reprit James.

—Pour l'éternité, oh! non, je ne crois pas; moi, j'ai au moins ce bonheur, sir James, c'est que je suis convaincue que Dieu nous permet légitimement, après la mort, ce dont nous n'avons pas voulu, pendant notre vie, à de criminelles conditions. J'ai cette consolation que je ne pourrais pas en douter : aussi, pour moi, la vie n'est pas la récompense, mais l'épreuve; ce n'est pas le but, c'est la route.

— Vous êtes bien heureuse, dit James. — Ainsi, tout mon amour, tout

notre avenir est sacrifié à un mot, la vertu; et votre consolation, c'est l'espoir de me revoir un jour, une illusion.

—N'appelez pas la vertu, un mot, sir James; c'est le bonheur dans la fortune, le calme dans l'adversité; et ne traitez pas d'illusion ma foi dans une autre vie, mais bien la foi qu'on a en celle de ce monde. —Je suis on ne peut plus malheureuse, mais ferme; je parcours avec de vives souffrances un rude chemin, mais je sais du moins où il va. —Et dites-moi, n'en auriez-vous pas fait autant à ma place? mon père, mon noble père courait les plus grands dangers; il venait de faire pour moi les plus cruels sacrifices; il avait voulu se priver de sa fortune à son âge, lui ayant déja tant travaillé pour moi, étant déja au bout de sa carrière; n'était-ce pas le moment de

lui rendre tout, moi jeune, moi forte, moi qui dois souffrir pour lui? — Dites-moi, ai-je eu tort?

— Vous avez eu raison, répondit amèrement James, en étouffant une douleur, que sa violence seule empêchait de se changer en colère.

— Vous auriez donc livré les cheveux blancs d'un père à la fureur des partis? vous auriez exposé sa tête à une condamnation, à une exécution peut-être, et vous auriez pu vivre après, et dormir et regarder le ciel comme s'il était désert, et envisager le soleil comme s'il ne portait pas l'empreinte de la main de Dieu?

— Je vous dis que vous avez raison, répondit James, vous êtes un ange.

— Un ange, — oh! non, je ne suis qu'une faible femme.

— Moins qu'une faible femme. — Vous

n'êtes qu'un ange, vous êtes une créature plus noble, mais moins belle, plus élevée, mais moins aimante. Vous êtes parfaite là où une femme serait sublime. Oui, vous avez le devoir gravé dans le cœur, là où cette autre femme aurait un nom chéri; vous avez de la raison en place de tendresse, de la vertu en place de passion!... Ce n'est pas ainsi qu'on aime... —Je vous rends justice, mais j'aimerais mieux vous rendre graces. —Pardonnez-moi ce blasphème; mais j'eusse préféré une vraie femme avec ses faiblesses courageuses et son égoïsme dévoué, abandonnant jusqu'à sa conscience, immolant jusqu'à son devoir, une femme qui aurait été ingrate et criminelle pour moi, comme je l'eusse été pour elle.

—James, James, votre raison s'égare. —Je vous pardonne tout ce que vous

dites. Que Dieu vous le pardonne de même, si vous y croyez.

—J'y croyais, mais moins qu'à votre amour; vous savez si je puis croire à votre amour maintenant.

—Miladi Porthland ne vous opposerait que le silence; Hannah Campbell, peut-être à tort, peut laisser paraître devant vous encore sa douleur.

—Eh bien! alors, si vous m'aimez, comment pouvez-vous voir autre chose que moi sur la terre.—Moi, il me semble que l'amour, c'est l'anéantissement de tout, excepté d'un seul être, aux yeux de celui qui aime.—Hannah, il en est encore temps, aimez-moi, votre père sera sauvé; dites à lord Arthur que vous ne l'aimez pas, demandez-lui grace pour vous et pour moi... Savez-vous que je me tuerai, Hannah, si je vous perds...—que je le

tuerai peut-être?...—Ah! si vous êtes une femme sortie des entrailles d'une autre femme, au nom de ce qu'il y a de plus sacré au monde, aimez-moi...

— Vous me déchirez, dit Hannah d'une voix à demi brisée, vous m'ôtez toutes mes forces.. — mais, morte ou vive, j'accomplirai le sacrifice... — Non, je ne puis être à vous, j'aime mieux agir contre ma vie, que contre ma conscience. — Mais pardonnez-moi, James; oh! ne m'en veuillez pas d'avoir rendu à mon père l'existence qu'il m'avait donnée, de lui avoir sacrifié ce qui ne m'appartenait pas. — Oh! cette idée serait trop horrible, James, que vous ne me pardonniez point... — Pardonnez-moi, et soyez heureux, fallût-il que vous m'oubliassiez pour cela. — Dites, James, me pardonnez-vous?

James la regardait avec un œil stupide.

Me pardonnez-vous? répéta-t-elle, me pardonnez-vous mon malheur et le vôtre?

—Je pardonne à mon oncle la mort de ma mère, répondit James, en lui serrant le bras avec fureur.

Il sortit précipitamment.

Que Dieu me soutienne! murmura Hannah, en tombant à genoux.

CHAPITRE IX.

. . . . . Triste et parée.

ÉMILE DESCHAMPS, *la Noce d'Helmance.*

Mort!... mort!... Qui mort?

Mlle. MARS, *le Philosophe sans le savoir.*

CHAPITRE IX.

Le Sacrifice.

Il y a deux espèces de sacrifices : le sacrifice fait au grand jour, qui ne se cache pas de sa douleur, qui laisse saigner à tous les yeux ses blessures, qui proteste

hautement contre la tyrannie du sort et des hommes, qui s'indemnise, en quelque sorte, de ses privations en plaintes ou en récriminations ; et le sacrifice, plus cruel, qui ne veut ou ne peut pas se donner cette consolation; le sacrifice, qui, comme le gladiateur, est forcé de souffrir avec aisance et de lutter avec grace; le sacrifice qui doit emprunter l'apparence du bonheur, qui doit même, à tous les regards, abjurer jusqu'à son propre mérite.

C'était un sacrifice de ce genre qu'Hannah faisait à ses parents; il lui fallut autant d'efforts pour cacher son malheur à sir Campbell, qui n'eût pas voulu en profiter, que pour le supporter. Elle fut obligée de dévorer ses larmes, de faire passer son désespoir pour la tranquillité. Il fallait être une fiancée heureuse vis-à-

vis de lord Arthur, une fille dévouée vis-à-vis de son père, et presque une consolatrice auprès de mistriss Campbell, qui seule déplorait l'étendue du sacrifice qu'elle connaissait. Il ne lui restait pas un moment pour être elle-même, c'est-à-dire une malheureuse femme arrachée à celui qu'elle aimait. Tout le jour il fallait sourire, et la nuit même elle ne pouvait pleurer, car le matin ses yeux rougis l'eussent trahie.

Lord Arthur pressait le moment de la célébration; il avait cru ne former qu'un mariage de convenance et d'estime, et bientôt il prit de l'attachement pour Hannah. Peut-être son amour-propre se piquait-il de changer en amour la passive obéissance d'Hannah, qui équivalait presque à de l'indifférence pour lui accoutumé à être payé de retour, et quelque-

fois prévenu dans ses affections. Il se trompait. A tous ses procédés Hannah répondait par des procédés, mais non par des sentiments.

On n'entendait plus parler de James. Hannah tremblait qu'il ne se fût tué, et presque autant qu'il ne se fût consolé: pourtant elle demandait avec ferveur son bonheur à Dieu; et son bonheur, ce ne pouvait être que la mort ou l'oubli.

Campbell, trompé par tant de fermeté et de courage, avait fini par oublier que sa fille avait aimé un autre homme que lord Arthur; il était heureux de la récompense qu'il donnait aux généreux services du jeune pair d'Angleterre, et du brillant avenir qui semblait se préparer pour sa fille. Mistriss Campbell seule ne pouvait se faire illusion sur tout ce que le salut de son mari coûtait à son enfant:

elle étudiait avec effroi les traits altérés d'Hannah, elle découvrait une larme dévorée au fond de sa paupière, elle ne voyait que la pâleur des lèvres de sa fille dont les autres n'apercevaient que le sourire. Tant que les efforts de lord Arthur pour sir Campbell ne furent point couronnés d'un plein succès, tant qu'il y alla pour eux de leurs intérêts les plus graves de ne point décourager leur nouveau protecteur, mistriss Campbell, réduite à l'impuissance d'agir, s'abstint de parler, et même de paraître voir l'état secret d'Hannah. Mais dès qu'elle fut tranquillisée sur son mari, elle trembla de nouveau pour sa fille. Cependant il était temps d'élever la voix; lord Arthur, non moins prompt à assurer son bonheur que la sûreté de son futur beau-père, avait fait hâter les préparatifs du ma-

riage, dont quelques jours seulement les séparaient.

— Hannah, dit mistriss Campbell à sa fille, après une soirée où les distractions perpétuelles et le malaise visible de celle-ci avaient trahi sa souffrance, Hannah, tu veux en vain me tromper, tu es malheureuse.

— Moi! ma mère, s'écria Hannah....

— Oui, c'est nous qui te perdons. Malheureuse enfant! je n'ai pas oublié ton désespoir lorsqu'il a fallu te séparer une première fois de James. Penses-tu que je te croie si étourdie et si inconstante dans tes affections pour me fier à ton apparente tranquillité? Tu penses me tromper aujourd'hui mieux que tu ne l'as fait déja; c'est impossible, crois-moi.

— Ma mère, je suis calme.

— Mais un mourant l'est souvent.

— Eh! quand je serais malheureuse, n'est-il pas trop tard maintenant pour porter remède à mes souffrances? Consolez-moi alors, mais ne m'interrogez point.

— Mais c'est qu'il faut qu'une mère trouve toujours du remède au malheur de sa fille, si elle ne veut pas en mourir la première; c'est qu'elle lui doit de la rendre heureuse, après l'avoir mise au monde, ou son premier don ne serait qu'une amère dérision. Réponds-moi, Hannah; s'il t'est impossible d'être heureuse avec lord Arthur, ne crains rien, parle; j'irai me jeter à ses pieds, j'irai lui demander grace, je prosternerai mon front contre terre, je lui ferai tant de prières, je commettrai, s'il le faut, tant de bassesses, qu'il faudra bien qu'il ne nous impose plus son alliance.

— Mais c'est nous qui l'avons acceptée, il nous en a largement récompensés. Il serait infame de lui arracher le prix de son dévouement...

— Il est encore plus infame de te sacrifier.

— Mais mon père, mon père, que dira-t-il, lui qui s'est engagé d'honneur, qui est si heureux de ce mariage? Oh! non, ma mère, je ne puis pas me rétracter.

Ces paroles, dites d'une voix étouffée, étaient les derniers efforts de courage d'une malheureuse jeune fille qui luttait contre son intérêt, et qui s'efforçait de repousser ce que tout son cœur implorait ardemment. C'était là que devait expirer le reste de force que son devoir lui donnait; toutefois mistriss Campbell, qui ne s'attendait pas à tant de fermeté, adopta avidement l'idée qu'elle s'était

exagéré la douleur de sa fille, et qu'elle pouvait concilier les devoirs de sa tendresse et de sa position.

— Pourtant, si tu n'aimes plus James, dit-elle, tu ne peux mieux choisir que lord Arthur.

— Si je n'aime plus James! s'écria Hannah, dont l'amour avait enfin renversé toutes les forces, et débordait le cœur. Eh! ne voyez-vous pas que je meurs?...

— Ma fille, ma fille! s'écria mistriss Campbell en tombant dans ses bras, qu'avons-nous fait au ciel pour être si malheureuses!

— C'est un événement bien singulier, dit tout à coup une voix calme et indifférente à côté d'elles.

C'était Campbell qui était entré dans leur chambre, sans les voir, les yeux fixés

sur une lettre qu'il tenait à la main, et qui paraissait l'occuper vivement.

Sa présence rendit toute sa force à Hannah, et la malheureuse mère cacha ses larmes.

— J'avais trouvé, reprit Campbell, une place qui convenait à ce pauvre James, qui est maintenant sans emploi, et l'on me dit qu'il est disparu sans qu'on sache où il est allé.

— Vous le voyez, ma mère, dit tout bas Hannah qui avait repris un sentiment stoïque de son devoir; James nous oublie, il faut l'oublier de même.

— Tu le crois? dit mistriss Campbell.

— Sans doute, reprit Hannah.

Elle se mit alors à le persuader à sa mère : elle y parvint; et quand elle y fut parvenue, elle en fut horriblement mal-

heureuse, car la conviction qu'elle avait produite commençait à la gagner.

Cependant le mariage approchait, et l'on n'entendait point parler de James. Enfin le jour solennel se leva, et de splendides préparatifs annoncèrent que lord Arthur voulait paraître heureux. Hannah était calme; à la pâleur près, on l'aurait crue contente, et elle n'eût pas été autrement si son mari avait été James; car, tel était son caractère réservé; elle eût pris le même empire sur sa joie qu'elle le prenait alors sur sa douleur.

Les attentions de lord Arthur et ses preuves de tendresse devinrent encore plus multipliées dès qu'elles furent tout-à-fait légitimées. Il s'empressait de prévenir tous les désirs que la pauvre Hannah ne songeait même point à former. Il l'accablait de soins que celle-ci, con-

fuse et se reprochant son ingratitude, cherchait à reconnaître par mille égards et des preuves de reconnaissance délicates. Mais plus lord Arthur se donnait de tourment pour se rendre maître du cœur d'Hannah, plus Hannah se répétait que son devoir était de l'aimer, plus il y avait de froid malgré eux dans leurs relations, et plus il perçait un embarras glacial à travers les démonstrations empressées qu'échangeait leur estime réciproque.

Un mois s'écoula ainsi. Lord Arthur était grave, Hannah était mélancolique; mais tous deux ne se plaignaient pas, et ne semblaient point malheureux. Une chose fit cependant de la peine à lord Arthur; il avait prononcé à la chambre des lords un discours qui avait vivement remué l'assemblée; mille compliments lui

étaient revenus de toutes parts, mais pas encore de celle d'Hannah, et il le lui reprocha doucement.

Hannah rougit profondément.

— Pardonnez-moi, milord, lui dit-elle, je suis si étrangère à la politique.

— La politique, miladi, reprit lord Arthur, est pour vous affaire de famille; pardonnez-moi de tenir autant à votre suffrage, il prouve mon estime pour vous; cette estime est telle que je vous demanderai conseil sur une proposition qu'on me fait, et dont les conséquences d'ailleurs sont d'une haute gravité pour nous deux. Le ministère, qui sent le besoin de s'attacher un membre de la chambre haute, en qui un ou deux succès parlementaires accroissent les avantages de sa position, m'a fait offrir dans le Levant

une mission délicate qui peut devenir glorieuse.

— Que n'acceptez-vous ? répondit Hannah.

— Il faudrait me séparer de vous pour long-temps.

Hannah demeura interdite. Ce projet l'aurait rendue trop heureuse pour qu'elle se trouvât innocente d'en désirer l'accomplissement. En effet, pouvoir estimer lord Arthur sans cesser de s'estimer elle-même ; n'être plus forcée de subir des caresses qui la rendaient infidèle à ses propres yeux, et qu'elle eût été cependant ingrate et déraisonnable de refuser ; vivre seule et tranquille avec sa mère pour laquelle son amour ne la rendait parjure vis-à-vis de personne ; n'être pas obligée de feindre un amour qu'elle n'éprouvait pas, et qu'un autre moins légitime em-

pêchait toujours, c'était, nous l'avons dit, être presque heureuse, et elle se reprochait désormais tout bonheur comme un crime.

— Si cependant, dit-elle, l'intérêt de votre seigneurie est de partir, je me résignerai...

— Je subordonnerai mon intérêt au vôtre, dit lord Arthur; si je suis assez heureux pour que mon départ vous afflige, je refuserai la mission que l'on m'offre.

Hannah se reprocha sa froideur et le secret espoir qu'elle avait conçu....

— Milord, reprit-elle avec vivacité, restez, restez avec moi, je vous en conjure, je l'exige même...

Mais elle ne put en dire plus.... elle se trouvait infame; de chaque côté, soit qu'elle voulût avoir recours à une réserve indifférente, ou se jeter dans les

démonstrations mensongères d'une affection exagérée, elle rencontrait sa conscience qui l'arrêtait.

Lord Arthur se trompa toutefois à ces exclamations, les premières que sa tendresse lui semblait arracher de la bouche d'Hannah ; il l'embrassa vivement sur les lèvres, selon la coutume générale en Angleterre, et réservée en France aux grandes passions, et tirant de sa poche le *Morning-Chronicle :*

— Tenez, dit-il, voilà mon discours, lisez-le ; je vous ai trop amusée ces jours passés; vous avez été perpétuellement à l'Opéra et au bal. Il faut un peu de changement. Distrayez-vous en vous ennuyant. Je reviendrai dans une demi-heure savoir votre avis, et vous me direz si la chambre des lords a eu raison de m'applaudir.

Il sortit, laissant l'immense feuille à

la duchesse, qui l'ouvrit d'une main indifférente et découragée; mais, après y avoir arrêté nonchalamment les yeux pendant quelques minutes, elle pâlit tout à coup, et ses regards se fixèrent sur le papier avec une effrayante expression d'angoisse et de stupeur.

Elle avait lu ce qui suit :

«Un homme, dépouillé de ses vêtements et horriblement mutilé, a été trouvé sur la route de Cornouailles. On ne doute pas qu'il n'ait été la victime de brigands qui l'ont volé. D'après quelques renseignements sur les voyageurs qui ont parcouru cette route, on craint que ce ne soit celui du jeune J*** W***, ex-employé à un de nos ministères, et disparu depuis quelque temps.»

C'étaient les initiales du nom de James, c'était sur la route du château de son oncle.

Ce pouvait être lui pour tout autre, mais il n'y avait plus de doute pour Hannah. Ainsi il était mort, mort si horriblement! Hannah, tombée dans le délire, se reprocha cette nouvelle infortune. Elle souffrit, pendant la demi-heure qui suivit, des angoisses inexprimables; perdue dans un désespoir sans nom, elle n'entendit plus lord Arthur rentrer.

— Eh bien! ma chère Hannah, dit-il, comment trouvez-vous mon discours?

C'était la première fois qu'il l'appelait ainsi.

Hannah ne répondit point.

Hannah, qu'avez-vous, parlez, pourquoi ce trouble? dit lord Arthur.

Hannah se leva tout à coup, et marcha vers la fenêtre; elle avait aperçu à travers la vitre, de l'autre côté de la rue, une tête cadavéreuse et un corps de

spectre; mais n'importe, c'était lui, il était vivant; il marchait; il n'avait d'un mort que l'apparence.

Que venait-il faire sous ces fenêtres?

Il n'importe, le *Morning-Chronicle* s'était trompé. James avait en effet pris cette route machinalement pour se rendre chez son oncle; mais le désespoir l'avait fait revenir sans motif au milieu du chemin, comme il l'avait fait partir. L'angoisse d'Hannah prit fin à cette vue, sa raison lui revint; elle se rappela confusément que lord Arthur était là, qu'il lui avait parlé; elle frémit à l'idée d'avoir excité sa jalousie; mais celui-ci ne paraissait pas l'avoir suivie à la fenêtre. Cependant son sourcil était froncé, et son attitude était sévère. La vue du journal tombé aux pieds de lord Arthur rappela à sa femme le motif de sa présence.

— Votre discours m'a fait grand plaisir, milord, balbutia-t-elle précipitamment pour cacher son trouble.

— J'en suis bien aise, dit lord Porthland, d'un ton bref et incisif. Miladi, décidément je ne pars point pour l'Orient; je reste ici, près de vous.

— Comme il vous plaira, dit Hannah les yeux baissés.

CHAPITRE X.

Et désormais tu m'appartiens.

LEVASSEUR, *Robert-le-Diable.*

Ma *femme* est à vous, rendez-la heureuse.

Variante au dénoûment obligé de tous les vaudevilles.

CHAPITRE X.

Ce qui reste quand on a tout perdu...

La main de Dieu.

Heureusement que la vie a un courant qui emporte malgré soi; heureusement que malheurs, ennuis, souffrances des passions, blessures d'amour-propre, dé-

couragements d'artiste, tout cela est entraîné avec nous dans la rotation perpétuelle des événements. Hannah fut tirée de son trouble pour l'heure de l'Opéra; les soins de sa toilette et de son départ, qui lui eussent paru insipides dans toute autre occasion, lui donnèrent ce qu'on appelle une *contenance*.

Elle alla donc à l'Opéra; mais à peine arrivée, elle aurait voulu être revenue; la souffrance de sa position, l'inquiétude qui, pour sa susceptibilité de conscience, prenait presque un caractère de remords, lui rendaient intolérables les chanteurs qui venaient l'entretenir de leurs passions musicales, ou de leurs malheurs *philharmoniques;* ou si parfois quelque accent vrai pénétrait jusqu'à son cœur, c'était pour le faire souffrir.

Elle retourna chez elle entre l'opéra

et le ballet, laissant lord Arthur occupé à causer avec quelques personnages diplomatiques. Elle rentra, indifférente à tous les soins, à toutes les prévenances inamovibles qui entourent l'opulence, sans faire plus attention le trentième jour que le premier à la beauté du velours des coussins qui recevaient son pied, et à la richesse de l'ameublement de son boudoir.

A peine eut-elle congédié sa dernière femme de chambre, qu'elle saisit la bougie, dont l'éclat l'eût empêchée de dormir : au moment où ses lèvres laissaient échapper le souffle qui devait éteindre la mèche enflammée, ses yeux levés négligemment aperçurent une figure pâle au fond de sa chambre; mais l'impulsion était donnée à l'air, et la faible lueur s'éteignit. Elle laissa tomber le flambeau d'é-

pouvante, et demeura immobile, ne sachant pas si elle avait mal vu; mais elle entendit à quelques pas d'elle une respiration courte et précipitée.

— John! Polly! cria-t-elle d'une voix étouffée.

— N'appelez pas, dit une voix faible et suppliante.

— Qui que vous soyez, dit-elle, quoiqu'elle eût bien reconnu la voix, allumez cette bougie, ou j'appelle.

Point de réponse.

— Rallumez cette bougie, dit-elle d'une voix plus ferme, car elle tenait le cordon d'une sonnette, et si elle ne l'avait pas fait encore vibrer, c'était parce qu'elle savait trop bien quel imprudent elle avait à punir.

James (car c'était lui) ramassa le flambeau roulé par terre, l'approcha du feu,

et la flamme qu'il ralluma, éclaira sa tête amaigrie et livide; il semblait dans un état de faiblesse effrayante; on eût dit qu'il n'était plus animé que par un feu secret qui brillait par ses yeux comme une lueur sanglante.

— Que venez-vous faire ici, malheureux? dit Hannah; vous voulez donc me perdre, sans rien gagner pour vous. Qu'espérez-vous de cette démarche insensée?

— Je n'espère plus rien, dit James avec un amer sourire; dans toutes mes actions, même quand il y a un but, il n'y a plus d'espérance.

— Mais enfin comment êtes-vous ici?.. Que voulez-vous?

— Ce que je veux! Ce matin je voulais votre mort, je ne veux plus maintenant que la mienne, et pourtant je vous

vois; oui, c'est bien vous, je vous reconnais; absente de ma destinée que votre abandon a rendue intolérable, un autre vous a et vous possède. Vous existez.... et ce n'est pas pour moi.

—Pourquoi me cherchez-vous, et dans quel but? dit Hannah en reculant avec effroi.

— Je vous cherchais, dit-il avec un sourire d'insensé, comme l'insecte cherche la lumière par laquelle il doit périr, par instinct et par besoin. Je vous cherchais parce que voilà un mois que je ne vous ai vue, et que je ne puis vivre plus longtemps comme cela.... l'air me manquait, je suis venu en chercher ici... Écoutez-moi....

—C'est impossible, seule, à cette heure... Si lord Arthur rentrait!... Retirez-vous, re-

tirez-vous à l'instant, vous n'êtes resté que trop long-temps.

— Écoutez-moi par pitié un instant encore... je ne vous ferai pas de mal.

— C'est impossible...

— Écoutez-moi, reprit James d'une voix devenue tonnante, et saisissant le bras d'Hannah entre ses doigts glacés, je vais vous conter comment je vis depuis que je vous ai perdue. — Je savais le jour de votre mariage; j'ai suivi de loin le cortége, je vous ai vue sortir de l'église, je me suis enivré de ce spectacle infernal, espérant que j'en mourrais.... mais non. Le soir, seul chez moi... je me disais, l'heure fixée sur la pendule.... maintenant... sa mère la livre à lord Arthur... maintenant elle quitte son voile et sa robe de mariée... maintenant elle résiste

par pudeur... maintenant elle cède par amour... je me disais tout cela, je me le répétais, espérant en mourir. Mais non!.. j'ai survécu... Alors j'ai eu le dessein de me tuer; mais je me suis dit: Je n'y réussirai pas... que peut une lame de poignard ou une balle de pistolet contre un être que de telles douleurs n'ont pu détruire? Non, c'est inutile de le tenter... je suis immortel.... comme ces damnés auxquels je ne croyais pas, et dont l'éternité commence sur la terre. Trente jours se sont écoulés pendant lesquels je me suis enseveli dans tout ce que la jalousie et le désespoir ont de plus horribles douleurs. Je n'ai pu me tuer, je n'ai réussi qu'à me rendre méchant. Enfin je suis parvenu jusqu'à vous; je ne sortirai pas d'ici sans avoir mérité le malheur dont vous m'avez accablé injustement...

Vous êtes à moi... morte ou vive... victime ou proie : choisissez...

Hannah, que cette douleur effrayante et égarée avait d'abord attendrie, sentit renaître son courage devant un péril et une menace.

— Sir James Wilton, dit-elle d'une voix ferme, miladi Porthland vous ordonne de sortir...

— Je refuse.

— Je vais appeler.

— Vous n'aurez pas le temps; personne ne vous entendra, dit James en la pressant d'une main convulsive : songez-y, il est plus d'un crime que je puis commettre.

— Quelqu'un m'entendra toujours, dit Hannah le doigt levé. Tuez-moi, si vous l'osez... je ne demanderai pas grace, j'aurai justice.

Elle regarda James d'un œil ferme; celui-ci pâlit et chancela, ses deux mains lâchèrent Hannah.

— Non, s'écria-t-il, je ne suis pas né pour faire le mal. Faites ce que vous voudrez, appelez, faites-moi chasser, faites-moi tuer... j'aime encore mieux souffrir en moi qu'en vous. Pardonnez-moi, Hannah; mais si vous saviez... non, jamais je n'aurais pu consommer un de ces actes horribles par lesquels on arrache à une femme ou sa vie, ou son amour. Mais écoutez-moi, ayez un peu pitié de moi. Si vous saviez comme je vous aime; en ce moment, où vous m'avez fait plus de mal en peu de jours que je n'aurais cru pouvoir en supporter pendant toute ma vie, tenez, je vous aime encore davantage. Tenez, quand je vous regarde, je crois presque que c'est de la joie que je

sens, que le bonheur machinal de vous voir triomphe de mes souvenirs et de ma raison, qui me montrent de tous côtés malheur et désespoir; tenez, je pleure; voici la première larme de mes douleurs d'un mois, le premier sang de cette blessure déja si vieille.

— Malheureux, vous me désolez; je ne songe qu'à vous, je n'ai pitié que de vous au moment où votre présence me perd peut-être. Mais écoutez ces mots.... ils sont les derniers... Ne vous livrez pas à un désespoir inutile; ne chargez pas ma conscience d'un remords de plus; ne rendez pas vaine la place que vous avez dans mes prières; levez-vous, laissez-moi; vous écouter plus long-temps serait un crime... laissez-moi... et vivez... Je demande à Dieu votre bonheur avant mon salut...

— Oh! encore un moment, dit James.

— C'est impossible...

— Un seul instant, une minute, je m'en irai après; votre main seulement...

— Oh! non; sortez, sortez, il le faut...

— Oh! par grace, par pitié...

— Je n'écoute plus rien... Mais par où allez-vous sortir... dites-moi par où vous êtes entré?

James, tombé sur un genou, et en proie à la stupeur, ne répondait rien.

— Par où est-il donc entré? répéta Hannah avec désespoir.

— Par ici, dit une voix près d'elle; et Hannah vit lord Arthur debout à la porte qui donnait dans son appartement et qu'il venait d'ouvrir. — Oui, par ici, continua lord Arthur, où je me suis mis à sa place. J'ai tout entendu.

— Je ne suis pas coupable! s'écria Hannah en tombant à genoux.

— Je le sais bien, puisque j'ai tout entendu. Relevez-vous, miladi, cette posture ne vous sied pas.

— Milord, dit froidement James, redevenu calme devant le péril, je suis prêt à vous suivre et à vous rendre satisfaction.

— Qui vous dit, reprit lord Arthur, que je voudrai vous la demander? Parce que vos tentatives ont échoué auprès de ma femme, est-ce une raison pour que je m'aille couper la gorge avec vous? Que ferais-je donc de plus si elles avaient réussi? Puis, la partie est-elle égale entre nous? Quel est votre enjeu auprès du mien? Vous voulez que j'aille risquer ce que j'ai et ce que je suis, quand vous ne risquez qu'une existence obscure et désolée;

est-ce juste? Qu'est-ce qui pouvait donc motiver en vous cette proposition? votre haine pour moi. De quel droit me haïssez-vous pour avoir épousé, loyalement et sans contrainte, une femme pour laquelle je n'étais pas forcé de savoir votre amour? C'est plutôt moi qui maintenant ai le droit de vous haïr, vous qui venez chercher à troubler mon repos et celui de cette femme; vous qui avez voulu séduire un de mes domestiques pour parvenir jusqu'à elle; mais vous n'avez pas été plus heureux près de lui en réalité qu'auprès de la duchesse de Porthland. Un domestique fidèle à demi eût rejeté votre proposition de l'introduire chez son maître. Le mien a accepté; il a pris la somme que vous lui offriez, et qui ne vaut pas un trimestre de ses gages; puis il me l'a portée en me racontant tout,

et je lui ai ordonné de satisfaire votre envie. Tenez, reprenez cette bourse où était le présent que vous avez cru lui faire. Peut-être y a-t-il plus que vous n'avez donné; vous distribuerez le reste aux pauvres.

Et il jeta la bourse aux pieds de James.

— Milord, dit James, je ne suis pas assez heureux pour être patient.

— Écoutez jusqu'au bout, monsieur, reprit froidement lord Arthur. Ne croyez pas, miladi, dit-il en se tournant vers Hannah, que j'aie voulu faire une épreuve offensante pour vous, en permettant à un rival de venir tenter votre vertu; j'étais sûr de vos principes, sinon de votre amour. Je voulais, en assistant à cette scène, éclaircir mes doutes, et savoir si le souvenir d'une première passion était pour quelque chose dans la froi-

deur invincible qui perce, malgré vous, dans toute votre conduite vis-à-vis de moi. Je me suis convaincu que c'en était l'unique cause. Oui, monsieur, reprit-il en se retournant vers James, vous êtes pauvre et obscur, et vous êtes plus avancé que moi, pair d'Angleterre, avec mon opulence et ma brillante position : vous êtes aimé et vous le serez toujours.

— Milord, reprit Hannah, vous n'avez pas le droit de le dire...

— Tranquillisez-vous, reprit lord Arthur; ce n'est point une faute que je vais chercher au fond de votre conscience, c'est un fait que je constate. Dans votre position, vous avez fait tout ce que vous avez pu pour étouffer une affection plus forte que vous; vous n'en avez étouffé que les désirs et l'espérance; cette passion sans essor est restée comme un

poids sur votre cœur qu'elle fait souffrir sans relâche. Vous aimez sir James, vous dis-je ; maintenant que nous reste-t-il à faire ? Faut-il demeurer dans cette situation gênante et cruelle pour tous? Faut-il passer notre vie, moi à vous épier, à vous observer, à vous demander dans votre ame une place que vous ne pouvez me donner ; vous, à lutter contre votre penchant ; sir James, à lutter contre la destinée ? tous, malheureux l'un par l'autre, sans honneur et sans profit pour qui que ce soit au monde. Ne vaut-il pas mieux annuler cette union qu'une longue habitude et des liens de famille n'ont pas encore irrévocablement consacrée? N'avons-nous pas le divorce ? n'est-il pas destiné tout aussi bien à réparer les erreurs qu'à punir des fautes? Qu'en dites-vous ?

— Milord, tant de grandeur d'ame... reprit Hannah...

— C'est trop de générosité, reprit James, pour que je veuille accepter de vous un pareil sacrifice, quand même je pourrais y croire.

— Vos souffrances paraissent avoir ébranlé votre raison, sir James, et vous empêchent de sentir dans vos paroles une injustice impardonnable. Mais rassurez-vous, ce n'est pas un sacrifice que je fais; en rendant miladi à l'amour, je me rends moi-même à la liberté. Miladi, j'ai cru d'abord éprouver une passion pour vous; il y avait dans votre réserve et votre froideur même un attrait qui doublait le prix de la conquête en paraissant la rendre plus difficile. Mais je me suis convaincu bientôt que cette conquête était impossible, surtout quand je sentis

que mes sentiments pour vous se réduisaient à de l'estime. Oui, que ce soit esprit d'égoïsme, ou esprit de justice, je ne me sens pas capable d'aimer sans être aimé également. Mon alliance et ma recherche ont toujours paru désirables, et je ne me sens pas disposé, je vous l'avoue, à jouer plus long-temps le rôle humiliant d'un homme aimé par devoir, et estimé par principes. Je ne vous en veux point, miladi, de n'avoir pas pu me donner ce que je vous demandais; permettez-moi de recouvrer la chance de le rencontrer dans une autre femme.

— S'il en est ainsi, milord, j'y consens, dit Hannah.

— Je vais partir demain pour l'Orient, en laissant à mon homme de loi, chargé de mes pleins pouvoirs, le soin de suivre l'affaire du divorce. Dans notre pays,

toutes les difficultés se résolvent promptement avec de l'argent. Du reste, vous n'aurez pas en vain partagé ma destinée, si peu de temps que ce soit; je tâcherai, autant qu'il est en moi, de réparer le retard que j'ai apporté à votre bonheur, et tout le mal involontaire que je vous ai causé. Il ne manque plus maintenant que votre consentement, sir James; le donnez-vous?

James était resté stupéfait; lui, qui avait pénétré chez Hannah sans espérance, qui avait été repoussé par elle sans pitié, qui venait d'y être découvert, et qui croyait être chassé comme un malfaiteur, se voir offrir Hannah libre, riche... oui, libre et riche, mais non plus vierge et pure... Lord Arthur la lui offrait en effet : mais on n'offre que ce qu'on possède; il recevait généreusement James, mais c'était

dans sa chambre nuptiale. Il lui répugnait de devoir tant à un rival; il ne trouvait pas encore assez de sujets de l'aimer dans ce que lord Arthur lui sacrifiait, pour abandonner les droits qu'il avait de le haïr. Il ne pardonnait pas à Hannah de ne s'être pas refusée à un mariage qu'il paraissait si facile d'éviter. Puis (ainsi est fait le cœur de l'homme, et tel est l'empire de l'habitude), il y avait peut-être dans cette vieille et farouche haine, dans ce désespoir franc et sauvage dont il se nourrissait depuis un mois, quelque chose qu'il regrettait d'abandonner, même avec le bonheur pour récompense. Toutes ces idées passèrent à la fois dans sa tête en un clin d'œil; elles n'étouffèrent pas cet amour qui ne pouvait refuser d'être satisfait, mais elles en retardèrent quelques instants l'élan.

Il demeura immobile sans prononcer une parole.

— Eh bien! vous ne la voulez pas? dit lord Arthur en faisant quelques pas vers lui et tenant la main d'Hannah qu'il mit dans les doigts de James.

Mais dès que James sentit cette main frissonner brûlante dans la sienne, et communiquer à ses veines un feu qui arriva rapidement jusqu'à son cœur; dès qu'il rencontra le regard doux et pur d'Hannah qui se voilait timide et honteux d'amour sous sa paupière, comme une jeune vierge sous son voile, un inexprimable besoin de bonheur s'empara de son être. Toutes ses souffrances, toute sa colère, se fondirent en une extase de tendresse inéprouvée. Il voulut trouver des paroles, et ne put même pas trouver un cri pour exprimer ce qu'il ressentait. Il voulut se

courber pour baiser la main qu'Hannah lui offrait; mais le poids de sa tête, appesantie par les veilles et les souffrances, l'entraîna tout entier, et l'exaltation fiévreuse de fureur et de jalousie, qui seule lui donnait des forces, ne le soutenant plus, il roula évanoui sur le parquet aux pieds d'Hannah.

CHAPITRE XI.

Ce qui est fait est fait.

LA PALICE.

I had been happy, if the general camp,
Pioneers and all, had tasted her sweet body,
So I had nothing known.

SHAKSPEARE, *Othello.*

Oui, j'aurais été heureux si tout le camp, jusqu'aux plus vils ouvriers, l'eût possédée, pourvu que je n'en eusse rien su.

Traduction libre.

CHAPITRE XI.

La Jalousie du Passé.

Il faut quelque temps à une organisation usée par la souffrance pour s'accoutumer à un bonheur aussi subit, de même qu'il est difficile à des yeux habitués

à l'obscurité, de supporter tout à coup l'éclat du grand soleil; aussi, deux jours furent nécessaires à James pour se guérir des souffrances qu'il avait subies, et de la secousse qui les avait terminées, pour se remettre à la fois du mal et du remède. Mais enfin, quoique faible, il put, le surlendemain de la scène qui avait eu lieu, sortir de sa chambre, et aller voir Hannah, que lord Arthur, parti pour l'Orient, avait déja abandonnée.

S'il est réel qu'il soit impossible de voir un objet aimé sans émotion, c'est surtout dans une circonstance aussi solennelle. C'était la réunion certaine et définitive de deux êtres destinés à vivre l'un pour l'autre, et que le sort semblait avoir voulu séparer. C'était un adieu commun au malheur, un oubli de tout ce qu'ils avaient souffert, la joyeuse entrée

d'une nouvelle existence. Les premières idées de jalousie, qui avaient tourmenté d'abord le bonheur de James, cédèrent enfin en lui au besoin d'une régénération du cœur.

Assis auprès d'Hannah, il la regardait avec cet orgueil de futur possesseur, avec un sentiment délicieux, mêlé d'enthousiasme et de tendresse. Hannah était d'une pâleur maladive, et paraissait souffrante; elle n'eût pas été *à son avantage* dans un bal, elle eût paru à des adorateurs frivoles moins digne qu'à l'ordinaire de leur hommage banal; mais combien sa beauté gagnait de prix, pour l'estime sérieuse d'un sentiment puissant, à être dépouillée de la fraîcheur, cette beauté de la superficie, et à être de plus en plus réduite au simple effet d'expression. Le rire des lèvres d'une femme ne

provoque que le désir; la tristesse de ses yeux grave l'amour dans le cœur.

Cependant James fut inquiété de cette apparence de chagrin.

— N'êtes-vous pas heureuse? lui dit-il après un long silence.

— Heureuse! sans doute, je le suis; mais je me sens malade.

— Est-ce que vous m'aimez toujours? répétez-le-moi, j'ai besoin de l'entendre.

— Pour l'éternité! reprit Hannah; maintenant je puis vous le dire, bientôt je pourrai le dire à tout le monde.

— Et vous m'avez gardé votre cœur pendant le temps que je ne vous ai point vue?

— Ne parlons plus de cela; ce temps est passé, ne le faisons pas revenir par l'imagination; le malheur n'est pas comme le remords, on peut l'oublier.

Il y avait au fond du bonheur de James quelque chose qui le glaçait; cependant il était heureux. Lord Arthur était parti; la demande en divorce était déja faite; Hannah devait lui-être livrée bientôt tout entière et pour à jamais. Cette idée prévalut enfin sur la gêne involontaire qu'il éprouvait.

— Quand m'épouserez-vous? dit-il : vous serez libre avant un mois.

—Jamais assez tôt! reprit Hannah. J'ai tant souffert, l'avenir me doit bien du bonheur, et je suis pressée de le voir s'acquitter envers moi.

— Chère Hannah, dit James tout-à-fait enivré, et dévorant de baisers ses doigts blancs et délicats qu'elle lui avait abandonnés; enfin je suis à l'abri du malheur; il ne peut plus me poursuivre dans vos bras; il n'a plus de maléfices contre le

talisman de votre amour. Mon bonheur est si grand que je crains de ne pas avoir la force de le supporter, moi, qui ai résisté à tant de maux.

En parlant ainsi, assis à côté d'Hannah, il effleurait sa joue du souffle de sa parole. Enhardi par son amour, par son bonheur surtout, il y porta ses lèvres. Hannah tressaillit involontairement; puis, rassurée par une rapide réflexion, avec l'élan d'une femme aimante qui s'abandonne pour la première fois à une impulsion d'amour légitimé, elle tourna la tête vers James; les lèvres de James rencontrèrent les siennes; elles se confondirent dans ce premier baiser d'amour qui allume une fièvre dont on ne guérit que par un autre, et qui commence à associer l'ivresse des sens à la félicité du cœur.

Un pas se fit entendre dans l'appartement voisin. Hannah rougit, et se leva précipitamment. C'était mistriss Campbell. Elle se jeta toute honteuse dans les bras de sa mère.

— Mistriss, s'écria James, oh! vous ne vous irriterez pas de mon bonheur; vous le confirmerez sans doute.

— Il y a long-temps, dit mistriss Campbell, que j'avais donné ce consentement; j'ai obtenu celui de mon mari qui résistait d'abord; mais il a une confiance trop aveugle en sa fille pour ne pas confirmer tout ce qu'elle fait. Sa conduite a été trop sublime pour n'être pas raisonnable à présent.

— Vous pouvez me confier le sort de votre fille, mistriss, dit James, j'ose croire que je me rendrai digne de tant de bon-

heur. Dites-moi seulement quand pourra se faire notre mariage?

—Je l'ignore, reprit mistriss Campbell. Mais tu parais souffrir, mon Hannah.

— Oui, reprit celle-ci, je ne suis pas à mon aise.

L'œil de mistriss Campbell prit aussitôt une expression d'inquiétude. Elle s'assit auprès de sa fille, et échangea avec elle quelques mots à voix basse. Hannah tressaillit tout à coup, et se leva avec l'effroi dans le regard.

— Pourquoi ce trouble? dit James; est-ce que notre mariage serait retardé?..

— Je crains, monsieur, dit mistriss Campbell, que vous ne puissiez épouser ma fille avant un an.

— Un an! s'écria James, un an! Ah! c'est pour en mourir! Un an!... Mais à quoi sert-il que lord Arthur me cède la

place? à quoi sert-il que j'aime, et que je sois aimé, si j'ai le temps de mourir d'impatience avant le mariage!... Qui peut causer ce retard?

—Les démarches à faire pour obtenir la prononciation du divorce.... balbutia en tremblant Hannah...

— Mais lord Arthur nous a dit en partant, que tout serait terminé avant un mois.... Oh! vous ne retarderez pas si long-temps mon bonheur... vous ne voudrez pas me faire subir un tel supplice... n'est-ce pas, mon Hannah?

Et James, tout hors de lui à cette nouvelle crainte, s'approcha d'elle, et lui saisit vivement la main. Mais Hannah la retira pour la porter à son cœur qui souffrait, et tressaillit de nouveau, comme ébranlée par un spasme nerveux.

Alors la vérité apparut au regard de

James ; vérité à laquelle il n'avait osé penser : il se leva ; son œil si doux et si suppliant était devenu terrible ; ses lèvres tremblaient ; il prononça, avec une rage concentrée, ces mots qui tombèrent un à un de sa bouche, comme des gouttes de sang d'une profonde et mortelle blessure.

— VOUS ÊTES ENCEINTE, MILADI !

Hannah tomba à genoux...

— Je ne sais, dit-elle ; James, épargnez-moi...

— Ma fille, s'écria mistriss Campbell en la relevant précipitamment, lève-toi ; pourquoi cette posture humiliante ? es-tu coupable pour demander grace ? n'es-tu pas légitimement duchesse de Portland ? l'enfant que tu portes dans ton sein, s'il existe, n'est-il pas légitimement le fils de lord Arthur ?...

— Ah! vous aviez raison, reprit James d'une voix étouffée... le mariage sera retardé... plus que vous ne le croyez sans doute....

— Eh bien! reprit avec impétuosité mistriss Campbell, mortellement blessée du ton offensant de James, le divorce n'est pas encore prononcé; le duc de Porthland peut garder sa femme; il ne la dédaignera pas même au refus de sir James Wilton; et d'ailleurs persistât-il à divorcer, peut-être ma fille, riche et belle, ne sera-t-elle pas à mépriser pour d'autres, même avec un enfant?

— Arrêtez, ma mère, s'écria Hannah, pardonnez-lui, afin qu'il me pardonne. Hélas! j'ai dû vous sacrifier son bonheur, mais il a le droit de s'en offenser, il a le droit de me maudire. Pour vous, ma mère, mon mariage fut un acte de dévouement;

pour lui, c'est toujours une infidélité; et une infidélité n'est jamais légitime. Pardonnez-moi, James; songez à ce que nous sommes, nous autres femmes : toujours soumises, toujours condamnées à une passive obéissance, n'ayant pas même le droit de refuser nos faveurs les plus intimes, ne pouvant rien garder pour nous-mêmes, pas un cheveu sur notre tête, pas un sentiment dans notre cœur, pas une larme dans nos yeux. Hélas! dans ces moments qui me rendaient si coupable envers vous, j'ai bien souffert; mon cœur ne fut pas complice de l'esclavage dont j'ai subi la loi. Maintenant, James, accordez-moi votre pardon. Jugez si je suis à plaindre : vous savez si l'idée du crime m'effraie, et je me trouve presque criminelle envers vous. Allez, croyez-moi, tant de souffrances méritent

que vous m'absolviez comme si j'étais innocente : elle est bien malheureuse celle qui s'est sacrifiée par devoir, et qui ne peut même échapper au remords.

Hannah s'était saisie d'une main de James qu'elle porta à ses lèvres, et qu'elle inonda de larmes. Celui-ci, qui était resté jusqu'alors immobile, ne put résister à cette preuve d'amour; il se retourna vers Hannah, et la relevant, il la couvrit de baisers sans répondre; car il pleurait aussi.

Mais mistriss Campbell était restée debout et le sourcil froncé, profondément blessée dans cet orgueil de mère qui est plus fort que l'amour-propre, et qui ne pardonne jamais. Elle regardait avec dépit sa fille aux genoux d'un homme, sa fille aux pieds de laquelle sa tendresse maternelle eût voulu prosterner l'univers

entier, et menaçait d'un œil défiant l'homme à qui l'avenir de cette enfant chérie était désormais confié.

On croirait volontiers que la plus cruelle de toutes les jalousies est la jalousie du passé, si ce fléau terrible de l'amour ne semblait pas toujours le plus intolérable sous sa forme actuelle et présente pour ses victimes. En effet, la jalousie du présent peut agir, celle de l'avenir prévient, celle du passé ne peut que se venger, et c'est bien peu de chose, même quand on en a le droit; il est affreux de haïr ce qu'on ne peut détruire, d'être gêné par ce qu'on ne peut renverser, d'être poursuivi par un souvenir, comme si c'était une crainte. Elle est impitoyable surtout, cette jalousie, pour celui qui souffre sans pouvoir s'irriter; pour celui qui est en position de se plaindre

et non de blâmer, qui n'a même pas la ressource qu'avait James de se dire trahi et de crier à l'infidélité. Elle est impitoyable pour celui qui n'a connu la femme qu'il aime que déja au pouvoir d'un autre; pour celui qui calcule, avec un effroi toujours plus grand quand il est mêlé d'ignorance, combien de preuves d'amour a dû lui enlever d'avance ce rival, soit qu'il les ait arrachées de force, soit qu'il les ait obtenues de bon gré; pour celui qui s'est vu lâchement accablé des coups du sort par derrière, lorsqu'il n'était pas là pour se défendre, pour disputer à un autre celle qui lui appartenait par droit de sympathie, et qu'il ne peut plus reprendre que par une de ces victoires douloureuses et difficiles qui ne sont jamais exemptes de remords et de craintes, comme toutes les usur-

pations. — Il est vrai que l'amour légitime quelquefois ces usurpations morales, comme le génie les usurpations politiques.

Ce fut ce jour qui commença à révéler à James toute la fatalité de son sort, car elle lui apprit de nouveau que cette fatalité le poursuivait jusque dans son bonheur. Elle prouva à Hannah qu'il n'était pas possible de concilier à la fois le devoir et l'amour; que cette exigeante et tyrannique passion ne peut jamais occuper une place secondaire, et qu'elle se venge tôt ou tard de l'affront qu'on lui a fait subir en lui préférant d'autres droits. Vainement Hannah, après avoir une fois écouté ses principes, voulut s'abandonner ensuite à ses sentiments. Les pas qu'elle avait faits sur une de ces routes ne lui permirent plus de marcher d'un pas

ferme sur l'autre : vainement les circonstances paraissaient enfin la protéger et la rendre à son amour; il y aura éternellement quelque chose de plus fort que ce que vous voulez faire, c'est ce que vous avez fait; quelque chose de plus positif que l'espérance, c'est le souvenir.

CHAPITRE XII.

Portez-moi au bout de la table en attendant que je meure.

MOLIÈRE, *les Fourberies de Scapin.*

Tiens!... j'ai un fils!

FRÉDÉRICK, *l'Auberge des Adrets.*

CHAPITRE XII.

L'homme propose et le hasard dispose.

Maintenant nous suivrons lord Arthur en Orient, et nous le trouverons en Égypte, couché nonchalamment sur un sopha à la manière du pays. Auprès de

lui étaient un pistolet et un bowl de punch qui attestaient son origine européenne. Son projet était-il de se servir du bowl de punch ou du pistolet? —De l'un et de l'autre, de se griser d'abord, et de se tuer ensuite, deux projets également extraordinaires en lui.

Lord Arthur, si raisonnable et si grave, vouloir se tuer! —Cela peut paraître étonnant; mais on sait que les Anglais se tuent par réflexion. Tout souriait, il est vrai, à lord Arthur; il avait un nom, une fortune, une position; mais il était blasé. Après avoir épuisé les passions de la première jeunesse, las d'amour et d'exaltation, il s'était livré aux passions d'un âge plus mûr, à l'ambition; mais tout cela venant à lui manquer, ou du moins le plaisir lui manquant dans tout cela, il s'était jeté dans les *manies*. Il avait eu

des collections d'oiseaux rares, un musée d'objets curieux, ayant appartenu aux grands hommes de tous les pays et de tous les temps; puis enfin, las de la *manie* des *manies*, il s'était mis pour dernière ressource et par curiosité à se créer des devoirs. Il s'était fait vertueux en désespoir de cause; il avait protégé Campbell injustement accusé et lâchement trahi; il avait épousé sa fille sans dot et uniquement pour ses qualités; eh bien! il n'avait pu trouver, pour prix de tant d'efforts, ni le bonheur, ni la satisfaction de soi-même. Il avait voulu essayer de se tracer des devoirs politiques dans sa carrière : il avait accepté en Orient une mission dont il croyait le but philanthropique. Des instructions du ministère, qui l'avaient suivi sur la route, avaient changé complétement la

nature de ses pouvoirs, et l'avaient réduit à jouer un rôle passif ou odieux. Il ne pouvait rien faire sur la terre à son goût, pas même le bien. N'était-ce pas avoir trop de malheur?

Après quinze jours où il avait cherché inutilement à s'accoutumer au nouveau rôle politique qu'on le forçait de jouer, il avait résolu d'en finir avec l'existence, comme nous l'avons dit, et de passer des rêves de l'ivresse au sommeil de la mort. C'était la manière la plus prompte et la plus sûre de donner au pouvoir une démission qui ne pourrait être refusée.

Au moment où il allait poser le canon de son pistolet dans sa bouche, son domestique entra.

— Monsieur, êtes-vous occupé? dit-il.

— Parle toujours, que veux-tu? dit lord Arthur, qui n'était peut-être pas fâ-

ché d'être interrompu dans une occupation à laquelle on se livre toujours assez tôt.

— Monsieur, dit le domestique, c'est votre courrier.

— En effet, dit lord Arthur, étais-je fou?... me tuer avant l'arrivée de mon courrier!

Il posa son pistolet sur la table, prit un verre de punch, et jeta un coup d'œil sur les lettres qu'on lui apportait; il parcourut rapidement l'écriture des adresses, passa sans s'arrêter sur toutes les missives ministérielles, et ne fit attention qu'à une petite lettre d'une écriture de femme. Il l'ouvrit presque avec empressement. Elle était conçue ainsi :

« Milord,

« La noblesse de votre caractère et

l'élévation de vos sentiments, l'estime que vous avez bien voulu me montrer, m'encouragent à ne pas craindre de vous faire un aveu qui ne doit nullement vous étonner du reste. Des symptômes certains ne me permettent plus de douter que je ne porte dans mon sein un héritier de votre noble famille. Cet événement ne doit apporter aucun empêchement à un divorce qui est plus nécessaire encore à votre bonheur qu'au mien; mais j'attends de votre Seigneurie qu'elle voudra bien faire dresser, à côté de l'acte de divorce, l'acte par lequel elle reconnaîtra l'enfant légitime de celle qui peut se dire encore,

« Milord,

« Votre fidèle épouse et servante,

« HANNAH, duchesse de Porthland. »

Un enfant! s'écria lord Arthur; j'ai un enfant! Moi qui cherche des devoirs à remplir, en voilà une longue suite qui est capable d'occuper à elle seule toute ma vie; et dire que, si ce courrier fût arrivé une minute plus tard, je n'aurais jamais embrassé mon fils!..

Pas un soupçon sur la légitimité de cet enfant ne vint à l'esprit de lord Arthur, tant se montrait éclatante à tous les yeux, autres que des yeux jaloux, l'admirable pureté de la vertu d'Hannah.

Lord Arthur, après avoir relu cette lettre, ouvrit pour la forme les dépêches ministérielles, déterminé à n'y répondre que par un désaveu formel de la ligne de conduite qu'on lui traçait, et par une demande d'être remplacé dans sa mission, demande dont les conséquences

lui eussent permis de revenir voir sa patrie et son fils.

Quelle fut sa surprise d'apprendre que le ministère était renversé, et que le gouvernement, animé d'un nouvel esprit, lui transmettait des intentions tout-à-fait conformes aux désirs qu'il avait précédemment exprimés! Ces récentes instructions, données sur la nature de ses pouvoirs, ne lui permettaient plus de les abandonner sans honte.

On dit qu'un malheur n'arrive jamais seul, pensa lord Arthur,... ni un bonheur non plus : mais lorsqu'il arrive deux événements heureux, ils se contrarient l'un l'autre.

Il désarma son pistolet, et prit encore un verre de punch.

CHAPITRE XIII.

Un million si vous la sauvez!

BEAUMARCHAIS, *la Mère Coupable.*

La mère et l'enfant se portent bien.

Tous les pères.

CHAPITRE XIII.

L'accouchement.

Cependant Hannah avançait dans sa grossesse. Il avait été convenu avec lord Arthur, par lettres nouvelles, que, pour motif de convenances, ce ne serait qu'a-

près l'accouchement que le divorce serait prononcé. Le même motif avait déterminé Hannah à ne voir que rarement James; d'ailleurs c'était autant dans l'intérêt de sa tranquillité que pour ménager les susceptilités de l'opinion. Quand James était éloigné d'Hannah, il avait de la tristesse ou de la joie, selon qu'il pensait à ses espérances ou à sa jalousie; mais c'était une souffrance calme ou une joie paisible. Quand il voyait Hannah, c'était un choc douloureux et perpétuel de ces deux sentiments. Tantôt ses regards s'arrêtaient avec enthousiasme sur ses beaux yeux, tantôt ils se détournaient indignés de cette taille épaissie qui lui rappelait de cruels souvenirs. C'étaient des protestations d'amour mêlées de querelles injustes, de mots amers, dits sans prétexte et sans motifs, et interrompus par un

pardon demandé avec larmes. C'était je ne sais quel infernal regret de ne pouvoir haïr librement, ou plutôt je ne sais quel dévorant et impuissant dépit de ne pouvoir aimer à son aise. Hannah pleurait, attestait la fatalité, et demandait à James d'accepter l'avenir pour réparation. James alors s'accusait de sa douleur; puis mistriss Campbell arrivait; Hannah essuyait bien vite ses yeux rougis. Mais rien n'échappait à la tendresse inquisitoriale d'une mère. Celle-ci ne parlait point; mais son attitude, son regard, révélaient ce qu'elle savait, et ces trois personnages étaient perpétuellement vis-à-vis l'un de l'autre dans une position gênante et cruelle.

James qui avait, depuis le changement de ministère, retrouvé un emploi, vivait d'une machinale existence d'attente. Il

n'avait qu'un seul ami dont nous n'avons pas encore parlé, parce que son influence avait été paralysée par les passions de James, et que les circonstances avaient toujours rendu son rôle nul dans notre histoire. C'était un jeune médecin assez célèbre, nommé Brilding. Certes, si James avait eu assez de sang-froid pour l'écouter, ses conseils eussent été pour lui des plus salutaires. C'était un homme trop positif et trop froid; mais il ne pouvait trop l'être vis-à-vis James qui tombait dans l'excès contraire. Il travailla plusieurs mois à le distraire de ses soucis : il y réussissait quelquefois; mais le changement qu'il opérait n'était pas de longue durée.

Un soir enfin qu'il le voyait plus triste que de coutume, il l'emmena chez lui pour prendre du thé; et là, il voulut lui

prouver les agréments de l'insouciance, dont il paraissait en effet un représentant consciencieux, les pieds en pantoufles et étendus sur ses chenets, la tête dans un bonnet de soie, riant de la pluie et du vent qui mugissait dans la cheminée comme un géant qui voudrait faire peur à des enfants.

— Bah! mon cher James, disait-il, tu n'es pas raisonnable; tu épouses une jolie femme que ton rival te cède en lui donnant, pour te la rendre plus agréable, dix mille livres sterling de dot, et tu n'es pas content. Tu te plains parce que ton honnête et discret prédécesseur a usé de ses droits sur elle. Ne devais-tu pas t'y attendre? et penses-tu qu'il en serait autrement quand il n'en eût pas laissé ce malencontreux témoignage? En as-tu moins son cœur, son ame, et toutes

ses pensées? en posséderas-tu moins sa beauté? N'a-t-elle pas renoncé pour toi à une alliance dont la perspective eût fait douter Lucrèce de sa vertu? Ton mariage se trouve retardé d'un an, voilà tout, et ta famille est déja commencée. C'est tout bonnement un exemple à suivre, un premier jalon de posé; c'est une femme qu'on te donne toute faite, comme ta fortune.

— Ah! reprit James, tu ne sais pas ce que c'est que d'aimer, mon pauvre Brilding, ce que c'est quand les sens s'allument au cœur qui brûle, quand on veut savourer une à une toutes les jouissances progressives d'une passion satisfaite; tu ne sais pas ce que c'est que de se dire, en regardant celle qu'on aime: Elle recommence!...

— Eh! en sommes-nous à notre début,

nous autres? avons-nous le droit d'exiger tant des femmes auxquelles nous réservons si peu. D'ailleurs tu te trompes : une femme qui t'aime autant que ton Hannah t'aime et t'a toujours aimé, qui te fait les sacrifices qu'elle te fait, celle-là commence avec toi; elle n'a dû livrer à son mari qu'une statue, toi seul auras la Galatée.

Je ne sais si ce furent les sages conseils de Brilding, ou les qualités digestives et bienfaisantes du thé dont il entrecoupait ses discours, mais James parut plus tranquille et plus heureux; il n'était plus jaloux, il le disait du moins; il se mit à rêver à sa lune de miel, et par le temps qu'il faisait il n'en pouvait avoir d'autre, du reste, devant ses yeux.

Tout à coup on sonna violemment à la porte du docteur.

— Qu'est-ce qui sonne à cette heure? dit-il; il est plus d'onze heures. Va ouvrir, James, toi qui es plus près de la porte, et moins près de la cheminée.

C'était un domestique en livrée, qui entra précipitamment.

— Ma maîtresse se trouve prise des douleurs d'accouchement, dit-il; sa sage-femme vient de mourir subitement, et son médecin est absent. Veuillez venir vite à cette adresse.

Il jeta un papier sur la table, et sortit.

Brilding étendit nonchalamment le bras pour prendre le papier; mais ses yeux à peine levés dirigeant mal sa main non moins paresseuse, au lieu de saisir la feuille indicative, il la poussa du bord de la table où elle était, et le papier alla tomber dans le feu; il le retira précipitamment; mais une partie était

déja brûlée, et c'était justement le nom qui avait disparu.

—Je vois bien là une rue Saint-James, mais je ne peux plus lire le nom à demi-brûlé. Peux-tu lire, James? tiens, regarde.

James ne répondait rien; il avait reconnu la livrée, et le nom de la rue lui confirmait la vérité. Faut-il avouer ce qui l'empêchait de parler; faut-il descendre dans les replis les plus tortueux du cœur, explorer cette sentine des passions humaines? Faut-il avouer que sa misérable jalousie avait repris James? et que dans ce moment c'était la peur d'un regard froid, d'une main insensible de médecin sur la personne d'une femme adorée. C'était la jalousie de sa pudeur et non de sa vertu.

— Je lis mal.... balbutiait James dé-

chiré par mille sentiments opposés, par sa crainte de parler, et par son remords de se taire... l'écriture est mauvaise... la place est brûlée.

Quelques minutes se passèrent dans ces cruels combats. On sonna de nouveau, et un autre domestique portant la même livrée entra encore.

—Venez vite chez la duchesse de Portland, s'écria-t-il, on craint pour sa vie; il sera peut-être trop tard.

A ce mot, toute la jalousie de James, toutes ses susceptibilités s'évanouirent devant cette horrible idée : la mort d'Hannah.

— Brilding, au nom du ciel, s'écria James, cours, sauve-la, sauve-nous; et, enlevant le docteur de son fauteuil, il l'habilla presque comme on habille un enfant, et l'entraîna hors de sa chambre,

sous une pluie battante qu'il ne sentait pas.

Le docteur entra dans l'hôtel, et James demeura debout contre la muraille sans oser respirer. Ce malheur si immense, qu'il n'aurait pas cru son ame assez vaste pour le contenir, était présent et imminent : Hannah était en danger de mort. James demandait à la vie ce qu'il y trouverait après l'avoir perdue, et rien ne lui répondait. Il appuyait son oreille contre la grande porte de l'hôtel, comme s'il avait pu, l'insensé! entendre à travers tant de murs les cris d'Hannah en souffrance, qu'il se figurait ouïr dans le bruit du vent, dans tous les sons qui arrivaient jusqu'à lui. Une angoisse lui faisait commencer une prière au ciel qu'une autre angoisse interrompait. On ne sait duquel des deux on aurait dû le plus prendre

pitié d'Hannah ou James, qui tous deux subissaient en même temps ce que les souffrances de l'ame et du corps ont de plus cruel.

Enfin au bout d'une heure, dont chaque minute semblait à James avancer sa vie d'une année, Brilding sortit.

—Délivrée! mon cher, délivrée heureusement! C'est un fils. Dans six semaines elle pourra être ta femme.

Il lui tendit la main.

Mais James ne la prit pas. La crainte du péril était passée, et la jalousie était revenue aussitôt.

CHAPITRE XIV.

Puissances du ciel, vous qui m'avez donné une ame pour la douleur, donnez-m'en une pour la félicité.

J.-J. Rousseau, *la Nouvelle-Héloise.*

CHAPITRE XIV.

Enfin!...

Je pourrais ici, mon cher lecteur, vous raconter tous les détails de la procédure qui amena l'arrêt du divorce prononcé entre lord Arthur et Hannah

pour prétexte d'incompatibilité d'humeurs; je pourrais vous mettre en scène quelque procureur *pour égayer un peu l'action;* un personnage dont le comique consisterait à citer à tout propos des articles de lois; je pourrais inventer quelques rôles épisodiques qui feraient ressortir mes principaux personnages : si je savais les tracer, je crois que mon histoire y gagnerait; mais je suis ainsi fait que je ne puis m'intéresser à plusieurs choses à la fois. James et Hannah me préoccupent seuls. Tout ce que je vous raconterais qui n'aurait point de rapport à eux, me déplairait à moi-même après l'avoir écrit; vous comprenez ce que serait pour vous mon œuvre, si elle ne pouvait plus seulement flatter l'œil toujours si facile d'un père. D'ail-

leurs je suis pressé de vous parler du bonheur de James, d'autant plus qu'il n'aura pas long-temps à en jouir. Pardonnez-moi ma faiblesse ; je m'intéresse à lui comme Hoffmann avait peur des fantômes qui étaient le fruit de son imagination, et souvenez-vous, pour m'excuser de cette orgueilleuse assimilation avec un homme de génie, que plus un enfant est laid, rachitique et malvenu, plus un père cherche par l'excès de son amour à le récompenser de tout son malheur.

Oui, James fut heureux ; James épousa Hannah ; et ce fut un admirable moment que celui où il se dit : Je puis donc n'avoir plus au monde qu'une seule pensée : c'est elle et son bonheur ! son bonheur par le mien ! James comprit enfin cette joie d'être aimé sans réserve et sans

borne ; cette émotion qui développe avec tant d'intensité les facultés de vivre et de sentir; qui donne à chaque moment si plein de choses, tant de valeur et si peu de durée; ces plaisirs si séducteurs et si attrayants en espérance, si vifs et si délirants en réalité, si doux et si gracieux en souvenir; cette félicité vivace et véhémente qui s'accroît de tout, du silence ou de l'éclat, de l'obscurité ou du grand jour, de la contrainte ou de la liberté.

Valait-il mieux pour James n'avoir jamais connu ces admirables sensations, destinées à être plus tard si cruellement troublées? c'est ce que nous ne saurions décider. Sans doute il est affreux de voir la vie s'avancer vers sa fin, sans connaître ce qu'elle a de plus doux et de plus beau. Mais n'est-ce pas une consolation

pourtant, quand on n'est pas réservé à rencontrer un bonheur durable, de pouvoir dire qu'il n'en existe aucun sur la terre?

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Il n'y a pas plus d'amour sans jalousie que de feu sans fumée.

Création ou réminiscence de l'auteur.

CHAPITRE PREMIER.

...Si mon cœur faiblit, pardonne, je suis mère.

ARNAULT fils, *Pierre de Portugal.*

Tout à l'heure!...

VICTOR HUGO, *Hernani.*

CHAPITRE Ier.

Premier Nuage.

HANNAH avait mis son enfant en nourrice à quelques lieues de Londres; la fortune que lui avait laissée lord Arthur et l'emploi de James les faisaient vivre tous

deux honorablement; tout entière à son mari, elle ne le quittait pas d'un instant. Hannah endormit pendant une année la terrible jalousie de James, qui n'eut pas occasion de s'éveiller, ou que du moins rien n'alimentait. Ils semblaient chercher à regagner le temps que le sort avait fait perdre à leur amour.

Quelquefois Hannah parlait de son enfant : alors elle voyait James tressaillir. Son maintien devenait embarrassé, son œil soucieux; il cherchait à changer la conversation. Hannah résolut donc d'éviter ce sujet d'entretien.

Un soir, Hannah était allée à l'Opéra avec son mari; elle ne s'y étalait pas dans la loge la plus riche, comme du temps où elle était duchesse de Porthland; elle était à un étage moins *fashionable*. Mais

au moins chaque sensation douce que lui transmettait la musique, n'était pas repoussée par une sensation cruelle qui lui fermait le cœur. Quant à James, il était dans ün de ces états magiques qu'on pourrait appeler la féerie du bonheur. Hannah était *jolie* ce soir-là. On sait que même sur la figure des femmes les plus constamment belles, il est des jours où une nuance de teint plus délicate, une atmosphère de calme répandue par le sommeil de la nuit comme un parfum visible, le rayonnement de quelque joie, l'ombre d'une douce tristesse, improvisent un charme inconnu. Il la regardait à la lumière des lustres, entourée de suaves odeurs, sous l'influence du chant mélancolique ou de la danse voluptueuse. Elle lui semblait ce jour-là belle comme si elle n'avait jamais été à lui, comme si

c'eût été une nouvelle conquête pour le même amour.

Il l'emmena avec ivresse. Revenue dans cette chambre qui avait été sa chambre nuptiale, Hannah debout devant la cheminée commença à se dépouiller de sa brillante parure, que l'usage rend obligée à l'Opéra de Londres. Mais ce n'était qu'avec lenteur; car James s'était saisi d'un de ses bras, et ses lèvres ne voulaient plus s'en séparer.

Une lettre attendait Hannah sur la cheminée; elle l'ouvrit avec difficulté et d'une seule main; mais à peine y eut-elle jeté les yeux qu'elle arracha précipitamment son bras à James, et parut occupée tout entière à lire avec épouvante ce nouveau message.

Voici ce que contenait cette lettre qui paraissait fort insignifiante :

« Mistriss,

« Plusieurs maisons ayant été brûlées il y a huit jours par un incendie au village d'Ashton, près Londres, nous avons fait une souscription dans le cercle de nos connaissances en faveur des victimes de ce désastre. Nous faisons, mistriss, un appel à votre bienfaisance.

« Élisabeth Willie. »

— Ashton!.. Ashton!.. s'écria Hannah, c'est le village où mon fils est en nourrice. S'il avait péri!..

— C'est impossible, dit James, nous l'aurions su, et d'ailleurs on ne dit pas qu'il y ait péri quelqu'un.

— Il n'importe! dit Hannah... Mon Dieu! comment savoir à cette heure...

James voulut en vain prouver à Hannah que le malheur qu'elle craignait ne pouvait être arrivé sans que depuis huit jours ils n'en eussent reçu la nouvelle positive. Le péril qui n'est qu'impossible est encore à craindre pour le cœur d'une mère. En vain, surmontant sa répugnance à parler d'un sujet qui lui faisait tant de mal, James crut-il la consoler; en vain chercha-t-il à lui faire partager les transports qu'il ressentait; il n'obtint d'Hannah qu'une obéissance passive et résignée à toutes ses preuves d'amour.

Une cruelle idée vint alors à James, d'autant plus cruelle qu'il ne pouvait demander à Hannah de dissiper la crainte qui la causait; si nous osions soulever les rideaux du lit nuptial, nous révèlerions à nos lecteurs qu'Hannah appartenait à

cette classe nombreuse de femmes dont l'amour ne va que de la tête au cœur, et ce fut peut-être un grand malheur pour elle. Jusqu'alors, à travers l'ivresse morale et le bonheur intellectuel avec lequel Hannah accueillait la tendresse de son époux, celui-ci n'avait pas su deviner la froideur de ses sens. Mais quand il sentit une inquiétude, qui n'était point pour lui, résister à l'amour qui venait de lui; quand il trouva des larmes sous ses baisers, il se dit intérieurement ceci, qu'un écho inconnu lui répéta toujours depuis :

Peut-être n'était-elle pas ainsi avec lord Arthur.

Dès ce moment sa vie fut empoisonnée.

Le lendemain il était glacé et soucieux; Hannah voulut partir pour Ashton. Il se refusa d'abord à l'y accompagner; puis,

au moment où il la vit prête à partir, il s'y décida. Une seule alarme lui avait rendu toute sa jalousie.

Dès qu'Hannah vit son fils, que par tendresse pour James elle n'avait pas fait venir depuis un an, elle s'écria : Qu'il est joli !

C'était une miniature vivante de lord Arthur.

Elle saisit l'enfant, et l'embrassa mille fois, comme s'il avait été sauvé des flammes qui ne l'avaient seulement pas menacé. Elle couvrait de baisers ces petites joues, ces traits qui rappelaient à James d'autres traits si bien connus.

— Mes affaires me rappellent à Londres, dit-il au bout de quelques instants; j'ai à repartir.

— Encore un moment, dit Hannah.

— Je ne puis attendre ; partons, il le faut... je...

Je le *veux* fut sur ses lèvres... Hannah ne l'entendit pas, mais elle l'y avait vu. Elle prit son bras, et partit silencieusement.

CHAPITRE II.

Morte! morte! et c'est moi qui l'ai mise au tombeau!

DUCIS, *Othello.*

CHAPITRE II.

Un pas de plus dans le malheur.

Dès ce moment il s'établit entre eux un froid qui perçait dans toutes leurs relations, malgré l'amour constant qu'ils avaient l'un pour l'autre. Ce germe de

mésintelligence porta fruit quand le jeune Tom, le fils de lord Arthur, vint enfin s'établir à la maison de James. Ce n'est pas qu'il s'irritât visiblement de la tendresse et des soins qu'Hannah prodiguait à son enfant; non, il sentait qu'il n'en avait pas le droit; mais moins sa jalousie était légitime, plus elle était douloureuse, et plus elle aigrissait son caractère. Elle est bien affreuse cette jalousie du mari qui aime encore une femme infidèle; cette jalousie qui met un soupçon entre les lèvres du père et le front de son fils; pourtant elle peut agir, s'enquêter, se convaincre et punir; elle peut interroger les coupables, et prononcer leur arrêt. Mais la jalousie d'un sentiment légitime qui empiète ouvertement et librement sur ceux que vous réclamez, sans que nul, pas même

vous, ayez le droit de la blâmer; cette jalousie-là fait une de ces blessures mortelles, où la plaie est intérieure, et d'où le sang ne peut couler.

L'angélique douceur d'Hannah mettait souvent un terme aux accès d'humeur de James, et dissipait les soucis qui le poursuivaient. Souvent même il rougissait de ses chagrins, et, par un redoublement d'amour, il cherchait à guérir la douleur qu'il avait causée à Hannah. Mais le bonheur de celle-ci n'en était pas moins profondément altéré. Sa mère s'en apercevait, et augmentait le mal en prenant parti pour elle avec la violence de cette admirable partialité des mères qui rend respectable jusqu'à l'injustice. D'ailleurs depuis long-temps James et mistriss Campbell étaient jaloux l'un et l'autre de la part qu'ils avaient dans le cœur d'Han-

nah, quelque différent que dût être leur domaine. De tout cela s'ensuivirent des dissensions, et Hannah résolut enfin de faire un sacrifice pénible, mais qui devait tourner à l'intérêt de tous, au sien peut-être excepté; elle confia son enfant à sa mère, et il fut convenu qu'il ne reviendrait plus que rarement à la maison de James, quitte pour Hannah à multiplier un peu plus ses voyages chez mistriss Campbell.

Ces chagrins intérieurs contribuèrent à aggraver l'état de santé de cette dernière, qui était déja en proie à une grave affection de poitrine. La mort de sir Campbell, arrivée peu après, lui porta encore un coup plus funeste, et fit verser bien des larmes à Hannah. Un an s'écoula encore, le jeune Tom grandissait, et mistriss Campbell dépérissait de plus en plus.

Enfin lord Arthur annonça par lettres à Hannah que bientôt de retour à Londres, son premier soin serait d'aller embrasser son fils, et saluer sa mère. Hannah, candide et confiante, montra cette lettre à James, qui en fut visiblement troublé.

— Est-ce que tu es jaloux de lui, mon ami? dit-elle.

— Moi! non, reprit James.

— Cependant tu es pâle, tu parais troublé.

— Je t'assure que non.

— Tu veux me tromper, mais cette nouvelle paraît te faire souffrir. Veux-tu que je ne revoie pas lord Arthur?

Le moyen le plus simple pour faire rougir un jaloux d'une injuste exigence, c'est de lui proposer ce qu'il n'ose de-

mander, et ce que cependant il accepte toujours.

— Pardonne-moi, répondit James, je suis incapable de te soupçonner. Mais que veux-tu? j'en veux malgré moi à cet homme de m'avoir ravi autrefois mon bonheur, même après me l'avoir rendu. Sa vue me serait importune; et cependant tu ne pourrais convenablement le recevoir autre part que chez moi. Je te serai donc reconnaissant de ce sacrifice.

— Eh bien! dit Hannah, je suis trop heureuse que ce qui n'est pas un sacrifice en ait le mérite à tes yeux; je ne verrai pas lord Arthur; il ira embrasser son fils chez ma mère.

James fut ému à pleurer de cette admirable bonté; il prit la main d'Hannah, et la porta à ses lèvres avec ardeur.

James fut si heureux, qu'il fut honteux d'avoir pu jamais cesser de l'être.

Un matin mistriss Campbell fit prier Hannah de venir la voir. Une crise violente avait eu lieu la nuit, et avait beaucoup affaibli la malade. Hannah fut frappée du changement de ses traits.

Mistriss Campbell lui fit signe d'approcher.

— Le médecin, dit-elle tout bas, m'a défendu de parler. Le moindre mouvement, la moindre émotion, peuvent m'être mortels; je compte sur toi pour ne pas violer l'ordonnance. Lord Arthur est arrivé. Il m'a écrit pour me demander la permission de venir embrasser son fils. D'où vient que ce n'est pas à toi qu'il s'est adressé?....

—Ma mère, reprit Hannah... c'est que... je lui avais écrit...

Elle rougit de ne pouvoir cacher la faiblesse de son mari... La noble créature était obligée de partager une honte qu'elle n'eût jamais connue seule.

— Je comprends, dit mistriss Campbell, ton mari exige que tu ne le voies pas...

— Ma mère...

— J'en suis fâchée, mais tu lui désobéiras cette fois... J'ai fait écrire à lord Arthur de venir, et comme je ne puis débattre avec lui les intérêts futurs de son fils sans danger pour moi, c'est toi qui vas le recevoir tout à l'heure.

— Oh! ma mère, vous ne l'exigerez pas. Hier encore, j'ai promis de nouveau à James de ne plus revoir lord Arthur.

— Et tu exposeras la vie de ta mère,

qui t'a toujours adorée, pour un injuste soupçon, pour le caprice insensé d'un homme qui a plus de jalousie que d'amour peut-être...

— Oh! ne dites pas cela! si vous saviez comme il m'aime, comme il est bon pour moi! comme il y a plus de passion encore dans ses injustices et dans ses exigences que dans tout le dévouement d'un autre! Si vous saviez comme mon empire est encore aussi fort sur lui que le premier jour!... Si vous saviez comme je l'aime surtout!... car ce dont nous avons la plus grande reconnaissance aux objets de notre affection, c'est d'être tant aimés par nous.

— Et pour lui obéir, tu me tueras.

— Ma mère!..

— Tu seras ingrate à la fois envers

celui à qui tu dois ta fortune, et envers celle à qui tu dois la vie!

Mistriss Campbell, qui s'animait de plus en plus, fut interrompue à l'exorde de sa réprimande maternelle par une toux violente, suivie d'un crachement de sang qui rappela à Hannah toute la gravité de l'état de la malade, et l'importance des injonctions du médecin.

— Ma mère! ma mère! s'écria-t-elle tout entière à l'épouvante, je recevrai lord Arthur.

On sonna au même instant.

— Déja!.. s'écria Hannah.

En ce moment entra le jeune Tom.

— Grand'mère, dit-il, tu m'avais promis que mon père arriverait, est-ce lui?..

Hannah hésitait encore; mais à la vue de cet enfant, elle pensa que lord Ar-

thur voudrait peut-être le lui enlever, et l'idée de le défendre la détermina.

Un domestique vint annoncer que le duc de Porthland demandait à parler à mistriss Campbell.

— Dites-lui que c'est mistriss Wilton qui va le recevoir, répondit celle-ci.

Hannah, quoique émue profondément, se laissa entraîner par l'enfant curieux de voir son père, dans le salon où lord Arthur l'attendait.

L'enfant entra précipitamment; puis, à la vue d'une figure absolument étrangère, il hésita. Lord Arthur n'hésita pas; il saisit l'enfant dans ses bras, et le baisa sur le front.

— Pardonnez-moi, mistriss, dit-il, si mon premier salut n'a pas été pour vous. Mais il est encore mon fils, et vous n'êtes plus ma femme. Ne prenez point ceci

du reste pour un reproche, si vous êtes heureuse.

— Je le suis, milord, reprit Hannah.

— Je ne m'attendais pas à avoir l'honneur d'être reçu par vous, reprit le duc.

Hannah, craignant le motif de la visite de lord Arthur, et ses questions sur la jalousie de James, se mit à parler de choses générales, et demanda au nouveau venu des nouvelles de ses voyages.

Celui-ci répondit par politesse pendant quelque temps. Puis enfin, au bout de dix minutes d'une conversation insignifiante, il arriva à son but.

— Mistriss, dit-il, je suis riche, veuf ou garçon, comme vous voudrez l'appeler; je voudrais occuper ma vie, et l'éducation de mon fils me paraît à la fois le plus utile et le plus doux emploi que je puisse en faire. Si un tel sacrifice ne

coûtait pas trop à votre cœur maternel, je vous demanderais de pouvoir l'emmener dans un voyage que je veux faire.

— Oh! milord, s'écria Hannah, ne l'emmenez pas! je vous en conjure.

—Cependant, dit lord Arthur, la santé de votre mère est bien profondément altérée, à ce qu'elle m'a écrit. Les soins de l'éducation d'un enfant, d'un garçon surtout, sont trop multipliés et trop exigeants pour qu'elle puisse y satisfaire sans danger pour elle. N'habitant point sous le même toit, vous n'y pouvez veiller de près. Vous pourriez, il est vrai, le reprendre chez vous; mais pardonnez-moi ma franchise; votre lettre m'autorise à penser que la présence de cet enfant n'est pas très-agréable à sir James Wilton. On ne doit pas aimer à voir le fils quand on craint tant la présence du

père. Vous-même, mistriss, quoique vous n'ayez pas encore d'enfants, vous pourrez un jour sans doute en avoir; conservez-vous pour eux et laissez-moi mon fils, à moi qui n'ai point de famille.

La demande de lord Arthur était trop fondée pour qu'Hannah pût refuser hautement. Elle sentait elle-même toute la justesse de ses raisons, mais en même temps l'impossibilité d'y satisfaire. — Elle répondit uniquement au duc par des larmes; mais dans une femme ne sont-ce pas les arguments les plus irrésistibles?...

Lord Arthur, cependant, à travers la politesse de ses regrets, laissa apercevoir la fermeté de sa résolution. Tout ce qu'il promit à Hannah, ce fut, dans l'intervalle de ses voyages, de lui ramener son fils.

Mais Hannah savait bien quel mal cela ferait à James.

La pauvre femme désolée ne savait même plus que demander à lord Arthur, quand tout à coup elle prêta l'oreille; elle avait entendu le bruit d'une scène animée dans l'appartement de sa mère; elle reconnut deux voix et frémit d'épouvante. — Elle sortit précipitamment du salon.

Ses pressentiments ne l'avaient pas trompée...—C'était James, pâle et irrité, engagé dans une discussion qui avait provoqué chez cette dernière une hémorrhagie qui commençait au moment où Hannah mettait le pied dans la chambre.

La fatalité avait voulu que James qui savait sa femme chez sa belle-mère, eût passé par hasard devant la porte de cette dernière. Il y avait vu arrêté l'é-

quipage de lord Arthur, et aussitôt mille conjectures injustes et cruelles s'étaient formées dans sa tête; Hannah l'avait trompé; — elle avait donné rendez-vous au duc chez sa belle-mère. — Mistriss Campbell était sa complice sans doute. — Il était monté précipitamment, et la fatalité lui avait fait encore prendre l'entrée qui l'avait conduit dans la chambre de mistriss Campbell.

Si mistriss Campbell avait pu commencer la conversation par une explication calme des motifs qui l'avaient engagée à se faire remplacer par Hannah pour recevoir lord Arthur, toute colère aurait été prévenue. Mais deux personnes, émues chacune par une passion violente, cherchent bien plus à la satisfaire qu'à la justifier. Mistriss Campbell, encore blessée de la preuve de jalousie

soupçonneuse qu'elle venait d'apprendre de la part de James, l'avait accueilli avec des reproches violents et une bravade de désobéissance à ses ordres. James, qui ignorait les ménagements qu'exigeait l'état de mistriss Campbell, avait donné un libre cours aux emportements de sa jalousie et de son orgueil blessé. Mistriss Campbell avait étouffé une toux violente pour soutenir une discussion qui devenait de plus en plus amère et acharnée, et les efforts qu'elle avait faits ayant fait rompre un vaisseau dans la poitrine, au moment où Hannah entra, il ne sortait plus de sa bouche que des flots de sang.

James, à cette vue, était demeuré anéanti; l'effroi avait arrêté sur ses lèvres les paroles de colère.

— Malheureux! qu'as-tu fait?... s'écria Hannah.

— Je me suis défendu, reprit James.

—Tu as tué ma mère! s'écria Hannah, toute émotion était la mort pour elle! J'ai dû recevoir lord Arthur pour la sauver; et toi, tu as rendu inutile ce que j'avais fait.

Hannah tenant dans ses bras la tête de mistriss Campbell, lui parlait avec amour et désespoir. Celle-ci ne pouvait répondre.

James courut chercher Brilding. Il arriva, mais trop tard; mistriss Campbell venait d'expirer.

Pendant ce temps, lord Arthur, resté seul avec son fils, n'avait pu résister à la tentation; il l'avait emmené, comprenant vaguement ce qui se passait, et se disant que le séjour d'une maison agitée ainsi par des dissensions intestines ne

pouvait être ni avantageux, ni agréable à son fils.

Restée seule avec James et avec le cadavre de mistriss Campbell, Hannah tourna douloureusement vers son mari ses yeux secs et son regard morne.

— Vous avez tué ma mère, dit-elle; vous êtes bien à plaindre...

— Oui, je suis un misérable! s'écria James à demi insensé de remords et de douleurs; oui, je porte partout le malheur avec moi; oui, je vous ai enlevée à une existence brillante pour vous attacher à une destinée obscure; à un attachement confiant et généreux, pour vous imposer une passion tyrannique et soupçonneuse. Ma seule excuse est dans mon amour, mais mon amour est si grand, Hannah, que vous

me pardonnerez si vous ne voulez pas que je meure.

— Vous ne savez pas tout, dit Hannah, vous m'avez enlevé, dans le même jour, ma mère et mon enfant : ma mère par la mort, mon enfant par l'éloignement. Lord Arthur m'avait demandé d'emmener son fils; à force de larmes et de supplications, j'avais presque obtenu qu'il me le laissât encore. Eh bien, tout ce qui est arrivé l'épouvante sans doute; il l'a emmené sans que je l'aie embrassé, et je ne le reverrai plus jamais, peut-être; car il faudrait, pour cela, que lord Arthur demeurât à Londres, et que vous ne fussiez plus jaloux. Ah! vous m'aimez, je le crois, j'ai besoin de le croire ;... mais il est bien cruel cet amour qui ne souffre à côté de lui aucun attachement, même légitime; qui brûle et dévaste tout

sur son passage; qui ne croit pas régner, s'il ne règne tout seul. Que deviendrons-nous donc alors si cet amour, qui nous tout a enlevé, nous abandonne enfin?

—T'abandonner! t'abandonner! Hannah; épargne-moi cette dernière insulte, la seule que je ne puisse supporter. Oui, je puis être tyran, jaloux, soupçonneux, mais non infidèle ou indifférent: oui, je suis ainsi fait! rien n'est assez pour mon amour!... tout ce que tu peux lui donner ne me satisfait pas encore; je voudrais que tes yeux ne regardassent que moi; que tes oreilles ne s'ouvrissent que pour moi: je ne puis dire tout ce que je veux. Ta possession, qui en satisferait un autre, pour moi ne peut encore désaltérer cette soif d'amour qui me brûle; les plaisirs impuissants qu'elle me donne se brisent comme des armes

émoussées sous mes efforts trompés. Je suis jaloux de ce qui a été, de ce qui peut être, de ce qui ne peut pas être. Pardonne-moi, Hannah! Dis-moi que tu m'aimes encore; dis-le moi, j'en ai besoin aujourd'hui; absous-moi de tout mon malheur.

Hannah porta une main à ses yeux et tendit l'autre à James. Jusqu'alors, le saisissement de tant d'événements avait arrêté l'expression visible de sa douleur; mais la nature paya enfin en elle un large tribut à cette souffrance long-temps comprimée.

— Morte! s'écria-t-elle en sanglotant. Et mon fils est parti! je ne le verrai plus.

— Oui, morte! répéta James en s'approchant du cadavre immobile de mistriss Campbell. Je ne puis te la rendre,

mais je te rendrai du moins ton fils. Nous irons ensemble chez lord Arthur; je lui dirai que tu reprendras son enfant chez toi, qu'il sera l'objet constant de nos soins et de notre amour; je lui en donnerai ma parole d'honneur : je lui dirai que lui-même pourra l'y visiter à toute heure. Il faudra qu'il nous écoute, qu'il nous accorde ce que nous demandons; il le faudra, je te le promets : mais pardonne-moi.

Hannah se jeta en pleurant dans ses bras.

Cela devait être ainsi. Si peu de temps qu'Hannah eût vécu sous la loi d'un autre, ce temps lui avait imposé des devoirs éternels et des obligations imprescriptibles; elle était liée à ce passé, dont son mari cherchait sans cesse à éloigner sa mémoire. Mais on devait pourtant ex-

cuser James, qui, apportant à Hannah, à laquelle il s'unissait, un cœur vierge, une existence libre de tous ces liens de parenté, s'irritait malgré lui, à chaque instant, de ne pas trouver dans Hannah cette préoccupation exclusive d'un seul attachement, cette abnégation de tous ses devoirs au profit d'une seule idée; on devait l'excuser, parce qu'il aimait Hannah avec de ces passions rares, si larges et si puissantes, qu'il est presque impossible que *la vie* et le monde leur fassent une place où elles puissent s'étendre à leur aise; on devait l'excuser surtout parce qu'Hannah lui avait autrefois préféré quelque chose, son devoir; ce que l'amour ne peut pardonner.

Hannah et James, quelques jours après, revinrent en effet chez lord Arthur re-

demander Tom; celui-ci, qui après un long séjour en Orient avait retrouvé un charme piquant aux plaisirs de son pays, et qui avait réfléchi qu'il serait plus libre d'en jouir sans enfant, consentit enfin à le leur rendre, à condition qu'il pourrait venir le voir aussi souvent que bon lui semblerait.

CHAPITRE III.

Un homme, qui est le plus fort!

VICTOR HUGO, *Lucrèce Borgia.*

Il m'a frappé!...

CASIMIR DELAVIGNE, *Marino Faliero.*

CHAPITRE III.

Une grande faute.

Trois ans s'écoulèrent; le jeune Tom atteignit sa cinquième année, et de jour en jour il prenait plus de ressemblance avec son père. Aussi, de jour en jour, la

figure de James se rembrunissait plus en voyant Hannah embrasser avec ivresse ces joues dont le coloris était semblable à celui du teint de lord Arthur, ce front qui avait la même élévation, ces traits qui avaient le même dessin, ces cheveux qui avaient la même teinte et la même finesse. Cependant, il avait promis à Hannah de ne point entraver le libre cours de son affection maternelle; mais combien ce devoir lui coûtait à remplir! Aussi, lorsque lord Arthur emmenait son fils pour quelque court voyage, James respirait. Nous ne savons si c'était la présence du père ou celle de l'enfant qui lui pesait le plus, et dont il aimait le mieux à être délivré.

Hannah s'apercevait bien de la profonde tristesse de son mari, qui allait tous les jours croissant; elle n'était

point femme à laisser s'aggraver des chagrins dont elle soupçonnait être elle-même la cause, et lui demanda un jour d'où venait cette altération de moment en moment plus visible dans son humeur.

James fut embarrassé; il avait promis de n'être plus jaloux, et cependant il ne pouvait nier être malheureux; il prit le parti d'avouer une partie de ses chagrins pour dissimuler l'autre.

—Hannah, dit-il, je souffre, je ne puis te le cacher; je porte envie à lord Arthur : à peine as-tu été à lui pendant un mois, et il est plus heureux que moi après quatre ans de mariage. Il t'a laissé un enfant : il est bien affreux d'être réduit sans cesse à envier le bonheur d'un autre, et de penser qu'il faut lui abandonner le droit et la prérogative de t'a-

voir fait éprouver des sensations de mère. Je me sens humilié, je te l'avoue, de ne pouvoir remplir le vide que pourrait laisser près de toi l'absence de Tom si son père l'emmenait.

Cette pensée était réellement une de celles qui empoisonnaient le bonheur de James. Avec sa disposition au désespoir et son caractère de fataliste, il pensait que son amour serait toujours stérile et ses caresses infécondes; et cette nouvelle crainte achevait, en effet, de lui enlever tout droit pour demander à Hannah le sacrifice d'une affection que le sort lui refusait de pouvoir remplacer.

Hannah, dupe un instant de cette demi-franchise, ne fut pas long-temps à s'apercevoir que ce n'était pas là le seul motif du malaise de James : elle comprit que la présence de lord Arthur lui

était importune ; elle chercha à rendre ses visites moins fréquentes. James ayant été forcé de s'éloigner, à plusieurs reprises, de Londres en quelques jours, Hannah s'arrangea pour que les visites de lord Arthur se rencontrassent pendant ces absences ; rassurée par sa conscience, qui ne lui laissait même pas entrevoir la possibilité d'une faute, et par conséquent d'un soupçon dans James pour l'avenir. D'ailleurs l'attitude de lord Arthur à son égard était si peu suspecte, qu'elle eût suffi pour lui ôter toute crainte.

James, dans l'intervalle de ses voyages, ne voyant plus lord Arthur, s'imagina qu'il ne venait plus, et il sut gré à Hannah d'avoir fait ce sacrifice aux susceptibilités de sa jalousie et aux exigences de l'opinion publique, qui commençait

à gloser sur la position de cette femme, placée entre son mari présent et son ancien mari. On craignait pour elle, disait-on en riant, le souvenir d'anciennes habitudes; et il revenait un écho de ces bruits vagues à James, dont l'ame était déchirée à la fois par les blessures de la jalousie et de l'amour-propre.

Il ne lui fut pas donné de pouvoir conserver long-temps cette consolante erreur. Un jour, qu'il était à travailler, le petit Tom vint jouer étourdiment près de lui et renversa l'écritoire sur son papier.

James ne put retenir un geste d'impatience, et repoussa l'enfant, qui se mit à pleurer.

— Oui, oui, tu me repousses, dit-il en sanglotant, mais je ne serai pas tou-

jours aussi malheureux, mon père viendra me chercher.

— Qui te l'a dit?...

— Lui-même. Il vient quand tu n'y es pas, parce que tu es trop méchant. Il emmènera ma mère aussi. Si tu me fais du mal, il te le rendra, parce que tu n'es pas mon père, toi.

— Ton père n'est pas venu : tu mens, petit drôle, dit James, tremblant de ses soupçons.

— Je ne mens pas : il est venu avant-hier quand tu n'y étais pas ; il m'a donné cette bague. Ma mère est bien plus heureuse et ne pleure pas quand il y est.

James se leva. Ce n'était plus, cette fois, un regret du passé ou la susceptibilité d'une passion exagérée; c'était une vraie inquiétude pour l'avenir, une vraie ja-

lousie d'une infidélité récente et actuelle ; c'était un redoublement inconnu d'un mal déja ancien.

— Va-t'en, dit-il avec fureur à Tom.

— Je ne m'en irai pas, dit Tom en le narguant; je suis ici chez ma mère, et je ne m'en irai pas.

La colère de James fut égale à sa douleur; elle devint un moment de la démence. Hors de lui, il saisit une cravache qui se trouvait sous sa main, et en frappa l'enfant sur la figure.

L'enfant ne pleura pas; il demeura immobile et pâle, avec une trace violette à travers ses joues délicates et transparentes. Il semblait déja que le jeune gentilhomme oubliait la douleur du coup pour n'en sentir que l'affront. Hannah parut presque au même instant, attirée

par cet instinct maternel qui devine les périls.

— Ma mère, ma mère, dit-il en accourant dans ses bras, regarde, il m'a frappé avec...

Ici la voix lui manqua, et un déluge de larmes coula sur ses joues cicatrisées.

Mais James était demeuré debout, la cravache à la main; son attitude honteuse, son œil terne disaient tout. Ce fut la première colère de toute la vie d'Hannah; mais elle fut terrible comme toutes celles qui font une exception dans un caractère. L'épouse fut entièrement oubliée un moment; la mère indignée se leva pour défendre son fils lâchement frappé par le plus fort, pour reprocher, sans ménagement, sans crainte, sans amour, toute sa faute à cet homme dans

lequel elle ne reconnaissait plus son mari.

— Sir James Wilton, dit-elle d'une voix tremblante, et pourtant incroyablement énergique, je conçois, à la rigueur, qu'un homme sans humanité et sans élévation frappe son enfant avec une cravache, comme la plus vile des bêtes de somme; mais de quel droit, reprit-elle d'une voix tonnante, d'une voix qui était encore d'une mère, mais qui n'était plus d'une femme, vous, dans une maison que vous tenez de lord Arthur, en l'absence de sa mère, qui seule a mission ici de le punir, et de son père, qui aurait celle de le venger, de quel droit avez-vous frappé, vous homme, cet enfant?... vous lâche, ce fils d'un généreux gentilhomme? de quel droit avez-vous fait affront, vous roturier, à cet

héritier d'un pair d'Angleterre? Est-il votre fils? non, heureusement, il ne l'est pas; Dieu m'a fait la grace de ne pas mettre au monde des enfants qui ne feraient que multiplier mes sujets de douleurs. Viens, mon enfant, dit-elle à Tom, suis-moi.

Les impressions de James, en regardant et en écoutant Hannah, ne furent point du repentir, du regret, de la colère; ce fut de la peur, de la peur véritable, de celle qu'a un enfant dans les ténèbres, de celle qu'a un passager sur mer à la première tempête. Tout, jusqu'à ses soupçons jaloux, disparut à la fois en lui pour faire place à l'effroi qu'excita la terrible révélation de cette puissance maternelle, cachée dans un cœur et sous des traits si doux. Mille paroles se pressèrent à la fois sur ses

lèvres pour réponse; celles-ci s'échappèrent au hasard :

— En atteignant cet enfant, ce n'est pas lui que j'ai frappé.

— Vous avez raison, reprit Hannah, c'est moi.

Elle voulut sortir. James se jeta à ses genoux en criant grace d'une voix inarticulée; il étendit la main pour saisir celle d'Hannah; Hannah se recula comme si le feu l'avait touchée. Il voulut la suivre; elle ferma la porte derrière elle et son fils.

James reprit à pas lents la route de sa chambre, et tomba immobile sur un fauteuil, où il demeura plusieurs heures de suite sans faire un geste ou proférer une parole.

CHAPITRE IV.

Durum!...

HORACE.

CHAPITRE IV.

Lettre d'Hannah à lord Arthur.

« Milord,

« Il n'y a pas de plus affreuse position que celle où le cœur, déchiré entre deux affections et deux devoirs, ne peut

prendre conseil ni de ses sentiments, ni de sa conscience. En vain, si l'on veut faire le sacrifice de la moitié de son bonheur, croit-on que celle des deux affections qui nous reste compense la perte de l'autre; celle qui nous est arrachée est toujours la plus chère. Telle est, milord, la position où je me trouve placée; je ne crois pas vous cacher qu'il faut choisir de rendre heureux mon époux ou mon enfant, qui ne peuvent plus habiter sous le même toit. Quant à moi, je ne puis plus espérer de bonheur. Ce qui me décide, milord, c'est l'intérêt de ce pauvre enfant, qui doit être consulté avant tout. Aussi je vais vous le rendre et le confier à votre tendresse paternelle, que rien ne peut entraver. Venez donc le reprendre, milord. Sa vue est nécessaire à mon existence; mais elle pèse aux regards de mon mari;

je dois me sacrifier, et me sacrifie tout-à-fait; car je ne dois pas me faire d'illusion; il me sera presque impossible de le revoir. Sir James est appelé auprès d'un oncle qui se meurt. Venez d'ici à trois jours, avant qu'il soit revenu; vous recevrez votre fils et les adieux de la malheureuse

« HANNAH WILTON. »

CHAPITRE V.

Allons le voir pour la dernière fois.

RACINE, *Andromaque*.

CHAPITRE V.

Adieux.

Après la crise violente où James et Hannah avaient changé brusquement d'attitude, ces deux caractères sortis de leurs limites avaient repris peu à peu

leur position ordinaire : James n'avait d'abord senti que le repentir de l'excès honteux auquel il s'était porté. La colère d'Hannah avait été si peu en harmonie avec toute sa conduite passée, qu'il avait d'abord désespéré de l'apaiser jamais; il se jugeait lui-même trop lâche et trop coupable pour mériter d'être pardonné. Mais Hannah, au contraire, le premier mouvement une fois passé, était retombée dans sa douleur inoffensive ; elle s'était effrayée elle-même d'avoir été si loin ; elle avait pesé tous les motifs qui pouvaient rendre la vue de Tom pénible à son mari; elle s'était redit de sang-froid les paroles échappées à sa colère, et les avait trouvées cruelles; elle avait senti surtout reparaître brusquement cette grande affection, complétement étouffée un moment. Quand elle

revit son mari, elle éprouvait presque autant de repentir de lui avoir infligé le châtiment que lui de l'avoir mérité : ils étaient restés en présence pendant quelque temps dans une contrainte pénible, chacun ignorant les dispositions de l'autre, et redoutant de la colère ; puis, un mot dit au hasard les avait rapprochés, et enfin, ils s'étaient réunis par une de ces réconciliations qui ressuscitent le cœur, qui semblent rendre la circulation au sang et le mouvement à la pensée, qui font seules comprendre tout le malheur d'une séparation par toutes les jouissances d'une affection retrouvée.

Hannah avait alors promis le cruel sacrifice dont la lettre précédente a instruit le lecteur. James s'y était opposé, avait promis de réparer ses fautes et avait cherché en effet à regagner l'amitié de

l'enfant, mais inutilement. Alors, le mot jeté par le jeune Tom dans la discussion qui avait amené l'orage était revenu à la mémoire de James, et avait germé de nouveau dans sa tête comme une semence de souffrance et de jalousie. Hannah, le voyant plus sombre que jamais, s'était décidée à prendre un parti décisif et irrévocable qui lui permît au moins de satisfaire à un de ses devoirs au prix de l'autre.

L'occasion lui en avait été fournie, comme nous l'avons dit, par le départ de James pour le château de sir Henri Watley, qui était à la dernière extrémité, et qui l'avait fait appeler.

Mais, quand se leva le jour que lord Arthur avait désigné à Hannah dans sa réponse pour venir chercher Tom, Hannah crut être au matin d'une exécution;

elle se leva deux heures plus tôt, comme pour profiter au moins de tous les instants où son fils lui restait, et elle l'alla contempler doucement dans son lit. Ses yeux se portaient alternativement sur lui et sur une pendule, devant laquelle elle répétait sans cesse : « Encore deux heures, encore une heure à vivre! »

Lord Arthur, retenu par une affaire, tarda long-temps ; la pauvre Hannah s'imagina qu'il ne viendrait pas, et se livra pendant quelques instants à une joie folle, comme s'il n'était pas nécessaire qu'il vînt tôt ou tard, à peu près comme ces malades qui se croient presque délivrés d'une douloureuse opération parce que le chirurgien la recule d'un jour.

Mais, au milieu de cet accès prématuré de joie, un coup de sonnette se fit

entendre. Hannah devint aussitôt pâle comme une morte.

C'était lord Arthur.

Il entra et salua gravement Hannah, sans joie importune et sans tristesse simulée.

Le jeune Tom, que sa mère n'avait pas eu le courage de prévenir, alla se jeter en riant dans les bras de son père.

—C'est donc aujourd'hui, milord? dit Hannah tremblante.

—Aujourd'hui même, comme je vous l'ai marqué, dit lord Arthur.

Hannah rassembla tout son courage; elle comprit que reculer le moment fatal, c'était diminuer d'autant ses forces.

—Ton père va t'emmener, mon enfant, dit-elle à Tom d'une voix à peu près inintelligible.

— Oh! quel bonheur! dit Tom. Mais tu vas venir avec nous, n'est-ce pas?

— Non, mon enfant.

— Mais je reviendrai aujourd'hui?

— Non, mon enfant, répondit Hannah, dont la voix s'affaiblissait de plus en plus.

— Pourquoi es-tu donc si triste? Je ne veux pas partir...

— Il le faut, il le faut, cria Hannah, comme pour s'étourdir elle-même sur sa douleur.

— Oh! non, maman, ne me chasse pas, je t'en prie, dit Tom à genoux et en joignant ses petites mains, ne me chasse pas; si j'ai été méchant, je ne le serai plus... Mais garde-moi auprès de toi.

Et, s'attachant au cou d'Hannah avec cette délicieuse compassion des enfants,

qui les fait souvent encore plus ressembler à des anges, il l'entoura de ses bras et la couvrit de ses baisers.

—Vous le voyez, ce n'est pas ma faute, il ne veut point partir, dit Hannah, à bout de ses forces et de sa résolution.

— Non, je ne le veux pas, répondit Tom; je ne veux pas te quitter.

— Non, tu ne me quitteras pas, dit Hannah.

Elle demeura quelques instants la tête courbée sur son fils, oubliant le passé et l'avenir, oubliant tout, excepté les longs cheveux blonds et la tête gracieuse de Tom. Puis quelques minutes lui rappelèrent ce qu'elle avait promis à lord Arthur, à James, ce qu'elle s'était promis à elle-même, ce qu'exigeaient les circonstances, ce qu'ordonnait son devoir.

—Pas aujourd'hui, du moins, milord; voyez quel temps il fait, dit-elle, saisissant au hasard le premier prétexte que lui fournit sa tête égarée : cet enfant serait mouillé.

—Vous oubliez que j'ai là ma voiture, dit lord Arthur.

La réponse était si facile à prévoir, qu'Hannah aurait eu honte de l'avoir provoquée s'il y avait eu place dans son cœur pour autre chose que de la souffrance.

—Eh bien! n'importe! reprit-elle, pas aujourd'hui, pas à présent, après-demain, demain, ce soir, quand vous voudrez; mais laissez-moi le temps de lui faire mes adieux.

—Demain vous souffrirez tout autant, dit lord Arthur, et vous n'en aurez pas moins souffert aujourd'hui.

—Non, laissez-le-moi encore, dit-elle. James ne revient que demain soir : que j'aie au moins cette consolation de son absence.

C'était un prétexte, si ce n'était une raison. D'ailleurs, Tom pleurait trop d'une séparation dont on ne l'avait point prévenu, pour que lord Arthur ne jugeât pas cruel d'insister; il se retira.

Mais, le lendemain, la séparation ne fut pas plus facile; Hannah avait encore moins de courage; Tom avait encore plus de douleur de quitter sa mère. Deux heures se passèrent dans les larmes; et la scène douloureuse se serait prolongée plus long-temps, si le domestique de James ne fût arrivé en annonçant que son maître le suivait.

Hannah prit son parti alors en désespérée; elle embrassa son enfant, et, le

remettant dans les bras de lord Arthur, elle alla s'enfermer dans sa chambre. James, en arrivant, vit de loin la voiture armoriée qui s'éloignait.

CHAPITRE VI.

Ma vie pour un quart d'heure.

Histoire de toutes les grandes affections.

CHAPITRE VI.

Un Premier Secret.

James entra chez sa femme le front soucieux; il l'embrassa d'un air distrait, sans oser lui demander compte de la visite de lord Arthur. Seulement, quel-

ques heures après, ne voyant point Tom, il s'informa de ce qu'il était devenu. Hannah le lui dit; James sut gré intérieurement à Hannah de cette généreuse condescendance à ses penchants secrets; et pourtant il se sentit blessé qu'on l'eût trouvé assez exigeant pour lui tout sacrifier ainsi.

—Ah! tu ne sais pas, dit-il à Hannah, nous sommes riches. Sir Henri, en mourant, m'a laissé cinq cents livres sterling de rente sur son revenu. C'est bientôt ta fête ; ce sera mon cadeau.

—Que veux-tu que je fasse moi seule de cette fortune? dit Hannah, n'ai-je point déja assez de ce que nous possédons? Il ne manque rien avec toi.

—Rien? dit James, est-il bien vrai?

Il lui tendit la main; Hannah détourna la tête, et ne put étouffer un

soupir. James s'approcha d'elle. Quelles que fussent les petites discussions de leur ménage, quelques sujets de mésintelligence qu'il y eût entre eux, jamais l'un n'avait pu voir avec calme la douleur de l'autre.

—Regarde-moi, dit James en ramenant avec sa main de son côté la figure gracieuse d'Hannah; tu ne regrettes rien auprès de moi?

—Rien, répéta Hannah.

—Prends cette fortune, chère amie, dit James, fais-en ce que tu voudras; elle est à toi, à toi seule. Accepte-la pour mon plaisir, et sers-t-en pour le tien.

Hannah persista à refuser, et un débat de générosité s'éleva entre eux.

—Que veux-tu pour ta fête? dit enfin James....

—Rien, dit Hannah....

Cependant, reprit-elle, je voudrais....

—Que voudrais-tu?...

—La permission de revoir quelquefois mon fils, dit Hannah.

—Qui t'empêche de prier lord Arthur de le ramener quelquefois?

Toute idée étrangère à son amour était éloignée de la tête de James; il fut ramené désagréablement à ses sujets de chagrin. Sur la demande d'Hannah, il donna la permission, mais avec un accent de voix qui ne permettait guère d'en profiter.

Hannah se souvint plus, pendant quelques jours, du ton qu'avait pris son mari que des paroles qu'il avait prononcées. Mais bientôt le desir de revoir son enfant s'accrut si vivement, qu'il l'emporta sur tout. Elle écrivit donc à lord Arthur pour le prier de lui amener un

jour le petit Tom. Telle fut la réponse qu'elle reçut :

« Mistriss,

« Je vous avoue que j'ai été étonné de la courageuse résolution que vous avez prise de vous séparer de votre enfant, sachant votre tendresse pour lui. Toutefois, ce sacrifice n'a plus excité en moi de surprise lorsque j'ai connu ce qui l'avait déterminé. Vous aviez raison, mistriss, lorsque vous avez compris que le fils du duc de Porthland ne pouvait rester dans une maison où il avait reçu un affront qui rejaillit sur vous et sur moi, affront que sa candeur n'a pas su me cacher. Mais vous n'avez plus raison, ou plutôt vous n'avez plus souvenir de ce qui s'est passé, quand vous croyez qu'il est pos-

sible qu'un pair d'Angleterre consente à laisser remettre le pied à son fils dans un lieu où tous deux ont été insultés. Ceci peut vous donner sujet de vous affliger, mais non droit d'être humiliée. Votre influence sur moi est déja assez forte, puisqu'à votre considération je ne suis pas venu rendre à sir James Wilton le traitement inouï qu'il a fait subir à mon enfant. Ma maison vous est ouverte, mistriss, vous pouvez venir embrasser votre fils, qui vous attend; mais venez seule, ou je ne réponds plus de rien.

« ARTHUR, DUC DE PORTHLAND. »

Tout était donc fini pour Hannah; elle ne reverrait donc plus jamais son fils. Alors elle tomba dans une tristesse effrayante. Ses joues se creusèrent, son

teint se plomba, son embonpoint et sa fraîcheur disparurent : il lui prit un desir insensé et dévorant de ce qu'elle ne pouvait plus obtenir ; elle implorait la vue de son fils comme l'exilé atteint du mal du pays demande l'air natal pour son haleine et le spectacle de sa patrie pour ses regards; comme un illustre captif demandait naguère à Sainte-Hélène un nuage au ciel de plomb sous lequel une main toute-puissante l'étouffait. Seule, elle prononçait le nom de Tom dans les ténèbres ; ses baisers le cherchaient dans le vide ; et pour comble de souffrances, quand son mari, inquiet et presque blessé de sa douleur, lui répétait: Si tu regrettes ton fils, qui t'empêche de le redemander? elle était obligée de dire : Je ne le regrette pas, quand toute son ame eût bondi de joie à la seule

chance de le revoir, quand elle eût parcouru l'Angleterre, pieds nus, pour l'aller embrasser, si elle avait pu avouer, au retour, à son mari, d'où elle venait.

Le jour de sa fête arriva. Elle ne put rendre même un sourire à tous les compliments dont elle fut l'objet : tout la laissa froide et indifférente, excepté cette petite lettre enfermée dans une autre de lord Arthur.

« Ma chère mère,

« Pourquoi ne viens-tu pas me voir?... Je pleure tant de ton absence! Tu m'as donc oublié, ou tu es donc bien méchante, que tu ne viens pas me voir! C'est ta fête; je ne l'ai pas oubliée, moi. Oh! si mon père voulait, je viendrais bien te voir : mais je ne puis pas... C'est ce vilain M. Wilton qui t'empêche de

venir. Viens toujours. Je t'attends.....

« Ton petit garçon, qui t'aime de tout son cœur.

« TOM. »

Quand Hannah eut reçu cette lettre, elle la couvrit de baisers, et la mit dans son sein ; puis, à chaque instant, elle l'en retirait... Deux heures se passèrent pendant lesquelles son agitation trahit une violente lutte intérieure. Au bout de ce temps, elle tomba dans un abattement profond ; elle en sortit par un mouvement convulsif, s'enveloppa précipitamment de son manteau, et partit en courant.

CHAPITRE VII.

Ces cinq cent mille francs sont à toi !...

Répertoire du théâtre forain du Luxembourg.

CHAPITRE VII.

Un Péril.

Combien donnerez-vous à votre fille, milord? dit lord Arthur à un grave personnage assis à côté de lui, dans son cabinet.

— Vingt mille livres sterling, répondit l'autre.

—Elle pourrait être ma femme avant trois mois?

—Avant trois mois.

—Je vous la demande.

—Milord, une femme voudrait vous parler, dit tout bas à son maître en entrant le domestique de lord Arthur.

—Une femme? dit lord Arthur; je suis en affaire, dites-lui qu'elle revienne: j'ai envoyé Tom chez ma sœur, pour être plus libre.

—Elle désire pourtant vivement vous parler, dit le domestique en revenant.

— Qu'elle attende, dit lord Arthur, ne pouvant supposer que la visite d'une de ses anciennes maîtresses.

Une demi-heure s'écoula, et le grave personnage sortit.

—Le nom de cette femme ? demanda à son domestique lord Arthur, dès qu'il fut libre.

—Elle ne veut le dire qu'à vous, répondit celui-ci.

Lord Arthur balança une minute entre ce qu'exigeaient l'importance de ses affaires et les égards dus à une femme ; enfin, il ordonna qu'on la fît monter. Quelle fut sa surprise, lorsqu'il reconnut mistriss Wilton.

— Mon fils !. mon enfant !.. dit celle-ci en entrant.

—Vous, mistriss, ici ! que ne me préveniez-vous ? Pourquoi risquer d'être renvoyée comme une inconnue ? pourquoi m'exposer à un regret aussi cuisant ?

—Pardonnez-moi, milord, dit Hannah. Je suis venue, poussée par une passion de mère, par une fatalité, si vous voulez.

Un instant avant d'exécuter mon projet, je ne croyais pas avoir la force de l'accomplir; mais je me mourais. Il fallait revoir Tom. Où est-il?

—Que ne me préveniez-vous? il n'est point ici : mais veuillez attendre; avant une heure, il sera dans vos bras.

—Grand Dieu! une heure! Et mon mari qui ignore où je suis, s'il s'apercevait de mon absence; s'il savait que je viens ici sans son ordre. Mon Dieu, milord, je tremble! Une heure! une heure! Il y a de quoi mourir!

Lord Arthur avait sonné; un domestique se présenta, et sortit avec des ordres.

—Pardonnez-moi, mistriss, reprit lord Arthur, de vous avoir forcée à venir chez moi. Mais vous comprenez que moi et sir James nous ne pouvons jamais nous revoir, et que je ne puis laisser

mon fils avec lui, puisque votre présence n'a pas suffi pour le préserver d'un si intolérable affront.

—Milord, pardonnez-lui, dit Hannah, pardonnez-lui en ma faveur.

—C'est afin de pouvoir vous obéir, mistriss, que je veux éviter de le revoir. Je sens qu'en face de lui je ne serais pas maître de moi.

—Mon Dieu, dit Hannah, préservez-moi d'un tel malheur !

Trois quarts d'heure s'écoulèrent, qui semblèrent interminables à l'inquiétude d'Hannah.

Un domestique entra. Hannah crut qu'on lui ramenait son fils ; mais non.

—Sir James Wilton, dit le domestique, demande à parler à milord.

—Sir James ! dit Hannah. Mon Dieu ! je suis perdue. Il sait que je suis ici.

—Ce n'est pas sûr, dit lord Arthur; d'ailleurs il le croirait, qu'il n'aurait aucun moyen de s'en convaincre. On peut lui faire dire que je n'y suis pas.

—Le concierge qui n'était pas prévenu a dit que vous y étiez, fit observer le domestique.

—Alors, dit lord Arthur, entrez ici, mistriss; c'est votre ancienne chambre, vous devez la connaître. Vous pouvez attendre que Tom soit revenu. D'ailleurs, vous devez savoir qu'il y a une autre sortie.

—Milord, s'écria-t-elle, je n'ose vous laisser avec lui? Qui sait ce qu'il vient faire? Qui sait si vous pourrez vous posséder à sa vue?

—Je songerai que vous êtes là, mistriss, et à moins que sir James ne soit venu ici avec des intentions hostiles,

vous ne devez rien craindre entre lui et moi.

—Milord, songez que j'en mourrais.

—Mistriss, je n'ai qu'un mot à vous répondre : vous entendrez tout.

Il fit passer, en effet, Hannah dans une chambre à côté, et donna ordre d'introduire sir James Wilton.

—Ma visite doit vous étonner, milord, dit celui-ci en entrant. Plaise à Dieu qu'elle ne soit pas inutile. Milord, je n'ai pas oublié que si je vous ai dû mon malheur pendant quelque temps, le tort que vous m'avez fait fut involontaire de votre part, et je me souviens encore mieux que vous avez fait tout ce que vous avez pu pour le réparer; j'en ai gardé une reconnaissance que je vous prie de croire sincère.

Un sarcasme vint alors sur les lèvres

de lord Arthur, mais il songea à la présence d'Hannah.

—Les circonstances me fournissent une occasion de vous prouver cette reconnaissance. C'est pour moi, et non pour vous, que je vous prie d'en profiter. J'ai assez de mon emploi et de la fortune que vous avez laissée à mistriss Wilton; il m'arrive un héritage. Je sais vos immenses richesses; mais aussi n'est-ce pas à vous que je veux l'offrir.

—A qui donc?

—A votre fils; de la part de sa mère.

—A mon fils, monsieur! vous êtes généreux....

Un léger bruit dans le cabinet voisin rendit à lord Arthur son sang-froid qu'il était sur le point de perdre.

—Je vous rends graces, monsieur, reprit froidement lord Arthur; mais il

suffit à Tom de la fortune de son père; il vous remercie par ma voix, de ce que vous voulez faire pour lui.

— Mais, milord, vous pouvez vous remarier?

—Mais, monsieur, vous pouvez avoir des enfants?

—J'en désespère, milord. Ainsi, veuillez ne pas me désobliger, et accepter cette faible rémunération de tout ce que je vous dois.

— C'est inutile, monsieur; et pour moi tout ce qui est inutile est impossible.

A ce moment de la conversation, Tom entra étourdiment; le domestique, qui avait reconnu mistriss Wilton, l'avait averti qu'elle était là.

—Ma mère, ma mère! je veux la voir! elle est ici;... je veux la voir!

— Que veux-tu, Tom? tu es fou.

— Elle est ici, on me l'a dit; je veux la voir.

— On s'est moqué de toi, mon pauvre Tom.

Tom allait continuer ses réclamations intempestives, lorsqu'il aperçut la figure décomposée de James, que le soupçon rendait plus pâle encore; il demeura immobile comme l'oiseau devant le serpent.

— Monsieur, dit lord Arthur à sir James, se contenant à peine et presque honteux de paraître devant son fils pouvoir causer tranquillement avec l'homme qui l'avait frappé, monsieur, j'ai répondu à votre proposition.

— Il suffit, milord, dit James.

Il fit quelques pas vers la porte, puis s'arrêta comme pour revenir vers lord

Arthur; mais au bout de quelques minutes il reprit son chemin et disparut.

Lord Arthur ouvrit la porte du cabinet; Hannah n'y était plus; la présence de son mari lui avait rappelé son premier devoir, l'obéissance, et elle s'était enfuie en entendant la voix de Tom, de peur de succomber à la tentation.

Mais elle revint le lendemain. Il lui eût été impossible de vivre plus longtemps sans embrasser son fils; elle revint, et ne s'aperçut pas qu'elle était suivie.

CHAPITRE VIII.

O beware, mylord, of the jealousy.

SHAKSPEARE, *Othello.*

O gardez-vous, seigneur, de la jalousie.

Qu'est-ce que tu dis ?...

Madame ALLAN-DORVAL, *Antony.*

CHAPITRE VIII.

Un Monologue.

« Depuis quinze jours, Hannah y va sans cesse. Oui, c'est certain, elle ne m'aime plus; elle l'aime,... elle l'a toujours aimé... Du moment qu'elle a pu

l'épouser, elle m'a abandonné en s'armant d'un prétexte de devoir; elle ne l'a quitté que parce que c'est lui qui a voulu divorcer; elle ne m'a pris qu'à son refus; et maintenant elle revient à lui... C'est tout simple : il est le père de son enfant. Il est plus heureux que moi, misérable, dont les caresses sont stériles, et dont l'amour est impuissant.

« Non, non, c'est impossible, Hannah ne me trahit point; Hannah va chez lord Arthur pour son fils et non pour lui. Hannah, adultère! elle si pure, si vertueuse; elle qui m'a tant aimé; elle par qui seulement j'ai compris toute une face de la vie qui m'était inconnue, le bonheur! Hannah me trahirait! avec des yeux si beaux, un si doux langage; non, c'est impossible! le tonnerre ne tombe pas quand le ciel est pur et serein!...

« Mais si! elle me trompe;... si! puisqu'elle va chez lord Arthur, puisque mon amour ne lui suffit pas, puisqu'il lui faut autre chose, amour maternel ou amour adultère! elle me trompe, puisqu'elle me cache ce qu'elle fait; elle est criminelle, puisqu'elle me trompe. Un secret entre deux cœurs qui s'aiment, c'est un soupçon;... un soupçon, c'est une certitude...

« Qu'a-t-elle besoin de son fils? ne suis-je pas là, moi? moi, qui ne m'endors que sur la pensée de sa tranquillité, qui ne m'éveille qu'avec le désir de son bonheur; moi, qui ai en moi seul la sollicitude d'une mère, le respect d'un fils, l'estime d'un époux, la passion d'un amant! Non, ce n'est pas pour son fils qu'elle va chez lord Arthur; non, cette sorte d'amitié, qu'on appelle amour

maternel, ne suffirait pas pour lui faire violer mes ordres, pour lui faire oublier mes désirs, pour lui faire haïr l'amour qu'elle a ou qu'elle a eu pour moi. Non, si l'amour est une fois trahi, c'est pour l'amour; il n'est donné qu'à cette terrible passion de se surmonter elle-même.

« Si j'allais à Hannah,... si je l'interrogeais,... si je fixais mes yeux sur ses yeux, si je lui disais : Est-il vrai que tu me trahis? moi qui pleure comme un enfant de ta joie ou de ta douleur, moi qui voudrais avoir un univers pour te le sacrifier tout entier, moi qui t'aime d'un amour inépuisable et dévorant, moi qui suis à tes genoux.

« A quoi bon?.. elle me trompera, si elle aime lord Arthur; elle ne pourra jamais que nier. Est-ce que je ne serais pas fourbe, ingrat, pour elle, s'il le fallait?

est-ce que je ne commettrais pas pour elle tous les crimes comme je feindrais toutes les vertus?

« Si j'allais à lord Arthur; si je lui demandais la vérité au nom de l'honneur... Misérable! il rira de toi.

« Il ne faut pas interroger quand on est convaincu. Le crime qui est prouvé est jugé; on ne peut plus que punir. Il faut frapper les coupables.

« Mais, s'ils sont innocents?...

« Oh! ciel! que devenir, que faire? Un changement dans mon sort, par pitié; un changement, quel qu'il soit; une preuve de l'innocence d'Hannah? accordez-moi-la, mon Dieu! Faites-moi trouver, du moins, une preuve de son crime, que je ne sois plus déchiré par le doute? La certitude, ce n'est que la mort;... le doute, c'est l'agonie. »

Telles étaient les pensées qui déchiraient le cœur de James. Laissant échapper çà et là quelques mots entrecoupés des terribles phrases que formait dans sa tête sa jalousie en délire, tantôt il parcourait la chambre en tous sens avec une inconcevable rapidité, tantôt il s'asseyait haletant et vaincu par la douleur, et demandait grace au sort qui pesait sur lui.

Alors sa porte s'ouvrit.

Hannah parut. Une expression de joie était sur sa figure; mais à la vue de James, de sa figure bouleversée, de ses yeux hagards, elle pâlit et demeura immobile.

— Que me voulez-vous? dit James d'une voix menaçante.

—Moi? je ne veux,... je ne sais... Qu'as-tu, James? qu'as-tu?

— Moi? rien.

— Tu parais souffrir?

— Oui,... non,... qu'importe!... Que viens-tu faire ici?

— Ce que je viens faire? James, ne me regarde pas ainsi, au nom du ciel! tu m'épouvantes.

— Il s'agit bien de cela. Que veux-tu?

— Mon Dieu, mon ami, j'avais une heureuse nouvelle à t'annoncer; mais je ne sais,... je tremble,... j'ai si peur de la douleur, que je n'ose dire ce qui y mettrait fin.

— Ce qui y mettrait fin, et quoi donc? qui te dit que tu la connais, cette douleur?

— Mon ami, ne m'as-tu pas dit que ce qui empoisonnait ta vie, c'était que le temps s'écoulât sans que je pusse te devoir les jouissances d'une mère.

— Eh bien...

— Eh bien, mon ami, c'est peut-être une joie prématurée; peut-être me trompé-je... Je prends peut-être mon désir pour une espérance,... mais, cependant, je le crois. Non, Dieu qui est enfin clément ne fera pas une illusion de mon attente. Je crois que je suis...

—Je comprends! s'écria James. Je demandais au ciel une preuve; il est clément, il me l'envoie. Je comprends... VOUS ÊTES ENCEINTE, MILADI!...

—Miladi! Qu'est-ce que ceci veut dire?

— Oui, miladi; celle qui va voir secrètement lord Arthur tous les jours, peut avoir cessé d'être son épouse de nom, mais elle l'est toujours réellement. Votre enfant peut être légitime; alors, c'est notre amour qui a été adultère.

— James, votre raison s'égare.

— Nierez-vous être allée tous ces jours-ci chez lord Arthur?

— Non, chez mon fils.

— Qui aime le fils, aime le père. D'ailleurs, je le conçois,... lord Arthur est mieux que moi.

— Je ne le savais pas.

— Je le savais, moi! Oh! lord Arthur peut exiger de moi une grande reconnaissance : je lui ai dû la vie, une fortune, mon épouse et jusqu'à mon enfant! Je désespérais d'être père; nous renouons nos relations avec lui, vous devenez mère, Hannah; c'est bien heureux!...

— James, c'est impossible, tu ne le crois pas... Par tout ce qu'il y a de plus sacré...

— Nierez-vous avoir été chez lord Arthur à mon insu et contre mon ordre? Qui trompe, trahit.

— James, c'était innocemment, je te le jure.

— J'y vais aussi, moi, chez lord Arthur.

— James, tu ne partiras pas, c'est impossible; tu ne me quitteras pas dans un pareil moment; tu ne briseras pas le poignard en laissant la pointe dans la plaie; tu n'iras point chez lord Arthur...

— Vous y allez bien, vous; laissez-moi...

— Grace! s'écria Hannah, en s'attachant aux genoux de James.

— Pour qui?... Mon amour vous demandait grace pour mon honneur, il

ne l'a pas obtenu; maintenant je suis impitoyable aussi.

Il sortit.

Hannah, toujours à genoux, se releva; elle croyait être folle.

CHAPITRE IX.

Vous me rendrez raison, milord, de cet outrage.

VICTOR HUGO, *Cromwell.*

Ah ! le ciel m'est témoin,
Que volontiers je l'eusse été chercher plus loin.

LE MÊME, *Hernani.*

CHAPITRE IX.

Le Choc.

— Ma mère viendra-t-elle aujourd'hui? dit Tom à lord Arthur.

— Je le pense, répondit celui-ci.

— Elle tarde bien...

—La voici, dit lord Arthur entendant le bruit de la sonnette.

L'enfant sortit en courant, puis revint effrayé annoncer sir James Wilton.

— Encore lui! dit lord Arthur; que me veut-il donc?... Cette fois-ci, sa femme n'est plus là pour me contenir. Pourquoi cet homme revient-il?... Qu'il entre cependant; mais je ne veux plus qu'il reparaisse ici. Toi, Tom, laisse-nous.

Sir James entra en effet. Lord Arthur le salua froidement, et lui montra du doigt un siége.

— Qui me procure, de nouveau, l'honneur de votre visite, monsieur? dit-il.

—Milord, reprit James, je suis parti de chez moi avec une fureur d'insensé et une terrible résolution. J'arrive plus calme; mais ma résolution est restée la

même. Milord, il y a un de nous deux de trop sur la terre!

— Que signifie cela, monsieur?

— Me nierez-vous que, sans mon aveu, Hannah ne vienne depuis quinze jours ici secrètement?...

— Depuis quand est-il défendu à une mère de venir voir secrètement son enfant, quand un mari est assez tyrannique pour l'empêcher de le voir au grand jour?

— C'est que tout l'univers réuni ne m'ôterait point de la tête qu'elle n'est point venue ici pour ce motif seul, et que l'enfant qu'elle porte en ce moment dans son sein n'est point de moi, mais de vous.

— Vous pouvez penser...

— Épargnez-vous, milord, de vaines dénégations; je n'en croirais même pas

là-dessus votre parole d'honneur. La première loi de l'honneur, c'est de défendre la femme qu'on aime et qui s'est donnée à vous. J'en ferais autant à votre place; vous n'en croiriez pas plus à la mienne. Je crois ce que je vous dis; je le crois par mille raisons : parce qu'il me semble qu'elle vous a toujours préféré à moi; parce qu'aucun motif au monde ne devait l'engager à vous épouser si elle m'avait aimé; parce qu'elle ne m'a accepté qu'à votre refus; parce que le passé est un pont pour l'avenir; parce que lorsque l'on a tout accordé à un homme légitimement, il devient difficile de lui rien refuser, même un crime. Je le crois, parce que je suis malheureux; je le crois, parce que je souffre tant, que je veux m'en venger; je le crois, parce qu'il me faut une mort, fût-ce la mienne!

— Vous êtes aussi ingrat qu'injuste, monsieur; l'ame sublime d'Hannah devrait rassurer tout homme moins injuste et moins soupçonneux que vous. Hannah vous aimait : je l'avais quittée en vous la laissant, pour aller en Orient. Eh bien, trois mois après, je reçus la nouvelle de sa grossesse; je n'hésitai pas à reconnaître cet enfant, parce que j'aimais mieux croire à une singularité dans les événements, qu'à une faute dans une ame si pure. Et vous maintenant qui êtes son mari, vous qu'elle a toujours aimé, vous allez douter d'elle! Je le répète, monsieur, c'est ingrat et insensé de faire à cette femme innocente des crimes avec les malheurs du passé.

— Et quand il n'y aurait que le passé, milord, cela suffit déja pour que vous et moi ne puissions pas vivre sous le même

ciel. Non, il n'y a pas eu entre moi et Hannah de caresses si passionnées, d'embrassements si intimes où ne se soit glissé votre souvenir; non, je n'ai pas eu un seul moment de félicité complète et de jouissances qui ne fussent troublées. Les baisers d'une femme pure, d'une femme noble, d'une femme digne de ce nom, sont comme ces grands secrets que deux bouches ne peuvent posséder. Mais, d'ailleurs, je vous l'ai dit, j'ai trouvé Hannah infidèle autrefois; je la crois adultère maintenant.

— Injustice et calomnie!

— Milord, vous refusez de me rendre raison?

— Qui vous dit cela, monsieur? Parce que j'ai cherché à vous prouver combien votre inconcevable jalousie vous rend criminel, qui vous dit que je ne la pu-

nirai point, quand j'ai d'autres sujets de vengeance à exercer contre vous? Il ne me reste qu'un regret, au contraire, c'est de ne point vous avoir proposé le premier un combat, que j'avais bien plus de droit que vous de demander. Regardez-moi en face, monsieur : si vous ne voyez point sur mon front la cicatrice du coup de cravache que mon fils, le marquis de Porthland, a reçu de vous, c'est que les cicatrices des blessures des enfants sont au cœur des pères; mais celles-là ne s'effacent pas. Sir James Wilton, je vous demande raison de cette lâcheté! et je prends le pistolet pour arme.

— A la bonne heure! les balles ne savent pas celui qui a défié le premier.

— J'ai à vous prévenir d'une chose, monsieur, c'est que vous n'aurez à attendre de moi ni délai, ni quartier,

comme je n'en attendrai point de vous. Point de vaine générosité ; point de clémence dérisoire. Je ne vous dois rien ; peut-être me devez-vous d'être encore vivant et d'avoir épousé la femme que vous aimez. Je vous le rappelle maintenant, parce que le combat est inévitable; tout à l'heure je ne l'eusse point fait, peut-être cela vous eût-il fait renoncer à votre résolution, et je tenais à ce que vous la gardassiez. Je ne vous ai point dit que j'allais me marier; je ne vous ai point donné cette preuve nouvelle de la folie de votre conduite, parce que je ne tiens pas à vous détromper de vos soupçons, mais à vous punir de votre insulte. Monsieur, la loi défend le duel en Angleterre ; si vous êtes vainqueur, c'est une condamnation à mort pour moi; si je le suis, une condamnation à l'exil ; il faudra

peut-être abandonner mon pays, dire adieu à mes amis, renoncer à ma carrière, rompre mon mariage. Votre mort me sera presque aussi fatale que votre triomphe. J'accepte cependant votre défi, parce que je ne puis supporter plus longtemps la pensée que vous avez souffleté impunément la joue d'un héritier de mon nom, sans daigner même y porter la main. J'avais dévoré cet affront, grace aux prières de la noble créature que vous avez pour femme, et dont je sais mieux l'affection pour vous que vous-même ; mais puisque votre jalousie insensée attaque cette même femme, puisque le droit de la sauver s'unit en moi à la mission de venger mon fils, puisque vous venez vous jeter vous-même au-devant du bras qui se retenait à peine de vous frapper, je combattrai pour Hannah,

pour son enfant et pour moi. J'ai cru faire le bonheur de votre femme en lui laissant suivre son penchant pour vous; je vois que je me suis trompé. Je vois qu'elle eût été plus heureuse de mon amitié et de mon estime, qu'elle ne l'est et qu'elle ne l'a pu être de votre passion sans règle et sans frein, aveugle dans ses transports, insultante dans ses soupçons. Je sens un sincère repentir de vous l'avoir abandonnée, et ce sera une consolation de la délivrer de l'union que mon imprudence lui a laissé contracter, par le seul divorce irrévocable, la mort! Je vous le répète, monsieur, je hasarde trop pour rien faire à demi. Ma vie n'est point à moi seul, elle est à mon enfant, et ma vie, à moi, est précieuse à ceux que j'aime. Cette vie, je la défendrai avec tous les avantages que me donne mon

habileté aux armes; je la défendrai comme un dépôt. Si c'est à moi à tirer le premier, j'attacherai tout mon soin à vous frapper juste, non aux bras ou aux jambes, non pas!... la balle pourrait s'égarer; mais au cœur ou à la tête, du côté où elle aura le plus de chance de frapper mortellement; si je tire le premier, je vous tuerai, car j'aurai le cœur tranquille et le bras sûr; je vous tuerai, car j'aurai pour moi mon adresse et mon droit.

— Vous vous trompez, milord, vous m'achèverez; les cloches de votre mariage avec Hannah ont commencé à sonner ma mort.

— Soit : demain à huit heures amenez votre témoin; je vous attendrai dans mon parc.

CHAPITRE X.

La mort d'un homme est chose grave.

VICTOR HUGO, *Hernani.*

Non, elle est innocente!...

SOUMET, *Élisabeth de France.*

CHAPITRE X.

Le Duel.

Il faut pour que le duel, ce vieil enfant du moyen âge, soit resté encore vivant parmi nous au dix-neuvième siècle, et qu'il ait survécu à toutes les coutumes

abolies des âges qui l'ont produit, il faut que la loi soit bien insuffisante, et que tout homme de cœur sente perpétuellement le besoin de jeter des armes pour contrepoids dans la balance de cette justice incertaine et tâtonnante qui voit les événements et ne voit pas les consciences. Le duel était beau, alors que l'épée faisait partie du costume et l'escrime de l'éducation ; alors que la vengeance suivait de près l'affront ; alors qu'il n'était qu'une résistance à main armée, et que c'était encore tout bouillant de l'offense que coulait le sang des adversaires. Le duel était beau encore, quoique différé, lorsqu'Henri III et toute sa cour venaient entourer, en grande pompe, la lice où se mesuraient Jarnac et la Chataigneraye, qui s'étaient envoyé un défi en forme, qui avaient fait serment, devant leurs

parrains, de n'employer ni fraude, ni artifice, et qu'attendaient leurs confesseurs, en qui leurs ames croyaient comme en leurs médecins. Alors le duel avait encore quelque chose de solennel et d'imposant : c'était de la guerre à deux. Mais, maintenant, que voyons-nous en France lorsqu'on s'est fait un affront, qui le plus souvent ne vaut pas une goutte de sang? au lieu de laisser cette colère s'apaiser dans la solitude, ou se satisfaire dans un combat immédiat, on prend acte de la disposition accidentelle des parties lésées pour leur en faire une règle de conduite plus tard; on laisse chacun se coucher sur le remords d'une mauvaise action ou sur la terreur d'une mauvaise fin; il s'écoule douze heures dont l'obscurité leur fait déja un tombeau où il ne manque que le sommeil;

puis, le lendemain matin, quand la soif de la vengeance est passée, et qu'il ne reste plus que l'attente du péril, quand la colère de la veille, juste ou non, est remontée à l'amitié ou retombée au mépris, quand on embrasserait ou qu'on oublierait son adversaire, alors on cherche un endroit où l'on soit à couvert des agents de police, on met en présence les deux adversaires, aussi inexpérimentés parfois l'un que l'autre, on compte les pas, on leur place dans la main des pistolets, empruntés le plus souvent, on leur donne un signal, puis après le premier feu on les arrête comme pour faire lutter ensemble la susceptibilité de leur honneur et l'amour de la vie; on interrompt ou l'on termine le combat, qui est ridicule, si le sang n'a pas coulé, odieux, s'il amène la mort d'un des combattants. Pour moi,

il semble que, sauf de rares exceptions, le duel ainsi gêné, épié, volontaire ou non, soit qu'il laisse au hasard de décider du sort de deux combattants novices, soit qu'il le remette à la disposition du plus adroit, n'est pas une noble réparation tirée d'un affront, mais un double assassinat commis à froid, une exécution mutuelle.

Et cependant, bien que le duel semble une contradiction perpétuelle avec nos mœurs, un anachronisme dans nos usages, il est nécessaire, nous le répétons. Quiconque aura du cœur ne le refusera jamais, et l'invoquera peut-être. C'est, comme on l'aura dit probablement avant nous, un supplément aux lois, qu'on peut invoquer là où s'arrête la justice instituée et régulière.

La nuit que passa James avant le duel

fut cruelle, car devant la mort qui s'approchait, une sérieuse appréciation des motifs de son défi lui faisait révoquer en doute la justice de sa cause. Pourquoi se battait-il? pour prouver qu'Hannah était infidèle, Hannah qui lui avait donné le bonheur! Contre qui se battait-il?... contre celui qui lui avait cédé Hannah! contre celui qui lui avait sauvé la vie! Ne valait-il pas mieux reculer? Mais le défi était porté, les témoins étaient choisis, le rendez-vous était assigné, il ne pouvait plus reculer sans honte; il n'en avait plus le droit, car il aurait fallu à la fois rétracter son cartel et refuser celui de son adversaire; il ne fallait pas y penser. James se promit seulement de respecter les jours de lord Arthur, fût-ce aux dépens des siens.

Il avait passé la nuit, enfermé dans sa

chambre, à écrire des lettres et à régler, par écrit, ses dernières dispositions. Vers le matin, un mouvement machinal dirigea ses pas vers la porte d'Hannah, qu'il ouvrit sans y penser. Hannah, après avoir passé la nuit à pleurer, était étendue, à demi déshabillée, sur son lit, endormie un instant par un sommeil de lassitude.

Il n'était rien de plus gracieux que cette belle et noble créature, ainsi jetée par la douleur sur sa couche inondée de pleurs, parce qu'elle était gracieuse sans le savoir; il n'était rien de plus touchant que cette physionomie qu'elle gardait encore dans le sommeil, et où l'on apercevait, à travers les traces de la douleur et des angoisses cruelles qui avaient altéré ses traits et rougi ses yeux, je ne sais quoi de calme et de ferme qui attes-

tait une conscience pure, plus forte que tous les malheurs.

À cette vue, James se sentit touché de repentir et de remords : cette tête noble et calme semblait lui reprocher ses soupçons calomnieux et le combat plus insultant encore qu'il allait livrer pour les soutenir. Devant cette femme qui avait été son épouse adorée, devant ce lit qui avait été son lit nuptial, l'ame de James se laissa aller aux souvenirs d'amour des félicités passées. Il se rappela à la fois et le jour si beau de son mariage, où tout était oublié, excepté son bonheur, et ce moment où, pour la première fois, les lèvres d'Hannah vinrent au-devant des siennes, où il crut sentir son cœur soulever sa poitrine d'exaltation et d'ivresse. Il se rappela tant de délicieuses conquêtes, faites pas à pas, et doucement

disputées, seulement comme pour joindre un charme de victoire aux plaisirs de la possession. James songea que dans une heure, peut-être, il ne pourrait plus embrasser Hannah, il ne pourrait sentir son amour, il ne pourrait plus en souffrir; car il regrettait alors dans sa vie tout ce qui lui venait d'elle, même ses douleurs. Il lui prit un besoin de vivre et d'aimer; alors Hannah lui parut dans son sommeil si éblouissante de beauté et d'innocence, qu'il ne put croire qu'il eût pu jamais être malheureux et qu'il fût possible de le redevenir en la possédant. Il songea qu'elle portait dans son sein un enfant de lui et d'elle, et son cœur s'éveilla à ces sensations nouvelles, qui font que l'on n'est plus seul dans le monde, et que l'on n'est pour ainsi dire qu'une fraction de

soi-même, qui ne peut se séparer des autres. Il s'approcha d'Hannah, saisit sa main, qui était moite et brûlante; il comprit tout le mal qu'il lui avait fait, et se demanda comment il avait pu être si cruel. Perdu dans ses contemplations, il oublia l'univers; et sous cette apparence de calme, sous son attitude immobile, s'agitait dans son cœur et bruissait dans sa tête une foule de sensations violentes ou douces, au milieu desquelles dominait un sentiment plus fort que tout, un sentiment qui avait causé toutes ses joies et toutes ses infortunes, et qui ne s'était jamais affaibli chez lui, cet amour, que la jalousie avait tourmenté, mais comme l'ouragan tourmente l'incendie... en l'augmentant.

Il ne put résister au désir de prendre un dernier baiser sur les lèvres entr'ou-

vertes d'Hannah. Un tel baiser, le seul qui soit mutuel, est la plus haute et la plus noble faveur que l'amour puisse accorder : c'est peut-être parce qu'il ne satisfait point le désir; car ce qui satisfait, éteint.

Mais alors Hannah se réveilla en sursaut; la première pensée qui lui vint fut celle du combat, qu'elle craignait sans en être informée; sa première crainte fut celle d'avoir laissé passer l'heure.

—Quelle heure est-il? dit-elle les yeux encore à demi fermés.

A ce mot, James tourna ses yeux vers la pendule.

—Huit heures moins cinq minutes, s'écria-t-il; je suis perdu! ils diront que je ne suis pas au rendez-vous.

Il s'élança précipitamment hors de la chambre.

—James, James, où vas-tu? dit Hannah en se précipitant à demi nue hors de son lit.

Il était trop tard.

CHAPITRE XI.

Nous suivrons invariablement la ligne que nous trace notre conscience.

Les lettres et paquets doivent être affranchis.

Phrases communes aux journaux de toute opinion.

CHAPITRE XI.

Dix lignes d'un Journal.

« Une rencontre a eu lieu hier entre « le duc de P*** et sir J*** W***, qui « avait épousé, après divorce, l'épouse « du noble lord. Le premier coup de

« pistolet, tiré par le duc, a frappé sir « J*** au milieu de la poitrine : l'état du « blessé est des plus graves; on ne dé- « sespère pas cependant tout-à-fait de « ses jours. Le duc de P*** est parti im- « médiatement pour la France avec son « fils.

« On attribue ce malheur à une que- « relle amenée par des motifs de jalou- « sie. »

Ce fait, jeté en peu de lignes par l'indifférence d'un journaliste à la curiosité avide de ses lecteurs, voulait dire : Il y avait un jeune homme plein de vie, doué de forces morales qui pouvaient lui faire honneur, de qualités de cœur qui auraient pu le rendre heureux, et qu'on a rapporté à sa demeure, tout sanglant, souffrant des douleurs intolérables et prêt à rendre l'ame; il y a une femme

en délire, qui frappe de désespoir sa tête échevelée contre les murailles, et lave une plaie sanglante avec ses larmes. Il y a dans ce duel un vainqueur qui, bien traité par la fortune jusqu'alors, se voit interrompu dans sa route politique, et chargé d'un malheur qui ressemble toujours à un remords, par ce cruel événement.

Voilà ce que voulait dire ce peu de lignes.

CHAPITRE XII.

Et l'homme doit finir où commence le dieu.

ALFRED DE MUSSET, *Portia.*

CHAPITRE XII.

Meilleur qu'un homme.

Devant une fenêtre éclairée par les derniers rayons d'un soleil d'automne, James est étendu sur un canapé; il est pâle et amaigri par quinze jours de souf-

frances, moins peut-être qu'Hannah, qui souffre à la fois pour lui et pour elle. James tenant dans sa main défaillante la main d'Hannah, la regarde avec adoration; il voudrait et ne peut exprimer tout ce qu'il éprouve de reconnaissance pour ces quinze jours de soins dévoués, d'attentions perpétuelles, de surveillance active et passionnée; il le dit à Hannah, qui ne peut comprendre quel mérite il trouve à ce qu'elle fasse son devoir, lorsqu'elle suit en même temps son intérêt.

—Hannah, dit-il, je te remercie : tu n'as pu me rendre heureux complétement; tu n'as pu arrêter le cours des événements et conjurer la fatalité, mais je ne t'en remercie pas moins. Ce que j'ai eu de bonheur vient de ton amour; ce que j'ai eu de malheur vient du mien. Tu me par-

donnes, n'est-ce pas, tout le mal que je t'ai fait et toutes mes injustices envers ton enfant innocent? son père l'a vengé!

Hannah ne put que pleurer.

—Je ne sais, continua James, je me sens comme élevé au-dessus de la terre; mon ame semble s'unir à la tienne sans le secours de ses sens qui réalisent la passion, mais qui la réalisent d'une manière vulgaire et grossière. Il n'y a plus dans mon amour ni désirs, ni jalousie; c'est une jouissance pure et égale, qui n'a ni commencements, ni déclin. Je ne conçois plus les soupçons que j'ai pu élever sur toi; je me maudis moi-même de n'avoir pas été heureux; je le serai dorénavant.

Hannah sourit douloureusement; elle pressa la main de James sur ses lèvres.

—Quel bonheur j'aurais d'embrasser

mon enfant, reprit celui-ci, l'enfant que tu me donneras. Non, avant d'avoir l'espérance de ce bonheur, je n'en concevais pas toute l'étendue; conserve-toi pour lui, mon Hannah; ménage-toi pour moi, à qui tu te sacrifies. Hélas! qu'ai-je fait pour mériter que tu m'aimes? que suis-je pour que tu fasses tant pour moi? que puis-je faire pour t'en récompenser?

— Vivre, répondit Hannah, et te laisser aimer.

— Vivre pour toi, pour ton amour, et te consacrer la vie que je te dois à te rendre le bonheur que tu me donnes... Oui, je vivrai pour élever mon enfant, pour réparer mes torts!...

Peu à peu sa voix s'embarrassa; il tomba dans un assoupissement léthargique. Le soleil venait de disparaître;

la nuit qui lui succéda ne fut troublée, pendant quelque temps, par aucun bruit. Hannah, à genoux à côté de James, retenait jusqu'à son souffle; elle priait avec ferveur : elle demandait vainement à Dieu de lui garder son mari, puisqu'il lui défendait de le suivre.

Tout-à-coup un cri déchirant retentit dans le silence et l'obscurité.

— Mon mari est mort!

L'on accourut, et l'on trouva James expiré entre les bras d'Hannah. Il n'était plus jaloux.

Oui, c'était aux approches de la mort qu'il devait cette noble pureté et cette tranquillité délicieuse dans son amour régénéré. Son ame, à demi sortie de son corps, et se balançant déja pour s'envoler, avait laissé plus bas qu'elle et les désirs et les soupçons, l'aiguillon morte

et le frein terrestre de cette passion divine. Cette ame, lancée libre à travers l'espace, avait abandonné, sur la terre, le cadavre de cet homme, qui, dans cet univers borné à ses regards, avait l'infini dans le cœur.

FIN.

TABLE

DES

CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

Page

PRÉFACE v

PREMIÈRE PARTIE (PAGE 1).

CHAP. I^er^. Une Exposition comme une autre. 5

CHAP. II. Une Maladresse 31

CHAP. III. Heur et Malheur 41

CHAP. IV. Un Cœur de mère 47

CHAP. V. Trop d'amour (si cela se peut). 74

CHAP. VI. Une Blessure d'amour-propre... 83

CHAP. VII. Un Coup de foudre 103

CHAP. VIII. Une Séparation 127

Page

CHAP. IX. Le Sacrifice..... 137

CHAP. X. Ce qui reste quand on a tout perdu... la main de Dieu..... 159

CHAP. XI. La Jalousie du passé..... 183

CHAP. XII. L'Homme propose et le Hasard dispose..... 205

CHAP. XIII. L'Accouchement..... 215

CHAP. XIV. Enfin!..... 229

SECONDE PARTIE (PAGE 253).

CHAP. Ier. Premier Nuage..... 239

CHAP. II. Un pas de plus dans le malheur. 251

CHAP. III. Une grande Faute..... 279

CHAP. IV. Lettre d'Hannah à lord Arthur.. 293

CHAP. V. Adieux..... 299

CHAP. VI. Un premier Secret..... 313

CHAP. VII. Un Péril..... 325

CHAP. VIII. Un Monologue..... 337

CHAP. IX. Le Choc..... 351

Page

CHAP. X. Le Duel..... 365

CHAP. XI. Six Lignes d'un journal..... 379

CHAP. XII. Meilleur qu'un homme..... 385

FIN DE LA TABLE.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

ERRATA.

Page 8, ligne 14, *au lieu de* tous ses confrères, *lisez* tous les confrères de Campbell.

Page 43, ligne 3, *au lieu de* les rameurs, *lisez* les rumeurs.

Page 75, ligne 14, *au lieu de* qu'il a employé toute sa vie à former, *lisez* qui a été l'occupation de toute sa vie.

Page 218, ligne 12, *au lieu de* vis-à-vis James, *lisez* vis-à-vis de James.

Page 223, ligne 13, *au lieu de* faut-il avouer que sa misérable jalousie avait repris James, *lisez* que James avait été repris par sa misérable jalousie.

Page 230, ligne 1, *au lieu de* pour prétexte, *lisez* sous prétexte.

Page 302, ligne 14, *au lieu de* sir Henri Watley, *lisez* sir Robert Watley.

Page 314, ligne 10, même fante.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 002246774b